

MONSIEUR

S Y L V I U S

NOUVELLE VAUDOISE PAR

URBAIN OLIVIER



S A M I Z D A T

Monsieur Sylvius: nouvelle vaudoise par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié initialement en 1879. Les italiques proviennent de l'édition originale et à moins d'avis contraire, il en est de même des notes.
[NdE = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. Il épouse en 1832 Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Le vif succès populaire de ses œuvres lui permet de vivre de sa plume après 1861, modestement toutefois. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source: GoogleBooks (domaine public), avec révisions.

La licence GoogleBooks précise: *Make non-commercial use of the files: We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement: ce document est interdit de revente.

Ebook Samizdat 2014

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientés vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»**

(CS Lewis — Some Thoughts — 1948)



EX LIBRIS

Frank Olivier

T ABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre Premier	2
Chapitre II	7
Chapitre III	12
Chapitre IV	19
Chapitre V	25
Chapitre VI	30
Chapitre VII	35
Chapitre VIII	41
Chapitre IX	47
Chapitre X	53

DEUXIEME PARTIE

Chapitre XI	60
Chapitre XII	65
Chapitre XIII	71
Chapitre XIV	77
Chapitre XV	83
Chapitre XVI	88
Chapitre XVII	94
Chapitre XVIII	101
Chapitre XIX	108
Chapitre XX	114
Chapitre XXI	122
Chapitre XXII	128

TROISIÈME PARTIE

Chapitre XXIII	135
Chapitre XXIV	142
Chapitre XXV	149
Chapitre XXVI	155
Chapitre XXVII	162
Chapitre XXVIII	169
Chapitre XXIX	176
Chapitre XXX	183
Chapitre XXXI	190
Chapitre XXXII	194

C'est dans le grand livre de la nature, toujours le même malgré les milles éditions qu'on en a faites, que je me suis hasardé à puiser un chapitre pour le présenter au public.

WALTER SCOTT

PREMIÈRE
PARTIE

CHAPITRE PREMIER



Entre les villages qui se succèdent le long du Jura vaudois, tantôt rapprochés des côtes boisées, tantôt situées plus bas, presque en plaine, on trouve, çà et là, quelque demeure isolée, au milieu de prairies, de champs en culture, et même dans le voisinage d'un petit coteau de vigne à l'endroit le mieux exposé. Ces campagnes sont parfois de belles propriétés, sur lesquelles s'élèvent de bonnes maisons modernes, ou quelque ancien manoir seigneurial, maintenant simple habitation peu commode et assez spendieuse. En d'autres endroits, c'est une ferme rustique, appartenant à un paysan de la contrée, ou se reliant au domaine général d'un châtelain, qui en possède une demi-douzaine. Parfois encore, l'une de ces campagnes est la propriété d'un chef de famille qui l'habite toute l'année et ne fait partie ni de la classe dite des *messieurs*, ni de celle des *paysans*. En réunissant ces deux mots, on trouverait peut-être l'expression juste de la position sociale des personnes que nous avons en vue. Le maître de céans sera fils d'un ancien grand-conseiller; lui-même a exercé ou exerce encore des fonctions publiques. Il se peut qu'il ait été juge de paix, membre d'un tribunal de district, syndic du village sur le territoire duquel sa propriété est située. Il se peut encore que ce paysan-monsieur ne soit rien de plus que ce que son nom désigne; mais son éducation, sa manière de vivre et, jusqu'à un certain point, de s'exprimer, présentent de notables différences avec celles des *combourgeois* ses voisins. On dit, par exemple, en parlant de lui, non pas Sylvius Malaxe tout court, mais *Monsieur* Sylvius Malaxe. Cela le place immédiatement d'un cran plus haut que Simon Larabiou, Jean-Louis Carafe et François Regueux. C'est tout à fait dans la nature des choses humaines, et nous sommes fort loin de le blâmer. L'égalité absolue des positions sociales est une des plus grandes absurdités que certains utopistes politiques aient imaginées. La seule égalité véri-

table est celle qui place tous les hommes devant Dieu comme des transgresseurs de ses saintes lois.

À quelques minutes du village de Myr et à vingt de celui de Verchez, est une campagne nommée la Graye. Jusqu'à l'année 1876, elle avait appartenu à un vieil original, veuf sans enfants, nommé Thomas Rolland. Il l'habita toute sa vie, sans presque jamais en sortir. Né à la Graye, il y vécut et y mourut. On aurait pu dire de lui comme du roi d'Yvetot, que, se levant tard, se couchant tôt, il dormait fort bien sans gloire. C'était un homme rangé, serviable dans l'occasion, bon pour les pauvres, mais d'une paresse de corps et d'esprit qui passe toute idée. À la lettre, il ne faisait rien, et, avec cela, se croyait très occupé. Recevoir l'argent que lui devaient ses débiteurs et celui que rapportait son domaine, placer d'une manière solide l'excédant de son revenu, c'était, pour M. Rolland, de la Graye, tout aussi fatigant que, pour un ministre d'état, la direction des affaires de son département. Aussi mourut-il à la peine, gros et gras, à quatre-vingt-six ans, laissant toute sa fortune à un neveu, son unique héritier naturel. — Pour le dire en passant, le neveu était précisément ce propriétaire que j'ai nommé tout à l'heure: M. Sylvius Malaxe. Lorsque son oncle mourut, en août 1876, M. Sylvius habitait avec sa famille le village de Villars-les-Chênes, situé à dix lieues de Myr; il n'était venu à la Graye que très rarement, et toujours seul; car, entre autres singularités, le vieillard préférait qu'on ne lui fit pas de visites.

La campagne dont M. Malaxe venait d'hériter était donc située entre les villages de Myr et de Verchez, à peu de distance du Jura. La dernière de ces communes a un territoire plus considérable que l'autre, mais moins bon. On y trouve, dans le voisinage des bois, de grands espaces vagues, sans culture, tandis que les prés, les champs et les arbres fruitiers se continuent au-dessus de Myr, jusqu'à la limite du sol forestier.

La Graye était d'une exploitation facile; les terrains avaient peu de pente et ils étaient de bonne qualité. On y voyait de beaux arbres, clairsemés un peu partout, de façon à ne porter préjudice ni aux fourrages, ni aux céréales. Une vigne projetait ses lignes vertes sur une colline, à peu de distance des bâtiments. La ferme nourrissait quatre vaches, deux élèves de race bovine et un cheval. Deux moutons se promenaient de l'étable à la grange, vivant aux dépens de la situation générale, sans place fixe pour eux. La superficie totale de ce joli domaine en un seul mas était de douze hectares, soit trente arpents de notre ancienne mesure. Au lieu d'un seul gros bâtiment comprenant les appartements et les dépendances rurales, il y avait à la Graye deux maisons, l'une pour l'habitation des propriétaires, l'autre conte-

nant la grange, l'écurie, et un endroit couvert pour remiser les chars ainsi que le bois. Celle-ci préservait la première de la bise, sans lui prendre aucun rayon de soleil ni la vue large et fort belle qu'on avait des fenêtres de l'étage, du côté du lac. Ainsi séparées, les deux maisons donnaient bien meilleure façon à la campagne; et le bâtiment d'habitation était au moins préservé de l'humidité salpêtruse que le voisinage d'une étable communique toujours aux appartements, quelque précaution qu'on prenne pour l'éviter.

C'était donc un très joli endroit que cette Graye. Un bout d'avenue la reliait au chemin public, entre les deux villages voisins; et, par de nombreux sentiers à travers les prés supérieurs, on pouvait se diriger du côté de la montagne. Au nord, les terrains de la ferme avaient pour limite un ruisseau qui, descendant du Jura par les rayures de ravins ressemblant à des côtes de melon, réunissait en un seul courant ses petits filets, et venait ensuite gazouiller à la Graye, sous l'ombrage des frênes et des tilleuls qui croissaient librement sur ses bords. Dans les endroits plats et caillouteux du lit de ce ruisseau, il y avait des écrevisses; et là où se trouvaient des chutes d'une certaine profondeur, on pouvait prendre à la ligne des truites qui venaient s'y rafraîchir en été. Peu encaissé, le ruisseau était d'un abord facile.

Myr est un beau village. Partagé en quatre groupes d'habitations séparées par de larges rues, il est ainsi ventilé en tous sens. Cela lui procure un climat salubre. Des fontaines abondantes versent leurs fraîches eaux dans de grands bassins en pierre, et vont ensuite arroser des vergers dont l'herbe est coupée trois ou quatre fois par an. À l'ouest du village, une pente gracieuse, garnie d'arbres fruitiers, part de la ligne des maisons, et se relève ensuite en prairie, bordée au-dessus par une lisière de hêtres, de chênes et de châtaigniers. Entre les deux pentes coule un ruisseau dont le murmure agréable se fait entendre, surtout au printemps.

Le village de Verchez ne possède pas la même heureuse situation. Les accidents du terrain y sont plus accusés; les rues étroites, les maisons empâtées les unes dans les autres; des égoûts fétides crouissent au soleil, lorsqu'ils ne s'échappent pas en longues lignes noires dans les dépressions du sol. Aussi les fièvres et d'autres maladies y font-elles parfois des ravages que personne n'a l'idée d'empêcher. Il y a là une incurie, un laisser-aller vraiment déplorables. Les choses ayant toujours été ainsi, il semble aux gens de Verchez qu'elles doivent continuer éternellement de la même manière.

Peu après la mort de son oncle, M. Sylvius Malaxe prit la décision de quitter Villars-les-Chênes et de venir se fixer à la Graye avec sa famille. Dans ce but, il vendit la maison et les terrains qu'il possédait

à Villars, ne voulant pas se donner l'ennui d'une administration à grande distance, et moins encore celui d'avoir un fermier. Par lui-même, il était déjà dans une bonne position de fortune, en sorte que l'héritage de son oncle faisait de lui un homme riche. Parmi ses ancêtres, il y avait eu des notaires campagnards, mais lui-même était sans profession positive. Il s'occupait d'agriculture, en amateur plutôt que d'une manière productive, bien qu'il y mît une certaine activité d'esprit. La famille se composait de sa femme, M^{me} Isabelle Malaxe; de leur fille Marie, et de deux garçons jumeaux. Marie avait vingt ans; les deux frères quinze. Jean et Jacques — leurs noms de baptême — étaient venus au monde lorsque leurs parents ne comptaient plus avoir d'enfants. — À la Graye, M. Malaxe trouverait un vieux domestique nommé Isaac Merminod, et sa femme Augustine. Tous les deux avaient servi l'oncle Rolland pendant bien des années, et c'était chose convenue qu'ils continueraient avec la famille du nouveau propriétaire.

Le jour où M. et M^{me} Malaxe avec leurs enfants arrivèrent à la Graye, Augustine avait préparé un repas pour les recevoir. Habile cuisinière dans sa jeunesse, elle savait encore très bien son métier. Ses maîtres actuels firent leur entrée un jour de septembre, peu avant le coucher du soleil, au moment où Isaac sifflait vers la fontaine pendant que les vaches buvaient. Tout étonnées et la tête en l'air, celles-ci regardaient fixement les cinq personnes qui venaient prendre possession de la maison. On aurait pu croire que ces bonnes bêtes voulaient questionner les nouveaux hôtes sur les motifs de leur installation. Les deux garçons leur caressèrent les joues sans aucune frayeur; Marie aussi vint leur dire quelque chose et taper doucement, avec la main, sur le cou de la plus jeune, belle vache noire ayant une étoile blanche au milieu du front.

— Comment la nommez-vous? demanda-t-elle à Isaac.

— *Étoile*; ce n'est pas bien malin. C'est une jolie bête, qui fera le veau dans huit jours. M. Rolland ne l'aurait pas donnée pour six cents francs.

— Vous nous appellerez quand elle fera le veau, dit Jacques.

— Oh! c'est que, répondit Isaac, les vaches vèlent ordinairement au milieu de la nuit, et on ne connaît jamais d'avance le moment précis.

— Voyons, Marie, dit M. Sylvivus d'un ton un peu sec, comment peux-tu rester là tranquillement à regarder une vache, pendant que ta mère a sans doute besoin de toi dans la maison? Prends cette boîte et porte-la-lui. Je ne comprends pas que tu sois encore aussi enfant. — Vous deux, Jean, Jacques, venez ici; prenez cette caisse chacun par un bout et entrez-la. Vous la poserez dans le corridor. Vous êtes bien

toujours les mêmes, ne pensant qu'à vous amuser. — N'y a-t-il plus rien dans le caisson? demanda M. Malaxe au voiturier, qui, debout sur le char, avait tendu les objets à mesure qu'il les prenait.

— Non, c'est tout.

— Eh bien, descendez, que je vous paye. Voilà donc cinq francs pour le char, et un franc de bonne-main. — Jacques, dit le père à l'un des garçons qui revenait, va demander à Augustine un verre de vin pour le cocher, et surtout ne tombe pas en route.

— Oui, papa.

Jacques reparut bientôt avec une bouteille et un verre. Il donna le vin à l'homme, qui le but d'un trait et remercia. Puis, prenant son cheval par la bride, il tourna le char et repartit.

Bientôt la famille se mit à table. Jean et Jacques avaient déjà la bouche pleine lorsque le père rendit grâce à Dieu pour tous ses biens, et lui demanda de bénir leur entrée dans cette maison.

CHAPITRE II



. Sylvius Malaxe avait cinquante ans, les cheveux gris, épais et rudes, le front élevé mais fuyant, les yeux vifs, les traits du visage assez réguliers, sauf pourtant que les côtés du nez étaient fortement échancrés, ce qui le faisait un peu ressembler à un bec d'oiseau de proie. Par vieille

habitude d'officier dans les milices vaudoises, bien qu'il eût donné sa démission depuis quatre ans, il portait encore une moustache qui ne lui allait point mal et que du reste on lui avait toujours vue. Autrefois brune, cette moustache était maintenant grise, comme ses cheveux. La taille de M. Sylvius dépassait la moyenne; il était maigre, les coudes en dehors, avec quelque chose de sautillant dans la démarche. Très vif, très impressionnable, il avait le penchant de céder à son premier mouvement, qui, au lieu d'être toujours le bon, était souvent au contraire le mauvais. Et pourtant M. Sylvius Malaxe avait des convictions religieuses sincères. Orthodoxe, il ne lui venait pas à l'idée de s'arrêter aux contradictions apparentes ou réelles que la critique moderne rencontre dans les saints Livres. Il acceptait la Bible tout entière, du commencement à la fin, telle que les réformateurs l'ont rendue au peuple. L'Évangile était bien pour lui la bonne nouvelle, apportée aux hommes par le Fils de Dieu. Mais la vivacité de son caractère naturel était si grande, son impressionnabilité si impérieuse et parfois si soudaine, que le brave M. Sylvius s'y laissait emporter. Il faisait alors des écarts dont il gémissait ensuite. Cette disposition morale était entretenue et peut-être augmentée par un état de santé qui exigeait des ménagements. M. Malaxe était sujet à des crises d'oppression, avec des intermittences du cœur et des palpitations. Il faut dire aussi que, disposé à la mélancolie, à une sorte de misanthropie native, il avait à combattre bien plus que d'autres avec lui-même, pour ne pas dévier du chemin où le chrétien est appelé à marcher. Combien de croyants sincères sont, hélas! par les misères

de leur homme naturel, bien plus des buissons d'épines, des nuages de fumée, que des arbres bienfaisants ou des foyers de pure lumière!

M^{me} Isabelle Malaxe était d'un tempérament moral absolument contraire à celui de son mari. Elle jouissait aussi d'une forte santé physique. Jamais elle ne se fâchait, quoi que M. Sylvius pût lui dire de désagréable dans ses mauvais moments. Sa douceur, sa sérénité étaient admirables. S'il fallait absolument présenter une observation, c'était toujours avec mesure et beaucoup de tact, sans laisser échapper aucune expression amère ou même de simple reproche. Ses défauts naturels portaient plutôt sur de petites manies de maîtresse de maison que sur des choses d'un ordre plus élevé. Ainsi, bien que plusieurs pièces de l'appartement ne fussent pas occupées, elle aurait néanmoins fait laver les planchers, broser et taper les meubles à la rue, puis remettre le tout en place jusqu'à une prochaine et même opération. Comme elle y employait assez de temps et s'y fatiguait, son mari lui faisait des scènes à ce sujet. M^{me} Isabelle se bornait à lui répondre: «C'est vrai, mon cher ami; j'avais cru faire une bonne chose, mais tu as sans doute raison,» et n'en recommençait pas moins, peu de temps après, une revue du même genre, qui lui attirait les mêmes observations.

Marie était plus heureusement douée. Elle avait de la gaieté et des besoins intellectuels que sa mère ne possédait pas au même degré. Ayant reçu plus d'instruction que ses parents, elle appartenait aussi à une génération qui s'étonne moins de beaucoup de choses et se sent peut-être plus forte pour embrasser la vie avec toutes ses difficultés. Assez grande, comme son père, elle avait les traits fins de sa mère, les yeux bruns, doux et brillants, de beaux cheveux. L'ouvrage lui fondait dans les mains, qu'elle maniât l'aiguille ou qu'elle s'occupât du ménage. Un séjour d'une année dans la famille d'un pasteur allemand lui avait permis de se familiariser avec la langue de Goethe et de Schiller. — Quant aux jumeaux Jean et Jacques, c'étaient deux vrais garçons de quinze ans et demi, se chérissant l'un l'autre, et s'entendant à merveille dans leurs amusements et leurs sottises. Mais celles-ci étaient rares et sans gravité. On pouvait dire de ces deux frères qu'ayant vécu, en même temps, de la même vie dans le sein de leur mère, ils continuaient à n'avoir que les mêmes besoins et les mêmes désirs. L'âge modifierait tout cela, dès qu'une vocation intérieure leur ferait prendre des chemins différents. En attendant ce moment, on aurait pu leur appliquer ce vers de La Fontaine:

L'un n'avait rien qui n'appartînt à l'autre.

Et, en effet, tous leurs objets d'amusement étaient en commun. Ils avaient deux couteaux de poche absolument semblables, en sorte que

Jean, s'il se servait d'un de ces couteaux, ne savait jamais si c'était le sien ou celui de son frère. Et Jacques de même. Intimité bien rare, en présence de laquelle Oreste et Pylade n'eussent été que des amis très ordinaires. De même taille et bruns tous les deux, les Jean-Jacques, comme on les appelait, se ressemblaient assez pour que des étrangers les prissent l'un pour l'autre, en les voyant séparément. Cependant, Jacques avait à la tempe droite une petite tache brune qui le faisait surnommer *Bruno* par sa sœur.

Tels étaient les cinq membres de la famille Malaxe, tous fixés maintenant à la Graye, près le village de Myr. Plus âgé que son nouveau maître, le domestique Isaac Merminod aurait de la peine à s'entendre avec lui. C'était un brave homme, mais lent, taciturne, très routinier en agriculture. Pour lui chaque objet relevant du domaine, chaque outil devait toujours être à la même place, comme au temps de feu M. Rolland, qui ne s'occupait point de tout cela. L'habitude de travailler seul conduit facilement à une sorte de direction autoritaire, latente ou positive. Il n'y a rien d'étonnant dans ce fait, général parmi les domestiques placés dans les mêmes conditions que l'ancien *alter ego* de M. Rolland. — Mais Augustine s'entendrait à merveille avec M^{me} Sylvius, ayant aussi la manie d'écurer deux fois par semaine plutôt qu'une le carrelage de la cuisine et celui du corridor de la maison, même dans le temps où les visites étaient des plus rares à la Graye.

M. Sylvius y avait expédié précédemment les meubles dont il n'avait pas voulu se défaire à Villars-les Chênes, et Isaac avait été les chercher à la gare. Mais les effets personnels, le linge de maison, les livres et d'autres objets mobiliers venus avec la famille, étaient restés au chemin de fer. Dès le lendemain matin, M. Sylvius dit à Isaac d'atteler le cheval, d'ôter le banc du char et de mettre à la place une planche avec un coussin, afin qu'il pût prendre dans les échelles les cinq ou six caisses déposées à la gare. — Isaac ne répondit pas d'abord; mais, cinq minutes après, il vint dire qu'il avait compté herser avant midi le reste du champ semé la veille, et que ce serait assez tôt de se rendre à la gare après-dîner.

— Non, dit M. Sylvius; ma femme et ma fille veulent arranger nos effets aujourd'hui, et je veux aller chercher les caisses ce matin. Vous irez herser quand je serai de retour.

— Mais le cheval sera bien fatigué. Les caisses sont probablement pesantes?

— Pesantes ou non, peu importe. Dépêchez-vous d'atteler. Je croyais que c'était fait, et ce devrait être fait.

— Tout l'un après l'autre, répliqua le domestique. On ne peut pas être à la fois au four et au moulin. Il fallait pourtant achever de faire

la *pâture*¹.

— C'est bon; ne m'ennuyez pas davantage.

— Oh! il n'y a pas de quoi se fâcher. Mais les corneilles auront beau jeu d'ici à deux heures de l'après-midi pour éclaircir le grain semé sur le labourage.

M. Sylvius allait se fâcher tout de bon et frappait déjà du pied, lorsque les deux garçons, débouchant par la même porte, vinrent se suspendre aux bras de leur père et lui dire en même temps:

— Papa!

— Quoi? que voulez-vous? Ne me tirez pas comme ça.

— Permettez-nous d'aller avec toi.

— Non; il n'y a pas place pour trois sur la planche.

— Nous serons très bien sur la paille, dans les échelles.

— Et pour revenir?

— Nous nous mettrons sur une caisse.

— Oui, pour tomber et vous casser une jambe.

— Mais non, dit Jean, nous nous tiendrons très bien.

— Le cheval serait trop chargé.

— En ce cas, dit Jacques, nous suivrons le char à pied. Papa, laissez-nous aller avec toi.

— Ah! vous m'ennuyez avec vos fantaisies.

— Nous t'aiderons à charger les caisses, reprit Jean.

— Oui, vous me serez d'un grand secours, n'est-ce pas?

— Mais très certainement, dit Jacques; si nous n'allons pas, tu devras prendre un homme d'équipe pour t'aider, et le payer.

— Votre mère permet-elle?

— Oui, oui, c'est elle qui nous envoie, dirent les garçons en même temps.

— Eh bien, allez vite vous préparer.

— You! you!

Les Jean-Jacques ne firent qu'un saut, de la cour dans la maison.

À pas mesurés, le père se rendit dans le hangar où Isaac décrochait avec peine les courroies de suspension du banc de char, car elles étaient sèches et n'avaient pas été débouclées depuis longtemps.

— Ces diables de courroies, dit Isaac, sont raides comme du fer. Il faudrait bien les donner avec le harnais au sellier pour les graisser et les assouplir.

— Écoutez-moi, Isaac: vous tenez, n'est-ce pas, à bien remplir vos devoirs de domestique?

— Mais, je pense qu'oui! répondit le vieux serviteur en élevant un

1 - *Pâture*: la préparation du fourrage pour le bétail.

peu la voix sur ce dernier mot.

— Moi aussi, reprit le maître, je tiens à remplir les miens. Si vous voulez que je sois content de votre service, il ne faut pas me contrarier, comme vous l'avez fait il y a un moment. Cela me fait du mal au corps et aussi à l'âme. Ainsi, quand je vous donne un ordre, faites ce que je vous dis sans me présenter des observations. Est-ce convenu?

— Mon Dieu oui; pourquoi pas? Pardine, je sais bien que vous êtes le maître.

— Écoutez-moi encore, Isaac. Vous avez l'habitude de vous servir de mots et d'expressions que je vous défends d'employer avec moi et en présence de mes enfants. Ce serait pour eux d'un très mauvais exemple, s'ils vous entendaient dire, comme vous venez de le faire: ces *diabes* de courroies, et aussi *mon Dieu*. À cet égard, je vous demande positivement de vous observer. Ma femme et ma fille ne vous le permettraient pas non plus.

— On tâchera; mais ça me sera difficile. Par ici, tous les hommes et assez de femmes ne se gênent pas à cet égard.

— Eh bien, tous les hommes ont tort, et les femmes qui le font, bien davantage encore. Allez vite chercher le cheval.

Isaac se rendit à l'écurie de son pas le plus accéléré et ne tarda pas à revenir avec le cheval harnaché et bridé. Quand il fut attelé, Isaac vit qu'il avait oublié de crocher la gourmette.

— Il faudrait bien avoir des pinces, dit-il, pour serrer le dernier anneau de la chaîne: cette gourmette est tout usée et ne vaut pas le... diantre, dit-il en se reprenant.

Les garçons étaient déjà là, prêts à sauter dans le char. Isaac apporta une brassée de paille, sur laquelle ils s'étendirent, absolument comme deux veaux et faisant de bons rires. Le père, assis sur la planche, prit le fouet et les guides.

— Avez-vous mis des cordes? demanda-t-il à Isaac.

— Ah! ma foi non! En voici un paquet, dit-il en les jetant aux garçons qui les reçurent dans leurs mains.

Le char, enfin, s'ébranla et se mit en route. À la première montée, Jean dit à son père:

— As-tu remarqué, papa, comme Isaac jure en parlant?

— Certainement; et j'espère que vous lui direz de ne plus le faire, car c'est une habitude déplorable. Et vous me promettez de ne jamais imiter un si mauvais exemple.

— Oui, papa; notre mère nous a déjà avertis, dit Jacques; d'ailleurs, ça ne sert à rien de jurer comme ça.

CHAPITRE III



Les premiers jours de l'installation de la famille Malaxe à la Graye furent employés, par les femmes, en arrangements de maison, en écurages de planchers, en frottages et époussetages. M^{me} Isabelle n'admettait pas que ses appartements eussent l'air en désordre ou simplement négligé.

Tout devait être propre, soigné et à sa place. On mit des rideaux aux fenêtres, des tapis sur les tables, des descentes devant les lits, des nattes à toutes les portes du rez-de-chaussée. Marie aida beaucoup sa mère dans ses travaux de maîtresse de maison; et, sans y attacher une importance aussi grande, elle jouissait aussi beaucoup de voir que, peu à peu, tout prenait bonne façon dans la demeure autrefois si négligée de l'oncle Rolland. Augustine s'occupa, comme à l'ordinaire, de sa cuisine, des poules et du porc à l'engrais. Pour les repas de ses nouveaux maîtres, elle eut naturellement plus à faire que précédemment, lorsque le ménage ne se composait que de trois personnes. Et puis, la brave femme avait du chagrin: depuis quelque temps, le renard ou quelque méchant oiseau de proie lui prenait ses poules. Le ravisseur inconnu s'attaquait aux plus jeunes, les meilleures naturellement. Sur dix-huit qu'elle avait au mois d'août, il ne lui en restait que douze le 25 septembre. Et ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que jamais on n'apercevait le traître voleur. Il est vrai que ces poules étaient d'une rare stupidité ou d'un entêtement plus que ridicule. Et leur grand coq noir un imbécile. Au reste, celui-ci, grâce à une huppe ébouriffée dont les plumes retombaient sur sa crête en éventail et de là sur ses yeux, n'y voyait pas plus loin que son bec, et fuyait à toutes jambes en criant comme un perdu, chaque fois qu'un danger quelconque était signalé par ses compagnes. Et malgré cette lâcheté, il conduisait ou accompagnait ces dames jusque tout au bas du domaine et le long du ruisseau. La liberté si complète dont ce troupeau caquetteur jouissait, ne lui était pas bonne; à bien des égards on

peut en dire autant de certains troupeaux humains, conduits par des chefs qui se considèrent comme de grands génies, mais qui, la plupart du temps, ne sont que des coqs vaniteux et outrecuidants. M. Sylvivus mettrait ordre à ce qui se passait chez lui relativement à sa basse-cour: un bon enclos assez vaste préserverait les poules de tout danger et leur apprendrait à se mieux conduire. En même temps, le jardin et la prairie seraient à l'abri de leurs déprédations.

Pour le moment, il examinait l'état général de la campagne, pendant qu'Isaac semait le blé d'hiver. Un paysan du village venait labourer les champs; Isaac hersait ensuite avec le cheval et arrangeait les bords avec des outils à la main. Comme il avait ses vaches à soigner et à traire matin et soir, il était bien assez occupé pour un homme de son âge. Et l'on sait que son grand système était de ne jamais se presser, mais de faire, comme il disait, *tout l'un après l'autre*. Malgré cette lenteur, plutôt apparente que réelle, il arrivait à temps, presque aussi bien que ceux qui ont l'air de se hâter. C'est qu'il ne s'arrêtait pas dans son travail et ne faisait pas trois fois le même chemin pour la même chose. Il n'oubliait rien, mais ne voulait pas qu'on lui dit: «Voyons, Isaac, allez donc un peu plus vite et dépêchez-vous de partir; voilà six heures qui sonnent au village; vous devriez être en route pour la laiterie.» *Tout l'un après l'autre*, eût-il répondu de son air placide. Et finalement, comme je viens de le dire, il n'était jamais le dernier à son poste, mais jamais non plus le premier.

M. Sylvivus allait et venait, donnant souvent des ordres et travaillant, au fond, assez peu lui-même. Parmi les paysans-messieurs, il en est qui sont très actifs, mettant la main à tout et ne craignant pas de payer de leur personne, dans les moments où il faut redoubler d'énergie; mais il en est beaucoup aussi qui se bornent à commander, à voir ce que font les domestiques et les ouvriers, sans manier eux-mêmes ni la faux ni la bêche. Ils mènent le cheval par la bride ou guides en main; ils peignent les chars de foin avec un râteau, au moment où l'on tend la presse à celui qui, debout sur le fourrage entassé, passe le gros bout du soliveau dans l'échelette. À la vigne, lorsqu'on fait la vendange, ils vont et viennent autour de leur monde, un tablier blanc pour protéger leur pantalon; ils voient si l'on ne laisse pas des grappes en arrière ou trop de grains épars sur la terre; mais ils ne portent pas la *brante* et ne pilent pas non plus le raisin. Au fait, ce ne serait pas précisément leur place de le faire: que l'œil du maître s'exerce avec attention, c'est bien déjà quelque chose. Quant à ceux, — s'il en existe, — qui fréquentent le cabaret, qui passent la soirée à jouer aux cartes et dont la principale occupation est un désœuvrement habituel, ils sont vraiment à plaindre et mènent une vie déplorable, pour eux et leur famille.

Ce n'était pas le cas de M. Sylvius Malaxe, qui détestait l'oisiveté. Mais s'il eût pris volontiers les mancherons d'une charrue, une fourche ou un râteau, il n'aurait pas consenti à se mettre *en bande* avec des ouvriers fossoyant la vigne ou lançant la faux dans le gazon. Très volontiers il s'occupait du jardin potager; il arrosait les semis, bêchait un carreau, semait les graines et repiquait les jeunes plantes de légume. En hiver, il préparait aussi le bois de chauffage pour le service de la maison. Un bonnet de peau de chevreau sur la tête, le poil en dedans, comme en portent les Espagnols voisins des Pyrénées, il s'enfermait dans son bûcher, même par la plus froide bise, et là il sciait et refendait de grosses bûches, soit pour le fourneau de la cuisine, soit pour les cheminées des chambres et du salon. Car M^{me} Isabelle avait un salon, c'est-à-dire une bonne pièce de l'appartement, ayant deux fenêtres d'où la vue était fort belle sur le lac et les Alpes. Au milieu était une table ronde; de chaque côté un canapé; ailleurs des fauteuils et des chaises. Contre les murs, quelques anciennes gravures; les portraits du général Dufour, de Frédéric-César de La Harpe, de Vinet. Mais ceux de nos modernes grands hommes politiques n'y figuraient pas. M^{me} Isabelle Malaxe ne les admirait pas assez pour les mettre en évidence chez elle; et le souvenir du mal causé au pays par la démagogie était encore trop présent à son esprit pour qu'elle voulût le raviver ou l'entretenir au moyen de lithographies qu'on trouve dans presque tous les cabarets.

Sur la table du salon, la dame de la maison avait placé une demi-douzaine de livres; sur la cheminée, deux lampes et deux vases en porcelaine, Marie y mettait des graminées dont les brins et les panaches se reflétaient dans la glace voisine. Le parquet, ciré et frotté, était en carrés de sapin, assemblés entre des croisées de noyer. Près de la porte, en dehors, étaient déposées les pantoufles de M. Sylvius et celles des Jean-Jacques, afin de préserver le plancher de toute boue apportée de la rue. Les messieurs Malaxe, du reste, pénétraient rarement dans cette espèce de sanctuaire, situé à l'étage. On le réservait pour les belles visites qui venaient en été. À l'ordinaire, La famille se tenait dans la chambre à manger, au rez-de-chaussée.

La campagne de la Graye fut trouvée en assez bon état par M Sylvius, sauf pourtant que, du côté opposé au ruisseau, savoir au midi, dans la direction du village, il y avait une haie vive bien négligée. Isaac ne l'avait pas rabattue depuis cinq ou six ans, et elle s'était élargie dans le gazon voisin. Les épines noires, dont les racines, comme celles des pruniers leurs cousins, sont traçantes et cheminent fort loin, rebourgeoonnaient parfois à deux toises de distance. De toute nécessité, l'automne venu, il faudrait qu'Isaac prît la pioche et la

serpe, et vînt remettre la haie à sa place. Quand M. Sylvius lui en parla, il répondit tranquillement :

— Oui; j'y ai déjà pensé; mais, tout l'un après l'autre: il faut d'abord terminer les semailles et arracher les pommes de terre.

Ce champ de pommes de terre était un sujet d'inquiétude pour Isaac depuis quinze jours. N'ayant pu planter les tubercules de bonne heure au printemps, à cause des pluies, ils avaient poussé tard et leurs tiges se maintenaient encore vertes, hautes et serrées, vers la fin de septembre, alors que les fanes auraient dû être sèches, la récolte prête à être faite. Il redoutait l'invasion subite de l'oïdium, dans ce champ superbe, ce qui serait une vraie calamité. Mais que faire? Il fallait prendre patience et se répéter son adage favori, en attendant la maturité complète des précieux tubercules. Presque tous les champs de pommes de terre aux environs étaient en plein arrachage; quelques-uns étaient fumés, d'autres labourés, d'autres déjà semés de froment, tandis que celui de la Grave se présentait encore dans un état de verdure déplorable, avec, par-ci par-là, une touffe de fleurs, comme si la plantation eût été faite sur le signe de la *Vierge*. On sait, en effet, et la chose est prouvée, que si l'on met en terre des grains de haricots le jour où le véritable *Messenger boiteux de Berne et Vevey* indique le signe de la Vierge, les plantes se bornent à fleurir et sont frappées de stérilité! Les almanachs, surtout ceux qui instruisent le peuple de cette manière, sont bien utiles, et l'on ne saurait trop les recommander aux cultivateurs! Il y a aussi les carottes qu'il ne faut semer que sur un certain *signe*, — je ne sais plus lequel, — autrement elles deviendraient fourchues! Qu'on est heureux de savoir cela dans les campagnes, et bien d'autres choses tout aussi importantes en agriculture!!

C'était un lundi que la famille Malaxe était arrivé à la Graye, et aucun de ses membres n'était encore allé au village, excepté les Jean-Jacques, une seule fois, pour en faire le tour. M. Sylvius n'y connaissait personne. — Le samedi de cette première semaine, vers les trois heures du soir, il se promenait avec ses fils, regardant les poules, qui, au lieu de rentrer chez elles pour dormir, se trouvaient encore assez loin de la maison, dans le bas de la prairie.

— Sont-elles donc stupides! dit à haute voix M. Sylvius. Allez les chercher.

Comme il disait cela, un chasseur, accompagné d'un chien blanc tacheté de brun, traversa la large haie et parut se diriger du côté des poules. M. Malaxe, suivi des deux garçons, alla aussitôt droit à lui, d'un air étonné et presque menaçant. Au bout de quelques minutes, ils se trouvèrent à dix pas du chasseur qui, ôtant son chapeau, salua

le propriétaire. C'était un jeune homme dans la force de l'âge, ayant bonne mine et bon air sous son feutre gris à larges bords. Un habit de chasse brun lui descendait jusqu'à la ceinture, et son pantalon de toile était serré au bas de la jambe par de courtes guêtres de cuir. Il ne portait pas de carnassière, mais son paletot-sac, large et court, contenait de grandes poches pour le gibier. Sur son épaule droite, un beau fusil Lefauchaux montrait sa crosse polie et ses canons bronzés.

— Monsieur, lui dit M. Sylvius, cédant à son premier mouvement, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je préfère qu'on ne chasse pas sur ma propriété. Veuillez vous en souvenir une autre fois.

Le jeune homme regarda en face celui qui parlait avec un tel ton d'autorité, et il aurait pu lui répondre de la même manière, peut-être encore avec plus de désinvolture; mais c'était sans doute un garçon bien élevé, réfléchi et sage, car il ne prit la parole qu'au bout d'un instant et se borna à dire d'une voix ferme:

— Monsieur, je l'ignorais; mais puisque vous m'avertissez de votre désir, je ne me permettrai plus de traverser votre campagne. Veuillez, pour une première fois, m'excuser. Vous me permettrez pourtant de vous faire observer que la loi autorise tout chasseur à pénétrer dans une propriété ouverte, dont les récoltes sont enlevées. Mon intention était de vous demander la permission d'entrer dans votre champ de pommes de terre avec mon chien. Mais, puisque cela vous est désagréable, je vais me diriger d'un autre côté.

Cette manière ferme et polie de répondre fit réfléchir M. Sylvius, qui, peu à peu, revint à un bon mouvement.

— Au fait, dit-il, il est clair que vous n'étiez pas informé de mes intentions; je ferai mettre à l'entrée de mon avenue une affiche indiquant la défense d'entrer, et alors chacun sera suffisamment averti.

— Parfaitement, monsieur; c'est votre droit.

— Papa, dit Jacques de sa voix la plus câline, permets à ce monsieur d'aller au champ de pommes de terre; je voudrais beaucoup le voir tirer, et nous ramènerions en même temps les poules.

Au lieu de répondre à son fils, M. Sylvius adressa de nouveau la parole à l'inconnu:

— Pouvez-vous me dire votre nom et le lieu de votre domicile? lui demanda-t-il.

Le chasseur sourit.

— Mon nom est Gustave Morel, et j'habite le village voisin. Voici au reste ma carte.

Prenant un carnet dans sa poche, il en sortit une carte qu'il présenta au questionneur: *Gustave Morel, horloger, à Myr.*

— Ah! vraiment, reprit M. Sylvius, vous êtes de ce village. Nous n'y

connaissions encore personne. Me permettez-vous de vous demander comment il se fait qu'un horloger prenne un permis de chasse?

— Si vous me faites un jour l'honneur d'entrer chez moi, vous comprendrez dans quel but je prends un fusil de temps en temps. Pour l'heure, j'ai hâte d'aller un peu plus loin avant le coucher du soleil. Votre serviteur, monsieur.

Le jeune chasseur retourna sur ses pas:

— Viens, Cora, dit-il à sa chienne qui, pendant toute la durée de l'entretien, s'était tenue assise aux pieds de son maître; allons plus loin.

— Écoutez, dit M. Sylvivus en rappelant le jeune homme: mes garçons voudraient vous voir tirer; allez avec eux visiter mon champ de pommes de terre. Si vous y trouvez un lièvre, tâchez de ne pas le manquer; mais soyez prudent avec ces enfants.

— Soyez sans crainte. Je connais mon fusil, et ces jeunes gens se tiendront en arrière. Je vous remercie de la permission.

M. Sylvivus revint chez lui, pendant que Gustave Morel et les Jean-Jacques prenaient la direction du champ.

— Derrière! dit le chasseur à Cora, qui se permettait de courir devant lui.

La chienne obéit aussitôt.

— Comme elle est obéissante! dit Jacques.

— Il faut bien, dit son maître, sans quoi elle me serait inutile, et même elle pourrait me faire manquer le gibier ou m'empêcher de tirer.

— Est-ce vous qui l'avez dressée?

— Oui.

— Quel âge a-t-elle?

— Deux ans.

— A-t-elle des petits?

— Non; pourquoi me faites-vous cette question?

— J'aurais dit à mon père de vous en demander un pour nous.

— Mais vous êtes beaucoup trop jeunes pour chasser.

— Oh! ça ne fait rien. Nous serions bien contents d'avoir un chien, n'est-ce pas, Jean?

— Oui, sans doute.

— Eh bien, si Cora fait des petits l'année prochaine, et que votre père consente, je vous en donnerai un.

— Merci, monsieur: un tout blanc.

— Nous verrons. Mais nous voici près du champ. Il ne faut plus parler. Si je tire, vous ne bougerez pas de votre place. — Allez, Cora.

La chienne s'élança dans les tiges vertes, où elle disparaissait parfois complètement. Gustave Morel entra aussi dans le fouillis,

marchant autant que possible entre deux raies, et parcourant le champ régulièrement, par bandes de quelques toises de largeur. Jean et Jacques restèrent en dehors, sur le pré. Tout à coup la chienne fit un saut, flaira le vent à droite et à gauche, puis, la queue tendue, la tête baissée, elle ne bougea plus.

— Attention! dit son maître.

À l'instant même, des cris stridents et un grand bruit d'ailes se firent entendre. Une douzaine de perdrix venaient de se lever et de partir brusquement. Cora resta immobile. Deux coups de fusil partirent aussi à courte distance l'un de l'autre. Au premier coup, deux perdrix tombèrent sur le gazon; au second, une troisième, déjà bien éloignée, tourna les ailes et s'abattit dans une autre direction, aussi sur le pré.

— Ne bougez pas, cria le chasseur aux deux garçons qui déjà couraient vers les perdrix.

Lui venait de placer deux cartouches dans la culasse de son fusil. Toujours en arrêt, la chienne restait à la même place.

— Allez! lui dit son maître.

Elle s'avança avec des précautions infinies, puis s'arrêta de nouveau. À l'instant, les tiges s'écartèrent devant elle. Un renard couché dessous venait de filer rapidement. Mais un coup de fusil l'arrêta net à trente pas. Gustave alla le prendre par le cou et l'apporta aux deux garçons, émerveillés de cette quadruple capture.

— Ah! le coquin! dit Jacques; c'était lui qui mangeait nos poules. Quel bonheur que vous l'ayez tué! Papa sera bien content.

— Et Augustine! dit Jean, bien plus encore.

— Allez vite relever les perdrix, dit Gustave Morel, qui jeta le renard à côté de la chienne.

Celle-ci le flaira, mais ne le toucha pas; tandis que si c'eût été un lièvre, elle l'aurait léché sans lui arracher le poil. Les deux garçons apportèrent les perdrix entièrement mortes.

— Vous donnerez ces deux à vos parents, dit Gustave; ce sont deux poules. Celui-ci, qui est un beau coq, je le garde pour l'empailler. Voulez-vous emporter aussi le renard. Votre domestique pourra l'enterrer, car dans ce moment la peau n'est pas bonne.

— Merci beaucoup, dit Jacques; oh! oui, nous voulons le prendre: toi, Jean, par les pattes de devant, et moi par celles de derrière.

Ainsi suspendu, le renard fut apporté en triomphe par les deux garçons qui, de l'autre main, tenaient chacun une des perdrix si généreusement données par l'habile chasseur.

— Tu vois bien, papa, dirent-ils tout glorieux en arrivant, tu vois s'il ne fallait pas donner à M. Morel la permission de fouiller le champ de pommes de terre!

CHAPITRE IV



Le lendemain, dimanche, les cinq membres de la famille étaient prêts à partir pour le culte public, à neuf heures du matin. Ce jour-là, le service religieux avait lieu à neuf heures et demie, dans le temple de Verchez; le dimanche suivant, à onze heures. Le même ordre était suivi toute l'année. Avant de se mettre en route, M. Sylvius alla voir si son domestique était prêt à se rendre avec eux à l'église.

— Je n'y vais pas aujourd'hui, répondit Isaac du fond de la grange, où il brassait le foin et faisait une poussière à étouffer tout autre que lui. Quand le sermon est *au matin*, je n'ai pas le temps de me préparer; je ne suis pas rasé.

— Vous auriez pu vous raser hier à midi.

— Je ne me rase jamais que le dimanche, après avoir fait la pâte. — Ces heures de sermon ne me conviennent pas. S'il faut se trouver là-bas à onze heures, ça dérange pour le dîner, et d'autant plus que les deux cloches ne sonnent souvent qu'à onze heures et demie. Alors, on n'est pas de retour pour midi, et le dîner attend. Tout ça est mal organisé.

— C'est possible; toutefois, je tiens à ce que vous alliez à l'église. C'est un devoir pour vous comme pour nous.

— D'accord; mais on ne peut tout faire à la fois. Je ne peux pas expédier mon ouvrage ici, et aller en même temps à Verchez. Partez seulement. Quand je serai rasé, je lirai un psaume dans la Bible. Il faudra aussi que j'apporte de l'eau et du bois à l'Augustine; j'ai vu qu'elle n'en a plus. Mais, tout l'un après l'autre.

M. Malaxe abandonna son vieux domestique aux raisonnements que sans doute il continuait pour se prouver à lui-même qu'il avait bien autre chose à faire que d'aller prier Dieu à l'église et entendre une prédication.

Lorsqu'il fut en route avec sa femme et ses enfants, M. Sylvius

pensait à la manière dont il devrait s'y prendre avec Isaac, pour le tirer de sa nonchalance et de ses lenteurs. M^{me} Isabelle se mit à causer avec son mari, et les Jean-Jacques parlaient du renard tué la veille par Gustave Morel. — Le chemin uni, bordé des deux côtés de haies enguirlandées çà et là de clématites fleuries et de vigne sauvage, invitait à la causerie. La journée était belle; l'air matinal encore un peu vapoureux. C'est le moment où l'abondante rosée s'enlève aux rayons du soleil. Peu à peu le ciel s'épure, l'air devient d'une transparence admirable, et le roi du jour répand sa douce chaleur sur tout ce qui a vie ici-bas. Le dimanche, il semble qu'il fait encore plus beau que les autres jours; il y a comme un air de fête dans la nature. Déchargé de son travail, l'homme pieux se sent mieux disposé à l'adoration de l'Être éternel; son cœur s'ouvre à la prière, à la confiance; sa démarche même a quelque chose d'heureux, son œil est serein, sa poitrine respire à l'aise. Ô premiers temps de l'existence du premier couple humain! Jours de bonheur parfait dans l'innocence, qu'êtes-vous devenus! Et pourquoi la douleur et la mort ont-elles empoisonné toute vie, alors que Dieu avait créé l'homme pour la joie et la sainteté dès ici-bas? Mystère insondable devant lequel il faut courber la tête! Mais béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur! Par lui a été faite la paix entre le ciel et la terre. Le grand mystère de piété a détruit la puissance du péché et de la mort que toutes les paroles prononcées du haut de la chaire. Ce matin-là, en particulier, elle jouissait énormément. Dans la nature, dans la présence de ses parents, dans sa propre vie à elle, Marie sentait la bonté infinie du Dieu qui les avait appelés à l'existence. Sa démarche était légère, son regard animé d'un doux éclat. Une grande pureté de pensées régnait dans ce cœur décidé à prendre Jésus-Christ pour lumière et pour guide. Son extérieur aussi répondait à l'harmonie de son âme. Dans une toilette simple, tenant le milieu entre celle d'une dame et les vêtements d'une fille de paysans, Marie avait un air de distinction qui frappait tout de suite. Le charme de cette jeune fille était un don naturel, bien plus que le résultat de l'éducation. Il est des caractères qui se forment, pour ainsi dire, tout seuls, sans secours d'autrui. Mais je dois dire aussi que le séjour de Marie Malaxe dans la famille d'un pasteur distingué, avait bien contribué à cet heureux développement. Comme si ses facultés d'observation étaient en rapport avec l'adresse de la main, elle avait appris très vite à dessiner. Et malgré des travaux souvent bien vulgaires dans la maison, elle continuait ses études et prenait des croquis au crayon qui dénotaient un coup d'œil d'artiste, une touche fine et délicate. Son père et sa mère étaient très fiers d'avoir une telle fille, mais peut-être n'avaient-ils pas encore bien compris ce qu'il y

avait de meilleur dans l'âme de leur enfant.

Que les hommes y prennent garde! Quand ils n'auront plus de dimanches, quand le travail obligatoire reviendra pour eux chaque matin sans aucun jour de repos, leurs pensées seront alors uniquement de ce monde, et la création ne leur parlera plus de leur céleste origine.

De toute la famille Malaxe, c'était Marie qui avait le cœur le plus heureusement développé. Elle voyait la main bienfaisante de Dieu dans toutes ses œuvres. Un beau soir d'été, une promenade matinale, étaient pour elle une prédication plus vivante et plus solennelle

Sans rien dire, et toute à ses impressions de joie et du bonheur de vivre, Marie cheminait avec ses frères entre les haies feuillées. Le père et la mère marchaient un peu en arrière.

Tout à coup, deux oiseaux perchés sur un vieux cerisier au bord de la route, partirent en battant des ailes et allèrent se poser dans un champ voisin, nouvellement semé. Les jeunes gens les voyaient très bien se promener sur la terre fraîche, qu'ils grattaient avec leurs pieds et leur bec.

— Quels jolis oiseaux! dit Jacques. Sais-tu leur nom, Marie?

— Non, pas d'une manière certaine, répondit la sœur; mais je suppose que ce sont des pigeons d'une espèce particulière.

— Si M. Morel était là, reprit Jacques, il nous aurait bientôt dit leur nom. — Papa! fit-il en se retournant, connais-tu ces deux oiseaux?

— Non; c'est la première fois que j'en vois de pareils. Il n'y en avait pas dans nos champs des Perrettes, à Villars-les Chênes, où pourtant on voyait souvent des pigeons. Ceux-ci sont plus petits et plus bruns que les ramiers.

— Je demanderai à M. Morel de me dire leur nom, reprit le jeune naturaliste en herbe. Hier, il nous a dit qu'il voulait empailler le mâle de perdrix qu'il a gardé. Comment empaille-t-on les oiseaux?

— Je ne le sais pas, répondit le père; mais puisqu'on dit *empailler*, je suppose qu'on les remplit de paille.

— Et toi, dit Jacques, le sais-tu, Marie?

— Non, mon cher ami. Toutefois, il ne me semble pas possible qu'on puisse mettre de la paille dans la peau d'un petit oiseau, pas même facilement dans celle d'un pigeon.

— C'est bien clair! Ah! je voudrais voir faire cette opération par M. Morel. Papa, si nous le rencontrons aujourd'hui, demande-lui s'il voudrait nous permettre d'aller chez lui pour voir comment on fait cela.

— Aurais-tu par hasard l'intention de devenir empailleur d'oiseaux?

— Non, je n'ai pas pensé à ça; mais je voudrais pouvoir me rendre

compte de la manière dont on s'y prend. Et toi, Jean?

— Moi, j'irai volontiers avec toi, pour te faire plaisir; mais je n'y tiens pas autrement.

— Tu es un bien brave frère, lui dit Marie.

— Et moi donc, grande sœur? demanda Jacques.

— Toi aussi, bien certainement.

— C'est curieux, reprit ce dernier, mais depuis hier au soir, je ne puis pas m'empêcher de penser que je voudrais être un jour médecin.

— Médecin! fit le père en s'arrêtant net: qu'est-ce que tu dis? médecin?

— Oui, papa.

— C'est bien à ton âge, n'est-ce pas, qu'on peut se décider pour une profession?

— Eh oui! pourquoi pas? Voilà Jean qui veut être cultivateur, et moi je voudrais être médecin. Nous avons chacun notre idée.

— Je te dis qu'on ne s'occupe pas de cela à votre âge. Attendez au moins d'avoir *communié*. As-tu réfléchi, toi, Jacques, à tout ce que tu devrais apprendre, peut-être pendant dix ans, avant d'être en état de pratiquer la médecine?

— J'ai pensé que je ferais comme les autres jeunes gens qui étudient la même science. Je m'y mettrai tout de bon, moi aussi.

— Laissons dormir tout cela pour aujourd'hui, dit le père, et pressons un peu le pas. Les cloches sonnent à Verchez.

Jacques se tut. Sa sœur lui passa un bras autour du cou tout en marchant et lui dit avec amitié:

— Il faut bien réfléchir à cette idée d'être un jour médecin. Si tu le peux, demande à Dieu de te montrer ton chemin.

— Je l'ai déjà fait dans ma prière hier au soir. — Sais-tu, Marie, quelle différence il y a entre les animaux *digitigrades* et ceux qu'on appelle *plantigrades*?

— Pas précisément; mais je suppose que les *digitigrades* marchent en s'appuyant sur les doigts des pieds, et les *plantigrades* sur la *plante*.

— C'est bien cela. Et les *gastéropodes* sont ceux qui marchent sur leur estomac. Je l'ai lu dans mon livre d'histoire naturelle.

— Tuas tout à fait l'air d'un jeune savant, mon ami Bruno, dit la sœur en riant.

Entre les deux villages, le chemin présentait un coup d'œil bien agréable, qui ne se voit plus guère dans les campagnes. Une quarantaine de personnes de tout âge se rendaient aussi au culte public, tantôt par groupes de cinq ou six, tantôt deux ensemble, tantôt un homme seul, ou une femme. Gustave Morel était au nombre de ceux

qui marchaient isolément. Passant vis-à-vis du champ où se trouvaient les deux oiseaux, il s'arrêta un instant pour les examiner, puis il reprit la marche d'un pas rapide et rejoignit la famille Malaxe à l'entrée du village.

— Bonjour, monsieur Morel, cria Jacques, dès qu'il l'aperçut.

Le jeune homme, s'approchant, salua les dames et toute la famille.

— C'est à vous, monsieur, dit la mère, que nous devons deux belles perdrix. C'est trop de générosité de votre part. Nous avons déjà bien des remerciements à vous faire pour nous avoir débarrassés du renard qui prenait nos poules.

— Madame, c'est plutôt à moi de remercier M. Malaxe pour la permission accordée.

— Vous pouvez, dit ce dernier, aller tant que vous voudrez dans les pommes de terre.

— Merci, monsieur. Il n'est pas probable que les perdreaux y reviennent; et dans peu de jours les fanes seront sèches.

— Monsieur Morel, dit Jacques, avez-vous remarqué deux oiseaux dans un champ, à gauche du chemin?

— Oui.

— Savez-vous leur nom?

— C'est un couple de tourterelles sauvages.

— Comme ils ont l'air heureux! dit Marie. On pourrait penser qu'ils jouissent aussi à leur manière de ce beau jour du dimanche.

— Mais sans doute qu'ils en jouissent, reprit Gustave Morel. En tout cas, ils n'ont pas à craindre aujourd'hui le fusil d'un chasseur, puisque la loi défend de s'en servir le dimanche, dans notre canton. Je connais ces tourterelles depuis longtemps; je les ai vues au moins dix fois cet automne et déjà pendant l'été, mais sans avoir eu jamais la moindre envie de les tuer.

— Ah! vous me faites plaisir de dire cela, continua Marie.

— J'en suis très heureux, mademoiselle. Tous les chasseurs ne pensent pas comme moi à l'égard de ces jolis oiseaux. Je fais bien des vœux pour que nous les revoyions l'année prochaine. Comme tous les pigeons sauvages, les tourterelles quittent nos contrées dès l'arrivée des premiers froids.

— Papa, dit Jacques en parlant bas, demande-lui, tu sais,... pour empailler.

— Monsieur Morel, dit le père, voilà mes garçons qui me chargent d'une demande bien indiscreète. Mais il paraît que vous avez déjà fait bonne connaissance hier. Ces deux gamins, surtout celui-ci, dit-il en tirant le bout de l'oreille de Jacques, ont le grand désir de voir comment on empaille un oiseau. Vous leur avez parlé d'une perdrix à

qui vous faites subir cette opération. Auriez-vous la complaisance de leur permettre d'y assister?

— Avec plaisir, monsieur. Ils n'ont qu'à venir chez moi, demain, à une heure. J'écorcherai l'oiseau en leur présence. Un autre jour ils pourront le voir *bourrer* et *monter*.

— Merci beaucoup, dit Jacques. Je pensais bien qu'il fallait écorcher l'oiseau et ne conserver que la peau.

— On conserve aussi une partie des os et le crâne. Je vous expliquerai cela en détail. Nous voici arrivés; il vaut mieux ne plus parler à haute voix.

— Montrez-nous le chemin, dit M. Malaxe.

— Les femmes se placent au milieu, en face de la chaire; les hommes à droite et au fond.

Ils entrèrent au temple.

CHAPITRE V



Il y a quelque temps, je me trouvais, un dimanche matin, dans un village populeux qui possède une jolie église fort bien placée et dont le clocher se voit d'assez loin. C'est un beau village, une commune riche. Les habitants paraissent, en général, dans une aisance des mieux assurées. De bonnes et solides maisons, des terres bien cultivées, des routes en bon état, de superbes fontaines, tout indique une administration publique et particulière bien entendue. Mais les cabarets y tiennent aussi une place considérable et doivent y exercer leur pernicieuse influence, comme elle s'exerce partout où il en existe. Je dis cela sans l'appuyer d'aucun détail de moi connu, car la population du village en question m'est parfaitement étrangère. Mais on sait, hélas! trop bien, que plus il y a de débits de boissons dans une commune, plus la ruine morale de celle-ci est certaine, comme la ruine financière aussi des individus adonnés au vin. Puis, il y a encore la ruine de la santé, non-seulement des ivrognes, mais encore celle de leurs enfants. Personne, si l'on veut faire attention à ce qui existe généralement à cet égard, ne contredira cette assertion.

Quand je me trouvai dans le village dont je parle, c'était à l'heure du culte public. Les cloches invitaient les fidèles à la prière; et comme c'était le premier dimanche de l'année, je me dis que sans doute la population en masse répondrait à l'appel qui lui était adressé. Comment, en effet, ne pas éprouver le besoin de demander au Père céleste son secours pour le temps nouveau dans lequel nous entrons; comment ne pas lui rendre grâce pour les bénédictions déjà reçues; comment ne pas se fortifier dans le sentiment de sa grâce; comment ne pas s'humilier pour tant d'offenses à sa sainteté!

J'entrai à l'église. Eh bien, cher lecteur, combien pensez-vous que nous étions *d'hommes* dans ce temple, qui peut contenir plusieurs centaines d'auditeurs? Nous y étions *deux*: un dans la galerie, et un

dans la nef, c'est-à-dire *moi*, car je ne compte ni le pasteur en chaire, ni le régent conducteur du chant. Le reste de l'auditoire se composait de quelques femmes, de quelques jeunes filles, et d'une partie des enfants de l'école. Près de ce temple abandonné se trouvaient peut-être deux cents paroissiens adultes, dont pas un n'avait éprouvé le besoin de remplir un des plus grands devoirs du chrétien et de jouir d'un de ses plus beaux privilèges. Le pasteur, vieillard en cheveux blancs, était venu à pied, de la cure assez éloignée qu'il habite, apporter l'Évangile au troupeau confié à ses soins; mais il prêchait au désert, et j'en avais le cœur navré. Comme ce que j'avais sous les yeux me rappelait le tableau de la parabole des conviés au festin donné par le père de famille! Et ici même, nul ne s'excusait. Chacun s'occupait de ses affaires, sans ouïr ni l'appel des cloches, ni la voix de sa conscience. Peut-être même un certain nombre des absents au culte se trouvaient-ils dans les chambres à boire des cabarets voisins.

Or, comment une population arrive-t-elle à un pareil degré d'insouciance religieuse, de froide et morte incrédulité? Quelle en est la cause, et qui faut-il accuser? Ce n'est pas la prédication, ordinairement bonne, fidèle, évangélique. Ce n'est pas l'éloignement du temple, la difficulté de s'y rendre, puisqu'il est à la portée de chacun. Ce n'est pas la multiplicité des occupations, cette heure de la matinée du dimanche étant plutôt oisive pour la plupart des habitants. Non, c'est le cœur de l'homme qu'il faut accuser; ce cœur incrédule et léger qui n'aime pas Dieu et demeure en révolte habituelle avec lui. Il faut en accuser notre époque de laisser-aller, pleine de dissolvants; les mauvaises lectures qui pénètrent dans tant de familles; les idées nouvelles sur le christianisme; l'abaissement du sens moral; le besoin des jouissances matérielles, et bien d'autres choses. Autrefois, l'adhésion aux vérités chrétiennes était générale dans les campagnes; aujourd'hui, la foi n'existe que chez quelques rares individus, objets d'étonnement et de respect pour les uns, de moqueries pour les autres. Où cela nous conduira-t-il? Dieu seul le sait.

Ces réflexions me sont venues à l'esprit au moment où je racontais, à la fin du chapitre précédent, l'entrée de la famille Malaxe, avec Gustave Morel, dans le temple de Verchez, en compagnie des nombreux paroissiens venus aussi pour le culte. À Verchez, c'était un tableau absolument différent de celui que je viens d'esquisser. L'église était comble; il avait même fallu placer des bancs supplémentaires en plusieurs endroits, et des sièges dans les couloirs. Beau spectacle que celui d'une foule attentive et recueillie, écoutant le message de paix annoncé aux pécheurs par une bouche éloquente. Le pasteur de cette paroisse était un homme au fort de la vie, en pleine possession de

facultés éminentes, entretenues par l'étude et par un besoin de perfection qui s'attachait à tout ce qu'il faisait et disait. Loin de se tenir à une routine fâcheuse, sinon déplorable, dans ses prédications, il les travaillait, au contraire, avec un soin minutieux, soit pour le fond, soit pour la forme. Il n'était pas orateur au point de manier la parole avec sûreté sans s'y être préparé, mais au moment de monter en chaire il était toujours prêt, parfaitement prêt. Son discours, entièrement écrit, ne quittait pas son cabinet; nul auditeur ne l'avait jamais vu tourner les feuillets d'un cahier pour retrouver le fil de ses idées. Aussi venait-on de tous les environs pour l'entendre prêcher, et voilà pourquoi le temple était si bien garni le dimanche en question. Devant l'auberge communale, de nombreuses voitures, dont les chevaux étaient dételés, avaient amené leurs maîtres pour le culte, et les attendaient pour les reconduire dans leurs demeures. Un auditoire aussi mélangé devait être difficile à contenter, vu la nature très différente des besoins religieux, intellectuels ou littéraires. Et pourtant chacun s'en retournait chez soi satisfait, heureux d'avoir entendu d'excellentes choses, toujours excellemment dites. De tels hommes, de tels prédicateurs sont bien rares. Mais ceux qui reçurent de si beaux dons, ceux qui exercent une si grande puissance morale et intellectuelle, sont aussi sous le poids d'une redoutable responsabilité. Qu'ils soient fidèles dans ce qui leur a été confié, afin qu'ils travaillent avant tout pour Dieu et non pour leur propre gloire. Celui dont je parle a quitté ce monde, après avoir fait valoir le beau talent qui lui avait été confié. Rappelé par son Maître, au milieu d'une activité qui semblait devoir se continuer pendant bien des années encore, il a passé au monde invisible avec une foi victorieuse du tombeau.

Charitable et généreux dans toutes les occasions, aimé et respecté de ses nombreux paroissiens, simple dans ses goûts, il était l'ordre même, soit dans sa maison, soit dans les affaires dont il était chargé. Toujours bon et affable, il savait dire un mot bien trouvé à quiconque le rencontrait. Jamais on ne lui voyait un vêtement mal soigné, mal porté, des allures communes, un air dégingandé. Jamais non plus il n'aurait pris un ton d'autorité cléricale avec personne. Heureuses les paroisses, heureuses les églises qui possèdent de tels conducteurs!

M. Sylvius, M^{me} Isabelle et Marie, qui l'entendaient pour la première fois, furent extrêmement satisfaits. Ils le dirent à Gustave Morel, qui revint avec la famille jusqu'à l'avenue de la Graye. Ils causèrent ainsi avec une sorte d'abandon, pendant ce bout de chemin, les deux dames disant un mot à propos, de temps en temps. Quant aux deux cadets, bras dessus, bras dessous, ils parlaient de ce qui était pour eux d'un intérêt plus pressant, à savoir de ce qu'ils feraient dans

l'après-midi pour s'amuser. Après avoir bien examiné le sujet, ils s'arrêtèrent à l'idée d'un martinet qu'il serait possible d'établir à l'une des chutes du petit ruisseau. Il faudrait avoir quelques bardeaux pour les palettes de la roue; l'axe ne serait pas difficile à trouver, et leurs bons couteaux feraient le reste. Marie accompagnerait ses frères, et prendrait ses crayons et son album.

Mais, pour les deux garçons, il fallait songer aussi aux écoles. Dans huit jours, les vacances d'octobre commenceraient. Valait-il la peine d'envoyer les Jean-Jacques sur les bancs, avant la rentrée qui suit les vendanges? Il semblait quasi que non. En tout cas, il fallait préalablement avertir l'autorité scolaire communale et le régent. En attendant que la question fût décidée, Marie s'occuperait un peu de ses frères, au point de vue de l'allemand qu'ils avaient commencé avec elle. Pour des enfants de parents riches, les Jean-Jacques étaient plutôt retardés en fait d'instruction régulièrement acquise. Bien doués, ayant de la vivacité d'esprit, c'était dommage, pour Jacques encore plus que pour l'autre, qu'ils n'eussent pas suivi un collège classique. Jusqu'à maintenant, ils n'avaient eu que les leçons données dans une bonne école primaire de Villars-les-Chênes. Mais leurs parents pensaient bien qu'il faudrait les envoyer passer un ou deux hivers dans une ville, pour y profiter de ce qu'on n'avait pas au village en fait de ressources intellectuelles appropriées à leur degré de culture et à leur position.

— Eh bien, avez-vous eu un beau sermon? demanda Merminod, quand ses maîtres furent de retour.

— Beau et bon, répondit Marie.

— Y avait-il bien du monde?

— C'était plein comme un œuf, dit Jacques.

— En ce cas, il n'y aurait point eu de place pour moi. J'ai donc bien fait de ne pas aller avec vous, et d'autant mieux que la brebis vient de nous donner deux agneaux noirs avec une étoile blanche au front. Ils sont jumeaux comme vous deux, et j'ai pensé qu'on pourrait les appeler aussi Jean et Jacques.

— C'est ça, dirent les garçons en riant. Mais comment les reconnaîtra-t-on?

— Oh! c'est bien facile. *Jacques* n'a pas une tache brune sur la joue comme vous, mais le bout de sa queue est blanc, et il est plus allure que *Jean*. C'est un peu comme vous deux.

— Je suis charmée de voir que vous comparez des animaux à mes enfants, dit M^{me} Isabelle.

— Oh! je ne pense pas qu'il y ait du mal à cette comparaison, reprit Isaac. Notre Seigneur est bien appelé *Agneau de Dieu* dans la sainte Écriture.

— C'est vrai, Isaac, dit M. Sylvius. Je suis bien aise que vous ayez fait cette remarque. Avez-vous lu ce matin le chapitre où il en est question?

— Non; mais je sais cela depuis que j'allais au catéchisme, il y a bientôt quarante ans. Quand même je ne vais pas souvent à l'église, je n'oublie rien de ce qu'on m'a appris dans ma jeunesse. Je vous dirai d'ailleurs, quant au sermon, que j'y dors toujours. J'ai beau ouvrir les yeux aussi grands que des verres de montre, ils se referment tout de suite. C'est plus fort que moi. — Dites donc, vous deux: voulez-vous voir les agneaux?

— Oui, certainement, puisque nous sommes leurs parrains, dit Jacques.

— Eh bien, allez demander à Augustine de vous donner un morceau de pain que vous porterez à la brebis. C'est l'usage qu'on offre quelque chose à la mère, en pareille circonstance.

C'était un brave domestique, cet Isaac Merminod, bien qu'il ne lui arrivât pas souvent de dire *monsieur* ou *madame* à ses maîtres, qui du reste n'y tenaient pas. Mais s'il parlait des membres de la famille à d'autres personnes, il ne manquait pas de placer les mots respectueux ci-dessus devant les noms propres. Il poussait alors la politesse jusqu'à dire messieurs les fils, au lieu de *Jean* et *Jacques* tout court.

CHAPITRE VI



Les deux garçons se mirent tout de suite à leur martinet. Isaac procura de minces planchettes de sapin, et comme il y avait un vieil établi de menuisier dans la dépendance, avec quelques outils, ils vinrent à bout de leur entreprise déjà avant l'heure du dîner, mais non toutefois sans peine.

La roue avait six palettes, fixées à l'axe grossièrement arrondi; elles étaient placées à l'un des bouts de cet *arbre*, et plus loin il y avait des crans saillants, plantés de manière à faire lever une rangée de marteaux en bois, qui frapperaient alternativement sur un plateau placé devant eux. Cela devait représenter le bruit que font quatre hommes avec leurs fléaux, lorsqu'ils battent le blé en grange. Isaac se tint avec les Jean-Jacques pendant leur travail, et donna maint bon conseil aux jeunes mécaniciens. Ce fut lui qui creusa les mortaises dans l'axe pour y placer les palettes; il perça aussi les marteaux, pour y mettre les manches servant de leviers. Plus d'une fois il dit à Jacques, dont l'activité ne se donnait aucun relâche:

— Patience, mon garçon: tout l'un après l'autre. Il vaut mieux faire lentement et bien, que vite et mal. Souvenez-vous de ça.

— À la bonne heure, lui répondit le jeune homme; mais on peut aussi faire vite et bien.

— Pas toujours, l'ami Jacques; pas toujours, et même pas souvent.

— Où prendrez-vous les tuyaux pour amener l'eau sur votre roue?

— Eh bien, dit Jean, j'ai pensé que nous trouverions le long du ruisseau des.... Comment appelle-t-on ces plantes, Jacques?

— Des grandes *angéliques*, je te l'ai déjà dit.

— Qu'est-ce que c'est que ça, des angéliques? demanda Merminod.

— La grande angélique, reprit Jacques, c'est ce que vous appelez une *cocuë*, Isaac.

— Ah! oui, des cocues. Il y en a un peu plus haut que la pierre du Mont-Blanc. Vous en trouverez là cinq ou six que j'ai laissées, quand

on a fauché le regain. J'ai pensé que vous seriez bien aises de les avoir quand vous seriez ici.

— Merci; vous êtes *bon enfant*.

— Quelquefois, mais pas toujours. Par exemple, je me fâcherais si vous alliez piquer des grains de raisin ou détacher des *épaules* aux belles grappes du bord de la vigne. Ça, c'est absolument défendu. Vous ne devez jamais aller à la vigne sans votre père ou votre mère. Souvenez-vous-en.

— Nous tâcherons de ne pas l'oublier, dit Jean.

— Il n'y a que les maraudeurs et les enfants mal élevés, continua Merminod, qui se permettent de gâter la récolte d'une vigne. Quand on vendangera, vous pourrez alors manger du raisin tant que vous voudrez, mais pas avant.

— Voilà le dernier marteau placé, dit Jean. On nous appelle pour dîner. Merci pour votre complaisance, Isaac.

— Et vous viendrez voir le martinet quand il cheminera, dit Jacques.

— Oui, c'est bon.

Les Jean-Jacques se lavèrent vite les mains à la fontaine et furent bientôt à leurs places de table, où ils racontèrent ce qu'ils venaient de faire avec Isaac. En les quittant pour aller prendre aussi son repas de midi, celui-ci se disait: « Ils sont encore bien gentils, ces deux garçons; mais ça ne pense qu'à s'amuser. Ah! diantre, à leur âge, il me fallait déjà gagner ma vie comme bovaïron; et mon père recevait du maître, à la Saint-Martin, bel et bien une dizaine d'écus pour mon salaire, depuis le lundi d'après Pâques. Ça faisait sept mois et demi de service. — Quand on mettra les vaches au pâturage, dans huit jours, il faudra pourtant que l'un des deux les garde; mais je vois d'avance qu'ils ne voudront pas se séparer. C'est encore assez naturel qu'ils aiment à être ensemble, puisqu'ils ont fait déjà bon ménage pendant neuf mois, avant de voir clair. Ça, par exemple, c'est une chose assez curieuse, à laquelle on ne peut rien; mais ce doit être un terrible embarras. Leur sœur est fraîche comme une rose. On voit qu'elle se porte bien, car elle sort au grand air de bon matin, rien qu'avec ses cheveux sur la tête. Il est vrai qu'elle en a une fameuse provision. Elle ne parle pas beaucoup, comme si elle était un peu fière. Ça sera un bon morceau pour un paysan riche, à moins qu'elle ne soit déjà promise à n'un monsieur de par là-bas d'où ils sont venus. Le père est un homme pieux, facilement enclin à taquiner son monde; et la mère est une bien bonne femme, toujours contente, pourvu qu'elle puisse ôter la poussière de ses meubles, quand même ils n'en ont point. »

C'était de cette manière que maître Isaac Merminod analysait les caractères de ses maîtres. Assez de domestiques plus stylés que lui

les auraient jugés avec moins de discernement, et peut-être d'une façon bien plus agressive.

Après le dîner, les trois enfants se rendirent au bord du nant, Marie avec son tabouret et ses crayons, ses frères avec leurs engins de bois et un piochon de fer. Heureux âge que le leur! Heureuse position que celle dont ils jouissaient! Ils allaient s'amuser librement sur un gazon appartenant à leur père, aspirant le plein air de la campagne, pendant que des milliers de garçons, de quinze ans comme eux, sont enfermés dans de tristes appartements des grandes villes, mal nourris, mal vêtus, malpropres et sans dimanche. Hélas! bien souvent élevés au milieu du vice et de la misère.

Et tant de jeunes filles, à quoi passent-elles les après-midi du jour du repos, lorsqu'elles appartiennent à cette malheureuse classe d'habitants? Lorsque la nuit descend dans les rues, où vont-elles et que font-elles, peut-être pour trouver du pain? — La Bible nous parle d'une Babel, d'abord, ensuite d'une Babylone. Les Babels et les Babylones d'aujourd'hui valent-elles mieux que celles des temps anciens? L'orgueil des unes et la corruption épouvantable des autres, n'amèneront-ils pas quelque jour la colère de Dieu sur elles?

Jean et Jacques eurent bientôt trouvé un emplacement convenable pour établir leur martinet. Des bâtons fourchus servirent de chevalets; des tiges creuses d'angéliques furent employées pour amener l'eau sur la roue, celle-ci étant placée sur une petite esplanade, à trois pas de la principale chute du ruisseau. Dès que l'eau arriva sur les palettes, la machine se mit à tourner rapidement et les marteaux à battre leur musique en cadence.

Nos deux constructeurs étaient dans le ravissement de leur entreprise si bien réussie. Non loin de l'endroit qu'ils avaient choisi, un bloc erratique sortant de terre et s'élevant à hauteur d'homme, donnait de la physionomie à cette partie de la campagne. Tout à côté de cette masse de granit détachée des Alpes en des temps inconnus et qui avait roulé de ce côté-ci sur les glaciers, un sorbier sauvage venu d'aventure avait poussé et grandi à la longue. Il laissait plier avec grâce ses longues branches, chargées de grappes d'un rouge de corail. Marie s'était établie à son ombre, et de là elle faisait un joli croquis dans lequel figuraient ses frères, occupés comme nous savons. Ils l'appelèrent pour qu'elle pût voir de près une si admirable chose et entendre le ta-ta-ta-ta continuels du martinet. La grande sœur était heureuse de leur bonheur, tout en se disant qu'une vie aussi facile ne pouvait durer bien longtemps encore, et que le devoir prendrait bientôt la place des amusements. Pour elle-même aussi, pendant qu'elle dessinait, elle se demandait ce que lui apporteraient les

années, et de quel côté son existence se tournerait. Dans le village qu'ils avaient habité précédemment, nul jeune homme ne l'avait recherchée; et si plusieurs d'entre eux l'avaient remarquée lorsqu'elle passait dans la rue, c'était avec la conviction qu'il serait inutile de chercher à lui faire la cour. Aucun garçon de Villars-les-Chênes n'était assez bien placé pour se permettre de lever les yeux sur elle. Mais si Marie pensait à tout cela, ce n'était pas avec tristesse, ou même avec une inquiétude pourtant naturelle. Non, elle y songeait simplement, comme toute jeune fille qui se sent vivre songe à l'avenir. Rien n'était donc venu encore pour Marie, et son cœur battait aussi régulièrement que le martinet des Jean-Jacques, mais avec une sage lenteur indiquant une pleine santé physique et morale.

Pendant qu'ils étaient là tous trois à voir bondir le ruisseau dans sa vasque profonde, et couler ensuite paisiblement entre les mousses, les frênes et les buissons encore feuilles, ils entendirent à quelque distance, mais plus bas, comme le beuglement d'un bœuf, dans le courant même du nant. Ils se demandaient avec étonnement d'où provenait cette espèce de sourd mugissement, lorsqu'un grand oiseau de couleur fauve avec des raies noires, de longues jambes et un bec pointu, passa au-dessus de leurs têtes, suivant le cours de l'eau à la montée et s'y abattant cent pas plus haut. Jamais, ni Marie ni les deux garçons, n'avaient vu un oiseau pareil. Était-ce lui qui poussait le cri rauque entendu l'instant d'avant son passage, ou bien un véritable bœuf échappé d'une étable se tenait-il caché dans le bordage boisé du ruisseau? Il fallait, dit Jacques, s'assurer de la chose, et commencer par aller voir où le voyageur ailé s'était posé.

À pas furtifs, l'œil et l'oreille au guet, ils se rendirent tous les trois à la place où l'oiseau avait disparu. Là, ils l'aperçurent piétinant dans l'eau, retournant les pierres avec son bec et attrapant un petit poisson dont il ne fit qu'une bouchée. Mais le pêcheur emplumé se voyant découvert, ouvrit aussitôt ses larges ailes, poussa le même cri rauque et vibrant, puis ne tarda pas à poursuivre son vol dans la ligne fuyante du ruisseau vers la plaine.

— Quel dommage, dit Jacques, de n'avoir pas eu M. Morel avec nous! S'il avait été là avec son fusil, l'oiseau ne se serait pas envolé une seconde fois. Pour sûr, M. Morel l'aurait tué. Il faudra lui demander demain le nom de ce mangeur de poisson.

— Ce doit être un héron quelconque, dit Marie; il en a toutes les allures.

M. Sylvius et M^{me} Isabelle vinrent, en se promenant, voir ce que faisaient leurs enfants. La mère trouva le martinet bien joli et loua ses fils d'avoir su le construire; mais le père dit qu'il ne resterait pas long-

temps en bon état. Lorsque, dans peu de jours, les vaches seraient au pâturage, la roue et les marteaux seraient bientôt renversés d'un coup de pied, par quelque jeune bête peu respectueuse.

— Oh! c'est que nous y veillerons, dirent les garçons.

— Oui, peut-être le premier jour. Mais déjà le lendemain vous vous amusez ailleurs, et je vous dis que le martinet en pâtira. D'ailleurs, ces sortes de choses attirent les enfants du village, et je ne me soucie pas d'en voir venir une troupe à tout moment dans la campagne.

— Laisse-leur donc le plaisir de cette récréation, dit la mère. À quoi bon voir déjà le martinet gâté, ou des enfants étrangers le long du ruisseau?

— Je sais bien ce que je dis, répondit M. Sylvius, contrarié par l'observation de sa femme. Et regarde un peu comme ils ont mouillé le bas de leurs pantalons en pataugeant autour de l'eau. Pourquoi ne leur dis-tu pas qu'ils auraient dû les relever jusqu'à mi-jambes?

— C'est qu'alors ils auraient mouillé leurs bas.

— Enfin, si tu es contente comme cela, tant mieux. Moi, je dis qu'ils ne devaient pas se mouiller.

— Mais, papa, dit Jacques, je t'assure que ce n'est rien du tout. Dans un moment ce sera sec.

— Oui, oui, c'est bon. Toi qui veux être médecin, tu donneras de bons conseils à tes malades! C'est comme cela qu'on attrape un rhume ou une extinction de voix. — Marie, toi qui es une grande fille, tu aurais dû surveiller tes frères, au lieu de les abandonner.

— C'est vrai, papa; je me suis amusée, moi aussi, d'une autre manière. Reconnais-tu quelque chose dans cette esquisse? dit-elle en présentant son album ouvert.

— Oui, c'est joliment dessiné. Toutefois, la roue est un peu inclinée. L'arbre du martinet n'est pas parfaitement horizontal dans ton dessin.

— Ni dans la nature non plus, répondit la jeune fille en souriant. Mais tu as raison, mon père; je corrigerai ce défaut.

Satisfait, cette fois, de la réponse de sa fille, M. Sylvius reprit de la bonne humeur et finit par donner maint conseil à ses garçons, sur la manière de protéger leur usine contre le pied des bestiaux ou la curiosité des petits bergers des environs.

Après cela, tous reprirent ensemble le chemin de la maison.

CHAPITRE VII



Le père de Gustave Morel avait été un des plus habiles ouvriers horlogers de la vallée de Joux. Ayant épousé, à vingt-huit ans, une fille de la plaine vaudoise, il vint s'y fixer, soit pour complaire à la famille de sa femme, soit pour se rapprocher de Genève, dont une des principales maisons d'horlogeries lui donnait de l'occupation. Bien qu'attaché au lieu natal, comme c'est le cas de tout homme qui aime son coin de pays et les souvenirs de sa jeunesse, David-Elisée Morel trouvait pourtant les rives du Léman plus belles que celles des eaux glacées en hiver de son lac montagneux. S'il n'était jamais possible de patiner sur la vaste étendue bleue dans laquelle se réfléchissent les Alpes et les pentes fleuries, au moins pouvait-on s'y promener en bateau, tandis qu'au Brassus et même à l'Abbaye, il fallait *brasser* la neige, ou se tenir dans la maison près d'un poêle bien chaud.

Mais David-Elisée Morel se décida bientôt à accepter la proposition de s'établir à Genève même, avec un appointement fixe, à l'année, pour un nombre déterminé d'heures de travail par jour, dans un atelier touchant aux magasins de la maison qui l'occupait.

Cela lui faisait une position assurée; et s'il n'était pas sur le chemin de la fortune, il pouvait cependant placer chaque année une partie notable de son traitement. — Puis, rentré chez lui de bonne heure, il lui restait du temps qu'il employait à un travail supplémentaire pour son propre compte. On se souvient encore à Genève de David-Elisée Morel, comme de l'un des ouvriers experts dans la partie la plus difficile de sa profession, et on s'en souvient aussi comme d'un homme affable, bien doué, d'une conversation intéressante et d'un caractère distingué. Il n'eut qu'un enfant, qu'il nomma Gustave et auquel il fit donner une bonne instruction dans les classes du collège, jusqu'à seize ans. Ensuite, le jeune homme suivit des cours au gymnase, pendant deux années. Il avait des moyens et eût fait sans doute de

bonnes études académiques, s'il n'eût pas préféré travailler avec son père et devenir horloger comme lui, sous sa direction. C'était, il faut bien le dire aussi, le désir de ses parents. Gustave Morel se mit donc courageusement au travail. Son père exigea qu'il fit un apprentissage dans toutes les règles.

Dans un milieu pareil, la grande difficulté, pour le père, était de préserver son fils des écarts et des excès auxquels se livraient ses camarades d'atelier. Souvent en rapport avec les ouvriers bijoutiers, le jeune Morel assista deux ou trois fois à des débauches de table, à des dépenses qui, pour ces jeunes gens, étaient une grande folie et une véritable iniquité. Mais comme il avait, au fond, la crainte de Dieu et l'horreur du mal, il avertit son père de ce qui se passait, et dès lors celui-ci n'hésita pas, dès que sa position le lui permit et que Gustave eut terminé son apprentissage, à revenir au canton de Vaud et à s'y fixer tout de bon. Ayant travaillé pendant vingt ans, il se trouvait en mesure d'acquérir une petite propriété à la campagne. À Myr, où il avait un ami d'enfance qui était régent, il acheta une maison avec un jardin et un petit verger, le tout pour 12000 francs. Quand la maison fut mise en bon état de propreté extérieure et intérieure, il lui restait encore une petite somme déposée à la banque, en sorte que sa situation financière, quoique des plus modestes, était néanmoins excellente. Ses anciens patrons continueraient à lui fournir de l'ouvrage, et son fils était déjà assez au fait de la théorie et de la pratique de l'horlogerie, pour avoir *repassé* et *remonté* toutes les pièces d'une montre de précision assez compliquée. Mais pour être arrivés tous les deux à cette situation exceptionnelle, ils avaient fait aussi exception dans le genre de vie mauvais et dépensier d'un grand nombre de leurs collègues. Ni l'un ni l'autre ne hantaient les cafés et les brasseries, le théâtre et autres lieux de divertissement. Quand ils recevaient leur paie du mois, ils n'allaient pas en dévorer la moitié en fins soupers arrosés de Champagne et d'autres vins à cinq ou dix francs la bouteille. Le dimanche, ils se rendaient au culte public dans la matinée, et ils faisaient une bonne promenade en famille l'après-midi. De cette manière, ils évitaient le contact presque toujours fâcheux des rencontres en ville, et d'ailleurs Gustave avait rompu formellement avec les goûts et les anciennes extravagances de ses camarades. Il ne regretta jamais d'en avoir eu le courage.

La maison que son père avait achetée à Myr n'avait aucune apparence, vue du chemin public. Elle était adossée à un autre bâtiment appartenant à de bons voisins. De la rue même on ne voyait de celle de David-Elisée qu'un côté étroit, avec deux fenêtres au levant. Il fallait descendre un peu pour arriver dans une petite cour, fermée

d'une grille en fer avec porte de même, avant de trouver l'entrée de l'habitation. La vraie façade était entre le midi et l'ouest, assez longue, bien percée de fenêtres au rez-de-chaussée et à l'étage. Tout à côté se trouvait une jolie terrasse, sur laquelle une porte à deux battants donnait passage et où l'on pouvait se promener et avoir des fleurs. Droit au-dessous de la terrasse était le potager, ainsi que le verger, planté d'arbres fruitiers. Pour 12000 francs, il serait bien impossible aujourd'hui d'acheter une propriété si bien placée. Dès qu'il l'eut examinée, David-Elisée Morel n'hésita pas à en faire l'acquisition. Son ami, le régent Nicéphore Meylan, l'avait mis sur la voie, et le marché fut conclu le même jour. Le rez-de-chaussée comprenait la cuisine, une chambre à manger dont la porte s'ouvrait sur la terrasse, comme je l'ai dit plus haut, et, au fond du corridor, une autre pièce assez grande qui eût servi de salon dans un appartement de ville, mais qui, chez les Morel, ne portait pas cette désignation citadine. On l'appelait simplement la grande chambre. Sur un des côtés, Gustave avait installé des vitrines contenant ses oiseaux empaillés. Sa mère y avait placé leurs meilleurs meubles, et cette espèce de salle avait vraiment bonne façon.

L'atelier était au grand jour, à l'étage de la maison, ainsi que les chambres à coucher. Un petit réduit, dans un angle de la terrasse, contenait un établi de menuisier et un tour sur lesquels Gustave faisait les socles et les juchoirs de ses oiseaux. Sachant très bien que tout jeune homme a besoin, pour sa santé physique et morale, de récréations honnêtes, David-Elisée consentit à donner un permis de chasse à son fils, à la condition qu'il s'en servirait pour l'étude de l'histoire naturelle, bien plus qu'en vue de fournir leur table de gibier. Gustave acheta un manuel d'ornithologie, et celui du naturaliste préparateur; il prit une leçon de taxidermie chez l'empailleur d'un musée, puis il essaya seul ensuite, et ne tarda pas à réussir. Pour cela il ne lui fallait que de la persévérance et du goût. Planter un échappement était dix fois plus difficile que d'écorcher un roitelet ou un aigle Jean-le-blanc. Mais il fit la chose en artiste, à tel point que ses oiseaux paraissaient vivants. Un jour, le petit ramoneur qui venait de nettoyer la cheminée, s'arrêta pour considérer cette volière si bien arrangée et dit en son patois de la haute Savoie: «*É ne buzont pas!*» En effet, les pauvres oiseaux ne bougeaient pas, et leurs yeux de verre émaillé ne se fermaient ni de jour ni de nuit. Mais l'étonnement du ramoneur était un bel éloge pour celui qui avait su donner un air de vie réelle à tous ces infortunés, autrefois libres habitants de l'air, des champs et des bois.

Les trois membres de la famille Morel, bien établis dans leur doux

ermitage, étaient heureux autant qu'on peut l'être ici-bas. Gustave s'occupait aussi du jardin; son père cultivait les fleurs et greffait les rosiers. Les montres allaient et venaient de Genève à Myr et de Myr à Genève. Gustave commençait à vendre déjà quelques pièces pour son compte, et se perfectionnait dans son état, sous la direction de son père. C'était, comme on le voit, une situation désirable pour quiconque rêve un idéal heureux. Hélas! aucun homme ne reste longtemps ici-bas sans être atteint par l'épreuve. Une maladie cruelle saisit le laborieux horloger, alors que, bien établi dans sa maison, tout semblait marcher pour lui sur des roulettes; et après six mois de dures souffrances physiques, auxquelles se joignit parfois du trouble intérieur, il s'en alla en paix dans un monde « où le péché n'existe plus, » mais où tout est joie et sainteté.

En prenant congé de son fils, il lui recommanda d'être fidèle à ce qu'il connaissait de la vérité selon l'Évangile. « Marche toujours comme en la présence de Dieu, lui dit-il; porte souvent le regard de l'âme sur la croix où le Sauveur est monté pour tous. Je n'ai pas besoin de te recommander ta mère; je sais que tu seras un bon fils pour elle, jusqu'au jour où elle viendra me rejoindre. Reçois ma bénédiction. »

Gustave Morel avait alors vingt-trois ans. La mort victorieuse de son père, sa sérénité en face du tombeau, le frappèrent vivement. Il en fut édifié dans son âme, mais, en même temps, brisé dans son cœur de fils. Sa mère lui restait, immense faveur pour lui. Il le sentit vivement. Aussi l'entoura-t-il de respect et de toute sa tendresse. Il reprit, ou plutôt il continua son même travail. La maison d'horlogerie de Genève lui accorda sa confiance, quoique si jeune encore; puis, comme je l'ai dit, il finissait aussi une pièce pour son compte, de temps en temps, et trouvait facilement à la placer. Lorsqu'il se sentait fatigué par un travail assujettissant et toujours très délicat, il faisait une lecture à sa mère, dans la soirée, pendant qu'elle tirait l'aiguille ou tricotait des bas. Son caractère, mûri de bonne heure dans une vie saine et intelligente, avait de la fermeté, une certaine confiance nécessaire dans sa position, assez de fierté naturelle n'excluant pas une amabilité de bon aloi. Peu communicatif, excepté avec sa mère, il se tenait à l'écart des gens qu'il ne pouvait franchement estimer ou dont les habitudes ne lui plaisaient pas. Prompt à rendre service dans l'occasion, il était sans pitié pour les ouvriers qui, se croyant appelés à régénérer le monde, travaillent à ce grand œuvre social en mangeant et buvant tout ce qu'ils gagnent, pendant que souvent femme et enfants n'ont pas de pain. Lorsque de tels travailleurs s'adressaient à Gustave Morel pour en obtenir un secours dans les

temps de crise horlogère ou autre, il leur donnait quelque argent et leur prouvait que, s'ils l'eussent voulu, ils ne seraient pas actuellement dans la misère. « Quand l'ouvrage va bien, leur disait-il, vous dévorez tout à mesure, sans penser au lendemain. Tâchez à l'avenir d'être un peu sages, vous vous en trouverez bien. »

Les solliciteurs disaient que *oui*, et, *raflant* les deux ou trois francs de Gustave le jour même, ils recommençaient à déblatérer contre l'*ignoble capital*, au lieu d'être prudents, rangés et économes. Sachant cela et bien d'autres choses, Gustave Morel avait fini par ne plus plaindre ces sortes de gens. S'il en connaissait d'estimables, luttant avec peine contre la dureté du temps, il venait à leur aide sans en rien dire, et aussi largement que sa position le lui permettait.

Tel était, à vingt-six ans, le jeune chasseur auquel M. Malaxe avait en quelque sorte barré le passage sur sa propriété, lors de leur première rencontre. Et maintenant il lui envoyait ses deux fils, pour qu'ils assistassent à l'empaillage d'un oiseau. La fermeté polie de Gustave Morel avait produit un excellent effet sur le caractère susceptible, ombrageux et disposé au noir du riche paysan-monsieur. Puis, ce dernier avait pris des renseignements sur le compte de l'horloger. Pour cela, il s'était adressé à Isaac Merminod, qui lui avait dit :

— M. Gustave Morel est le plus brave garçon que je connaisse; mais je ne le connais pourtant pas beaucoup. Je n'ai été chez lui qu'une seule fois, pour lui demander d'arranger ma montre, sur laquelle j'avais mis le pied dans la grange. Elle était, ma foi, dans un triste état; le verre en mille *briques*, la boîte *cabolée*. M. Morel se mit à rire en l'examinant avec son lorgnon, après quoi il me dit: « Ce n'est pas précisément ma partie; mais s'il s'agit de vous rendre service, je ferai le nécessaire à votre montre. — Ça coûtera-t-il bien cher? lui demandai-je. — Non, qu'il me répondit. — Combien, monsieur Morel? Vous savez que je suis un simple domestique de campagne. — Je ne puis pas vous le dire exactement avant d'avoir fait l'ouvrage; mais cela ne vous ruinera pas. — Diantre! me ruiner, monsieur Morel; j'aimerais mieux, quoique je tiens à ma montre, la jeter au lac. — Tranquillisez-vous, me dit-il. Emportez celle-ci (il m'en prêta une) et rapportez-la-moi dans huit jours, en venant chercher la vôtre. » Ce que je fis. Et combien me demanda-t-il pour la refacture de la mienne? devinez un peu:

— Peut-être 5 francs, dit M. Malaxe.

— Cinq francs! Vous me la chantez belle. Un franc, monsieur; oui 1 franc, soit 30 cent, pour le verre et 70 cent, pour tout ce qu'il avait refait. Un autre horloger m'aurait demandé 5 francs, comme vous dites; peut-être même 7 francs. — M. Morel passe pour être assez fier,

ceci entre nous. Il s'arrête peu à causer avec les gens du village. Son père était lié d'amitié avec le régent Nicéphore Meylan, qui est mort aussi, bien malheureusement, car c'était un digne instituteur. Les gens de Myr l'ont bien regretté, parce qu'il toisait les fourrages et les fumiers sans se faire payer. Quant à M. Gustave Morel, vous avez bien fait de lui permettre de *farfouiller* le champ des pommes de terre; mais il ne faudrait pas que sa chienne entrât dans la vigne. C'est une gaillarde qui n'hésite pas à mettre la dent sur une belle grappe et à trousser en deux avant qu'on ait eu le temps de lui dire: halte! Ainsi, dans le cas où M. Morel, sous prétexte d'un levraut, vous demanderait la permission dont je parle, refusez net. Je pense aussi que ces dames n'iront pas trop souvent cueillir du raisin avant la vendange. Cela ôte la fleur de la récolte et alors les gens disent: « Oh! Isaac Merminod a négligé la vigne de son maître. » Vous comprenez que ça me fait de la peine, et d'autant plus que ce n'est pas vrai. On m'a dit ce matin au village que les bans sont mis pour jeudi prochain. Il faudra tremper le pressoir et la cuve, et préparer aussi les tonneaux.

— Nous verrons cela demain, Isaac. Aujourd'hui, dimanche, on ne travaille pas.

— Oui, c'est vrai; mais pourtant, au village, c'est le dimanche qu'on met *goger* les cuves et les *bossettes*.

— Et l'on donne ainsi un mauvais exemple, ajouta M. Sylvius, pour couper court à quelque nouvelle explication d'Isaac Merminod.

CHAPITRE VIII



. Sylvius et son domestique employèrent une partie de la matinée du lundi à porter de l'eau sur le pressoir, et à placer près de la fontaine les futailles nécessaires pour la vendange, afin que tout fût prêt au jour fixé. À toute rigueur, M. Malaxe pouvait faire sa récolte de vin quand bon lui semblerait, puisque sa vigne était isolée; mais en général, à moins de cas d'urgence ou de grande convenance, un propriétaire attend que l'ouverture du vignoble soit décidée par la municipalité. Il fallait voir aussi à la cave, si les tonneaux étaient en bon état. Comme il y avait un tonnelier au village, M. Malaxe préféra, pour une première fois, l'employer pour mettre sa cave en ordre. Il dit qu'il irait lui parler dans l'après-midi, et commander en même temps les deux hommes et les quatre femmes qu'on prenait chaque année pour cueillir le raisin et expédier toute la besogne en un seul jour. M. Sylvius accompagnerait ses fils chez M. Morel.

Pendant le dîner, Marie dit qu'elle serait bien aise aussi de voir les oiseaux empaillés par l'horloger et que, si on voulait le lui permettre, elle irait avec son père et ses frères. M^{me} Isabelle approuva, donnant à sa fille diverses commissions: acheter des bougies, de la laine à tricoter, et faire plusieurs autres emplettes dont une maîtresse de maison a toujours besoin.

Les quatre visiteurs arrivèrent donc ensemble à la porte de la maison Morel. Un bouton de sonnette, placé au centre d'une plaque de métal brillant, fut tiré par Jacques, et à l'instant même M^{me} Morel vint ouvrir. Elle était bien conservée pour ses cinquante-quatre ans, les yeux vifs, la taille droite, une expression agréable et intelligente.

— Veuillez bien entrer, dit-elle. Mon fils est dans son atelier, mais il va descendre.

M^{me} Morel conduisit M. Sylvius et ses enfants dans la grande chambre et les fit asseoir; puis elle appela son fils. — Voyant là le père

et M^{lle} Marie, il s'excusa sur le costume dans lequel il se présentait, costume qui, du reste, ne lui allait point mal. Au lieu d'un paletot ou d'une jaquette, il avait un tricot de laine grise et rouge, ouvert devant. Sur la tête, un léger bonnet de velours noir. Un semblant de cravate noire entourait un col de chemise irréprochable.

— Ma fille a exprimé le désir de voir votre collection d'oiseaux, dit M. Sylvius, et nous avons pris la liberté de venir quatre au lieu de deux; mais nous allons repartir, elle et moi, dans un instant. Voici donc, monsieur Morel, vos captures de chasse?

Gustave s'empressa de donner tout le jour possible à la chambre. Puis il se mit à la disposition de ses hôtes pour les explications dont ils pourraient avoir besoin. Il dit seulement que, les vitrines n'ayant pas été aérées depuis quelque temps, il ne pouvait les ouvrir en ce moment.

— On voit très bien les oiseaux à travers les vitres, dit Marie. Comme ils sont bien conservés, si frais et si vivants! N'est-ce pas bien difficile de leur donner des positions aussi naturelles?

— C'est beaucoup une affaire d'habitude, mademoiselle, répondit Gustave; il faut aussi avoir un peu de goût, mais surtout examiner les oiseaux en liberté dans la campagne.

Les deux garçons ne disaient rien; on voyait qu'ils étaient, Jacques surtout, dans une grande admiration.

— Nous avons vu, reprit Marie, dans le ruisseau qui limite la Graye au nord, un grand oiseau jaune et noir, qui a poussé un cri rauque au moment où il a pris son vol.

— Avait-il de longues jambes, une espèce de crinière et le bec pointu? demanda Gustave.

— Oui, précisément, dit Jacques; et il a pris un poisson qu'il a avalé d'une bouchée. Ah! si vous aviez été là, avec votre fusil, vous l'auriez bien attrapé.

— Oui, c'est dommage; mais vous savez qu'il n'est pas permis de chasser le dimanche dans le canton de Vaud. Du reste, voici un oiseau pareil à celui que vous avez vu hier. C'est un *héron grand butor*, nommé vulgairement *bœuf des marais*, parce que son cri ressemble au sourd mugissement d'un bœuf. Il est très fort, et son bec peut devenir dangereux pour le chien qui trouve cet oiseau blessé, même pour le chasseur qui s'en approcherait sans précaution.

— C'est bien un même héron que nous avons vu, dit Jacques.

— Est-ce vous qui avez tué tous ces oiseaux? demanda M. Malaxe.

— Non, monsieur. Plusieurs m'ont été envoyés par des chasseurs; quelques-uns, parmi les oiseaux pêcheurs et les rapaces ont été pris, les premiers au filet, les autres au piège sur terre. J'ai fait aussi des

échanges avec des collectionneurs comme moi. Pour pouvoir former une collection plus intéressante, il faudrait y consacrer beaucoup de temps et faire aussi des voyages, choses que je ne puis pas m'accorder. Je me borne, pendant la saison de chasse, à une matinée ou une après-midi par semaine, et c'est déjà beaucoup dans ma modeste position. Mais il faut dire aussi que c'est un bon exercice: ma vue en profite pour mon travail si attachant.

— Quelles espèces de montres faites-vous?

— De plusieurs espèces, mais toujours dans le genre soigné. J'ai ces jours-ci quelques pièces remarquables. Si vous voulez prendre la peine de monter dans mon atelier, quand ces jeunes messieurs auront suffisamment examiné les oiseaux, je pourrai vous les montrer.

— Oh! merci; je n'ai pas l'intention d'acheter une montre.

— Celles auxquelles je travaille actuellement ne sont pas à moi; elles appartiennent à une maison de Genève.

— Es-tu *curieuse* de les voir? demanda M. Sylvius à sa fille.

— Sans doute, cela me ferait plaisir; mais nous prenons le temps de M. Morel, qui veut bien encore garder mes frères pour voir empailler une perdrix.

— Cela ne fait rien, mademoiselle; si vous et monsieur votre père voulez bien monter, je vais ouvrir l'atelier.

— Nous vous suivrons, dit M. Sylvius.

L'atelier de Gustave Morel était dans un ordre parfait. Sur une table placée au grand jour, plusieurs montres de prix brillaient sous des cloches de verre, à l'abri de la poussière. Les mouvements battaient la mesure avec une merveilleuse précision.

— Ce sont sans doute des montres d'une grande valeur? demanda Marie.

— Oui, mademoiselle. Celle-ci est, je suppose, de 1000 francs; celle-là, plus compliquée, de 1500. — En voici une, beaucoup plus simple et tout aussi bonne, qui est ma propriété. Elle est destinée à un jeune Anglais et ne coûte pas même 400 francs. À Genève, on la vendrait 500. Mais il est vrai que les loyers des magasins sont fort chers à Genève, tandis que je n'ai pas de frais à faire pour cela, ici.

— Merci de votre complaisance, dit Marie. — Papa, il nous faut aller.

— Oui. — Je vous remercie aussi, monsieur Morel. Excusez-moi de vous avoir accueilli un peu rudement, lorsque vous avez traversé mon pré.

— Vous étiez dans votre droit. Je ne me suis point formalisé de la chose, et d'ailleurs vous m'avez ensuite engagé très aimablement à chasser sur votre terrain. — Voici, sur cette petite table, la perdrix que je vais dépouiller dans un moment. Voyez, mademoiselle, cette jolie

couleur cendré-bleu sur la poitrine, et cette large tache noire en fer à cheval plus bas. Les plumes du dos et des ailes sont aussi bien jolies.

M. Malaxe et sa fille descendirent et firent avec M^{me} Morel le tour de la terrasse.

— Comme c'est joli chez vous, madame, dit Marie, et quelles superbes roses vous avez encore. Comment appelle-t-on celle-ci?

— *Maréchal Niel*, dit la mère de Gustave en détachant la fleur avec un petit sécateur et l'offrant à la jeune fille. Celle-ci, continua M^{me} Morel, d'un rose vif, est une rose mousse grimpante. Prenez-la, mademoiselle.

— Je vous remercie, madame. Elles feront plaisir à ma mère, qui aime beaucoup les fleurs. Nous nous procurerons de jeunes rosiers avant l'hiver, pour l'année prochaine. Dans notre jardin il n'y en a plus que des vieux.

— Ceux-ci ont été greffés par mon mari, dit M^{me} Morel. Lui aussi aimait beaucoup les fleurs, dit-elle avec un soupir. Mon mari est mort il y a trois ans, mademoiselle, au moment où il aurait pu se reposer et jouir de son long travail. Je suis dès lors restée seule avec mon fils.

— Monsieur votre fils a l'air d'un bien brave sujet, dit M. Sylvius.

— Une mère aime toujours à louer ses enfants, répondit M^{me} Morel, mais j'ose dire que je suis fière du mien, et qu'il le mérite. Il faut le connaître pour savoir ce qu'il vaut.

— Je n'en doute pas, madame. — Il a de bien belles montres dans son atelier.

— Il en a repassé de bien plus belles. Pourriez-vous croire, monsieur, qu'il a eu sous sa responsabilité d'ouvrier une montre, répétition à *minutes*, du diamètre de huit lignes, soit dix-huit millimètres, c'est-à-dire juste la grandeur d'une pièce de cinquante centimes.

— Ce n'est pas possible.

— Je vous demande pardon. Cette merveille de l'industrie doit figurer dans une exposition universelle; moi aussi je l'ai tenue dans ma main². Oh! mon fils est un très habile ouvrier, bien qu'il ait à peine vingt-six ans.

À l'atelier de Gustave, les Jean-Jacques étaient tout yeux et tout oreilles pendant le dépouillement de la perdrix. L'opérateur fit cela avec adresse et rapidité. Les garçons purent bien voir comment la peau très mince était ouverte, du sternum au coccyx; puis les jambes désarticulées au genou, les muscles et les tendons enlevés, l'os refoulé à sa place; la queue séparée du corps et renversée sur le dos; les ailes détachées, leurs os sortis et nettoyés comme ceux des

2 - Détails authentiques. Une maison vaudoise a exposé cette montre à Paris en 1878.

jambes, après que les grandes pennes eurent été dessoudées. Enfin, arrivé à la tête, le scalpel sortit les oreilles de leur conque profonde, passa aux paupières sans crever les yeux, et arriva jusqu'à la racine du bec. Le crâne étant vidé, les yeux ôtés de leurs orbites, toute la peau fut saturée en dedans de savon arsenical, puis retournée, les plumes en dehors, au moyen d'un fil passé dans les narines et noué autour du bec. Un léger paquet d'étoupes fut introduit par l'ouverture à la place du corps; du coton hâché fut mis dans les cavités vides des yeux, après quoi notre empailleur dit qu'il fallait laisser la peau en cet état pendant deux ou trois jours. Il ferait savoir aux garçons le moment où il la *monterait*, afin qu'ils pussent assister à cette seconde et dernière opération.

— Nous vous remercions beaucoup, dit Jacques; ce que j'ai vu m'a vivement intéressé. Si j'avais un oiseau, j'essaierais aussi de l'écorcher.

— Je vous en apporterai un, si réellement vous voulez essayer, dit Gustave. Je vous prêterai un scalpel et des brucelles.

— Oh! merci, dit Jacques tout joyeux. Je demanderai à mon père s'il permet.

— Nous ne pourrions pas venir jeudi, si vous fixiez la leçon d'empaillage à ce jour, dit Jean. Jeudi, nous vendangeons notre vigne.

— Eh bien, vendredi, si vous voulez.

— Je pense que nous serons libres ce jour-là, reprit Jean.

— Il vous faut venir manger du raisin jeudi, reprit Jacques. Notre domestique dit qu'il y a un lièvre dans la vigne.

— Merci. Je vous dirai bonjour en passant, si je puis sortir avec mon fusil, et nous fixerons alors le moment de *monter* la perdrix.

Les deux frères revinrent joyeux à la maison. Jacques avait cependant l'air préoccupé et laissait causer Jean pendant le trajet.

— C'est intéressant à voir faire, disait ce dernier; mais, après tout, c'est une vilaine opération, que je n'ai pas la moindre envie d'essayer. Je ne te comprends pas de vouloir *patrouiller* cette viande et racler ces os d'oiseau. C'est assez drôle de voir sortir les cervelles en un seul paquet au moyen d'une spatule; mais tout ça est bien dégoûtant.

— Cela te paraît ainsi, répondit Jacques, parce que tu n'as pas de goût pour être chirurgien. Pour moi, c'est autre chose: je suis toujours plus décidé à faire des études, si notre père y consent.

— Ah bah! cette idée te passera, tu verras.

— Tu verras bien que non.

En racontant à leurs parents la leçon de taxidermie à laquelle ils avaient assisté, les deux frères vantèrent l'adresse de Gustave Morel et son amabilité à leur égard. Ce fut Jacques, naturellement, qui

reproduisit tous les détails de l'opération, comme aurait pu le faire un véritable adepte de cette petite *science*.

L'horloger s'était remis à son travail d'établi, pendant que sa mère arrachait la mauvaise herbe dans un carreau d'épinards du mois d'août et se disait de temps en temps: « Cette belle jeune fille a l'air bien intelligent. Comme elle est gracieuse, et quelle jolie expression quand elle parle! C'est bien dommage que ses parents soient aussi riches qu'on le dit. Sans cela je conseillerais à Gustave de s'adresser à elle. Il ne pourrait mieux rencontrer. Mais il est trop fier pour se mettre en avant de cette manière. Il serait pourtant à plaindre si je venais à mourir bientôt et qu'il restât seul. »

Le même jour, M. Sylvius dit à sa femme, en particulier:

— Nous avons été imprudents en introduisant Marie chez M^{me} Morel. Cet horloger a l'air d'un très honnête et intelligent garçon; mais s'il allait se mettre dans l'esprit de faire la cour à notre fille, cela ne nous conviendrait pas du tout. Marie doit trouver mieux que lui, et rien ne presse pour elle. Mais voilà, tu es toujours disposée à complaire aux moindres désirs de tes enfants, sans réfléchir à la portée des permissions que tu accordes.

— Alors, pourquoi ne t'es-tu pas opposé à cette visite?

— Pourquoi? c'était facile à dire, n'est-ce pas? Mais toi, tu n'avais pas besoin de venir tout de suite mêler tes commissions à cette affaire, et justement quand je cherchais ce qu'il fallait répondre à Marie pour l'engager à ne pas venir avec nous.

— Ne dirait-on pas, à t'entendre, que M. Morel va venir demander notre fille un de ces quatre matins! Il ne faut pas voir les choses d'abord en noir et se créer ainsi des soucis imaginaires.

— Je le sais bien; mais il ne faut pas non plus se montrer imprudents comme nous l'avons été. Tu aurais bien dû ne pas parler de commissions.

— Laissons tout cela, mon cher ami. Tu verras qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter.

Prenant une époussoire à long manche, M^{me} Isabelle ôta une toile d'araignée qu'elle venait d'apercevoir à l'un des angles de la chambre, vers le plafond.

— Ces araignées, dit-elle, sont bien impertinentes. Comme si les maisons étaient faites pour elles!

En proie à une sourde inquiétude, M. Sylvius alla faire, de son pas sautillant, un tour dans la campagne.

CHAPITRE IX



Le jeudi matin, 3 octobre, les deux ouvriers et les vendangeuses arrivèrent de bonne heure à la Graye, comme il avait été convenu. Augustine avait préparé du café pour tous ces gens, plutôt que de la soupe qui lui eût pris plus de temps. Le lait ne manquait pas dans la maison, et bien qu'Isaac eût renasqué à l'idée d'en donner quatre pots au lieu d'un et demi seulement, ce qui était la mesure en temps ordinaire, il dut se résigner à ce que sa femme exigeait. Autant il était pingre pour certaines choses, autant la vieille cuisinière était large dans l'administration de son département. Mais cela ne veut pas dire qu'elle fût prodigue. Au contraire, elle ne laissait rien perdre et savait trouver à toute chose sa place et son utilité.

— Mais quatre pots de lait, lui avait dit son mari, que diantre en veux-tu faire? Il me semble qu'à trois pots, ce serait bien assez.

— Remplis toujours ce bidon; tu verras bien qu'il n'y en aura pas trop pour tout ce monde. Avant de partir, ce soir, les femmes boiront du café; et tu sais qu'elles ont l'habitude de *rafoncer* leurs tasses.

— Heureusement qu'on ne vendange qu'une fois par année, reprit Isaac, pendant que le contenu de son *seillon* chargé d'écume disparaissait dans le *couloir* placé sur le vase de fer-blanc. — Quand on arrachera les pommes de terre, la semaine prochaine, tu t'arrangeras de manière à faire de la soupe matin et soir. Je n'entends pas donner du lait pour deux ou trois hommes de plus, pendant cinq jours peut-être.

— Mais qu'est-ce que ça peut te faire de porter un peu moins de lait au village? Il me semble, au contraire, que tu devrais être content lorsque ta charge est moins lourde.

— Content! tu es encore singulière, avec ton contentement! Oui, sais-tu ce que Jacob le fruitier me dit: « Oh! mais qu'avez-vous fait à vos vaches, pour qu'elles aient si peu de lait aujourd'hui? Il faut que

vous les nourrissiez mal. » Et il me dit cela devant les gens: ça m'est désagréable.

— Ne sais-tu pas lui répondre qu'il en faut beaucoup pour la maison, et que cela ne regarde personne. On ne paye à nos maîtres que ce que tu portes.

— Tout ça est bel et bon; mais ça ne fait pas le compte de Jacob; et moi, ça m'humilie. — C'est comme notre dame avec tous les paniers de raisin qu'elle a déjà pris dans la vigne. Toute l'après-midi d'hier, elle n'a fait qu'en cueillir avec M^{lle} Marie. Quand je vois des abus pareils, ça me dépote. Que veulent-elles donc faire de tout, ce raisin?

— Madame l'aime beaucoup, et le raisin convient à sa santé. Tu sais qu'elle ne boit presque jamais de vin. Et puis, elle veut en envoyer un panier à la cure, M. le pasteur n'en a point.

— Est-ce qu'il ne peut pas en acheter? D'ailleurs, d'autres paroisiens lui en donneront.

— J'ai entendu dire aussi à M^{lle} Marie qu'il serait convenable d'en envoyer quelques grappes à M^{me} Morel. Les garçons les porteront en allant prendre leur leçon pour empailler des oiseaux.

— En voici bien d'une autre! Il faudra aussi m'en donner une corbeille pour celui qui a fait mes socques! Du train dont on y va, la récolte sera joliment diminuée.

— Finalement, ça ne nous regarde pas. Le vin est à M. Sylvius et non pas à toi. Tu auras toujours ta ration chaque jour; n'aie pas peur qu'elle te manque.

— Mais tu ne me comprends pas! C'est pour la vigne que cela me chagrine. Une vigne que j'ai soignée comme mes yeux, pendant six mois. Crois-tu que ça puisse me faire plaisir de lui voir ôter sa fleur de cette manière? Oh! ma foi non! Tout ça finira par me dépiter.

— Ne cause plus; voici les gens qui arrivent, et tu devrais être parti avec ta *boille* depuis dix minutes. À propos: commande une demi-livre de beurre et demi-pot de crème, que Jean ira chercher à dix heures.

— Il me semblait bien qu'il fallait faire encore cette dépense, quand on a tout ce qu'il faut dans la maison! C'est comme cela, petit à petit, que les gens se ruinent, marmotta-t-il en s'en allant. Et, tout en crochant les courroies de sa boille, il disait encore: du beurre à 80 cent, la demi-livre, et de la crème à 80 le demi-pot! Il faut en avoir, de l'argent, pour payer un pareil prix. Du reste, personne ne se prive de rien, et souvent pas mieux les pauvres que les riches, depuis que tout est si cher. C'est la gourmandise qui mène le monde.

À la laiterie, Merminod arriva le dernier des apportants.

— Vous êtes en retard aujourd’hui, lui dit Jacob Wenzler.

— Tout l’un après l’autre, répondit le vieux domestique.

— Sans doute. Je ne vous fais pas de reproche. Mais vous avez bien peu de lait ce matin. Que vous est-il arrivé? Un coup de pied contre le seillon plein?

— Non; mais nous vendangeons la vigne; et comme il y a six personnes de plus à la maison, c’était bien naturel de garder du lait pour le café.

Isaac dit cela le plus naturellement du monde.

— Puisque vous vendangez, reprit Wenzler, apportez-moi ce soir un peu de raisin. Je n’ai presque jamais l’occasion d’en manger.

— Avec plaisir, Jacob. Un de nos garçons viendra chercher du beurre et de la crème que vous nous garderez. Je mettrai quelques belles grappes dans le panier.

C’était ainsi que Merminod prenait les choses, hors de la maison. La laiterie de Myr n’était pas une fromagerie mutuelle, comme il en existe encore beaucoup dans le pays. La société vendait tout son lait à un fermier, auquel elle concédait le local et les ustensiles servant à la fabrication du beurre et du fromage. Le prix du lait, fixé par le bail, était inférieur à celui des particuliers qui le vendaient chez eux; aussi les pauvres l’achetaient-ils à la laiterie, ce qui lui assurait un débit considérable. Depuis que le litre a remplacé le pot fédéral, le prix du lait, comme au reste de toutes les denrées vendues au détail, a augmenté. Et cette augmentation ne profite à personne.

C’était une bien belle journée que celle du 3 octobre. Le soleil vint de bonne heure boire la rosée dont les gazons étaient couverts. Dans les vignes, la terre était sèche, presque en poussière; les feuilles déjà un peu colorées, veinées de rouge, et le raisin bruni aux rayons dorés qui réchauffaient les grappes transparentes. Marie et les Jean-Jacques étaient au nombre des vendangeurs. Isaac portait le raisin dans la brante et gourmandait les ouvrières qui laissaient des grains épars sur le sol.

— On ne fait le vin qu’avec les grains, leur disait-il; tâchez donc de n’en point perdre.

M. Sylvius allait et venait, de la vigne au pressoir et du pressoir à la cave. C’était aussi lui qui amenait le cheval pour l’atteler au char, lorsque la futaille était remplie. La récolte était belle, le temps superbe; M. Sylvius était content.

Vers deux heures, M^{me} Isabelle vint à la vigne, apportant deux paniers vides, l’un grand et l’autre petit. Elle alla droit à la bande joyeuse. Lorsque Merminod la vit à quelques pas de lui avec ses paniers, il ne put s’empêcher de lui dire:

— Est-ce que vous voulez cueillir encore du raisin?

— Oui, je veux profiter pendant qu'il y en a.

— Ça n'en finira donc jamais? Pour l'amour du ciel, que ferez-vous de tout ce qu'on a déjà emporté?

— Je vous en donnerai quand vous serez malade, Isaac.

— Malade! est-ce que je suis jamais malade? J'ai bien autre chose à faire que d'être malade! Ah! la pauvre vigne, elle s'en voit de rudes, cette année! Du temps de l'oncle Rolland, l'Augustine cueillait une douzaine de grappes le jour de la vendange, et c'était fini par là. Votre oncle n'aurait pas permis qu'on vint ici avec des paniers de cette dimension. Il avait au moins du respect pour la récolte.

— Moi aussi, j'en ai beaucoup, Isaac, puisque je tiens à conserver une bonne provision de raisin, tandis que vous le broyez sans pitié dans la brante, pour l'écraser ensuite sous le pressoir. — Marie, viens m'aider à remplir ce panier.

Comme la mère et la fille étaient dans le haut de la vigne, où elles choisissaient ce qu'il y avait de mieux en fait de grappes pas trop serrées, Gustave Morel descendait les prés supérieurs et se dirigeait du côté des vendangeuses.

— Bon! dit Isaac, voici encore l'autre avec sa gueuse de chienne, qui mettra la dent sur le plus beau cep. Il fallait bien encore ça par là!

Mais Gustave siffla Cora et la prit en laisse. Cette mesure prudente calma le vieil original.

«À la bonne heure, pensa-t-il; celui-ci, au moins, sait vivre.»

— Eh! voilà un lièvre! s'écria Jacques. Un lièvre dans la vigne. C'est Marie qui l'a fait partir. Monsieur Morel? un lièvre! un lièvre! il va sortir dans votre direction. Regardez! regardez!

Et le garçon courait à travers les ceps à la poursuite du fugitif.

— Ne bougez pas! lui cria le chasseur.

Tous les vendangeurs levèrent la tête. M^{me} Isabelle et Marie s'arrêtèrent aussi dans leur travail. Pour son malheur, le pauvre lièvre sortit de la vigne à l'angle même où se trouvait Gustave Morel, qui, le laissant filer vingt pas, l'étendit roide mort d'un coup de fusil.

— Va le chercher, dit-il à Cora qui n'avait pas bougé de sa place.

La chienne alla saisir le lièvre par le milieu du dos et l'apporta, frémissant de satisfaction, aux pieds de son maître.

— Il devrait être à nous, ce lièvre, dit Isaac, car il s'est nourri de nos récoltes depuis l'hiver dernier jusqu'à aujourd'hui.

M. Sylvius arrivait aussi et se rendit par curiosité vers le chasseur, où se trouvaient déjà les deux frères.

— C'est ma sœur qui l'a fait lever, dit Jacques; j'ai vu le gîte, creusé au pied d'un cep.

— Il est sûr que vous avez de la chance, ajouta M. Sylvivus. Quelques secondes plus tard, vous n'auriez pas fait un si beau coup. C'est un lièvre de huit à dix livres, dit-il en le prenant par une oreille et le soupesant.

— Voulez-vous me faire le plaisir de l'accepter? dit Gustave. Au fait, il est bien à vous, puisqu'il vivait sur vos terres et qu'il ne m'était pas permis d'entrer dans une vigne non vendangée. Gardez-le, monsieur; vous le mangerez en famille. Ma mère et moi, nous ne pourrions en venir à bout, et je n'aime pas à vendre mon gibier.

M. Sylvivus fit quelques compliments; il dit que l'animal était bien la propriété du chasseur; mais celui-ci insistant de nouveau, le lièvre fut accepté. Jacques se disposait à l'emporter à la maison, lorsque Gustave lui dit:

— Voici un oiseau pour vous; il est très facile à dépouiller. Voulez-vous essayer de l'écorcher demain matin, et m'apporter la peau dans l'après-midi? Voyez: c'est un joli râle de genêt, appelé vulgairement *roi de caille*.

— Oh! merci, monsieur. Oui, certainement j'essaierai, pendant que je me souviens de ce que je vous ai vu faire.

— Voici un petit scalpel, dit Gustave en prenant l'outil dans la poche de son gilet. Vous ferez bien attention de ne pas vous blesser.

Jacques remercia de nouveau et partit pour la maison. Le chasseur allait se diriger du côté du Nant, lorsque Marie vint au coin de la vigne où étaient encore son père, Gustave Morel et Jean.

— Ma mère vous envoie ces deux grappes, dit-elle à Gustave en les lui présentant suspendues par les *manches*.

— C'est trop aimable de sa part et de la vôtre, mademoiselle. J'en accepte une avec plaisir, car j'ai soif après la course que je viens de faire. Je vais maintenant essayer de retrouver le héron butor que vous avez vu dimanche; mais je le suppose parti depuis longtemps.

Saluant le père et la fille et donnant une poignée de main à Jean, Gustave prit la direction indiquée, tout en savourant le raisin que Marie lui avait apporté.

Jacques revint aussitôt, ayant soigné son oiseau et remis le lièvre à Augustine.

— Papa, dit-il, il y a un monsieur à la maison qui vient pour faire une visite.

— A-t-il dit son nom?

— Oui, c'est monsieur Boulardier, un ancien ami de l'oncle Rolland.

— Ah! c'est ennuyeux. Est-il seul?

— Non; il y a une dame avec lui.

— Sont-ils à pied?

— Non; ils ont un char à banc; un joli char sur ressorts.

— Mais qu'est-ce que ces gens viennent faire chez nous un jour de vendange! C'est bien un jour de vendange qu'on choisit pour des visites! —Va dire à ta mère et à ta sœur de venir tout de suite pour recevoir ce monsieur et cette dame. Moi, je suis occupé à la cave et au pressoir; je n'ai le temps de recevoir personne. — Ce monsieur dit qu'il ne veut pas dételer. Je lui ai offert de mettre le cheval à l'écurie, mais il a refusé.

CHAPITRE X



Outre la campagne de la Graye, il y en avait plusieurs autres dans les environs, les unes situées plus bas, les autres plus haut que les villages de la contrée. En sa qualité d'étranger, M. Sylvius n'en connaissait aucune, ni leurs propriétaires. A peine était-il venu trois fois chez son oncle Rolland, pendant les dernières années de la vie de celui-ci. Au village même de Myr, il ne connaissait personne avant d'entrer chez Gustave Morel avec ses fils.

Ce M. Boulardier, qui prenait si mal son temps pour lui faire une visite, avait été propriétaire du Chomard, une bonne ferme de rapport, à quarante minutes de la Graye. Elle était située à la porte d'un village populeux, et avait été achetée dernièrement par un capitaliste français, désireux de placer de l'argent en Suisse. M. Sylvius ignorait cette particularité et ne connaissait de M. Boulardier que son nom, pour l'avoir entendu prononcer à son oncle. C'était un gros homme de soixante-cinq ans, portant d'épais favoris sur des joues rebondies, l'air satisfait de lui-même et assez bavard. Sa nature physique et morale était le contraire absolument de celle du maigre et soucieux M. Sylvius. M^{me} Boulardier ne ressemblait guère non plus à M^{me} Isabelle. Elle était courte de taille, ou plutôt elle n'en avait plus, étant, comme on dit, toute d'une venue; un gros rouleau de femme ayant peu d'instruction, peu de moyens, bon estomac et bon appétit. Ce ménage fort peu idéal n'avait pas eu d'enfants, et c'était bien heureux, car il est probable qu'ils eussent été assez mal élevés.

— Bonjour, mon cher monsieur, votre serviteur! dit M. Boulardier en voyant arriver M. Sylvius. Feu votre digne et excellent oncle a dû sans doute vous parler de son ami Louis-Jérôme Boulardier. C'est moi, et voici ma femme. Nous sommes venus vous faire un semblant de visite pour nouer connaissance et vous souhaiter la bienvenue, puisque vous êtes maintenant le successeur de feu mon ami Rolland.

— Je vous remercie de cette attention, répondit M. Sylvius de son air triste et ennuyé. Mon oncle, en effet, m'avait parlé de vous; mais je n'ai pas eu l'honneur de vous rencontrer chez lui. Ne voulez-vous pas dételer votre cheval? Nous sommes occupés à la vendange, mais je puis très bien vous recevoir un moment. Je vous aiderai à dételer; ma femme et ma fille qui me suivent recevront M^{me} Boulardier.

— Non, mon cher monsieur; merci. Nous avons peu de temps nous-mêmes. Le cheval peut bien attendre une demi-heure au soleil; et vous voyez que je lui ai mis une couverture sur les reins. — Votre serviteur, mesdames.

M^{me} Isabelle et Marie arrivaient avec leurs paniers pleins.

— M. et M^{me} Boulardier, dit M. Sylvius.

— Oui, mesdames, répondit le premier; des amis de feu M. Rolland. Ah! que de fois nous avons causé ensemble et pris un verre dans cette bonne et belle maison. Mais, hélas! le pauvre homme a payé le tribut à la nature, comme cela s'est pratiqué de tout temps ici-bas. Il faut dire aussi que le bon vieillard avait atteint l'âge où il n'y a plus rien à espérer en ce monde.

— Eh! quel beau raisin, dit M^{me} Boulardier, en voyant les paniers débordant de grappes vermeilles. Je n'aurais pas cru qu'il pût mûrir aussi bien au pied des bois.

— J'aurai le plaisir de vous en offrir, madame. Veuillez prendre la peine d'entrer.

Les dames entrèrent.

— C'est donc votre fille, cette charmante demoiselle? dit M. Boulardier à M. Sylvius. Ma foi, je vous en fais compliment. J'ai rarement vu une si belle plante. Quel âge a-t-elle?

— Vingt ans.

— C'est le plus bel âge pour le beau sexe, ne trouvez-vous pas?

M. Boulardier disait cela tout en marchant dans le corridor et se retournant une fois ou deux du côté de M. Sylvius qui le suivait. Quand ils furent au salon, celui-ci offrit un fauteuil à son hôte. Marie apporta des assiettes et présenta le petit panier de raisin à M^{me} Boulardier, qui se servit sans façon d'une grappe dodue.

— Préférez-vous un verre de vin? demanda M. Sylvius à M. Boulardier.

— Pour dire la vérité, oui, mon cher monsieur. Je laisse le raisin aux dames.

— Donne des verres, Marie, et une bouteille de vin blanc, dit le père.

La bouteille débouchée, M. Malaxe remplit le verre de son visiteur et n'en mit qu'un doigt dans le sien.

— À la vôtre, de tout mon cœur, dit M. Boulardier. Voilà du vin de

bonne qualité, franc, qui a été parfaitement soigné jusqu'à la mise en bouteille. Et vous trouvez-vous bien ici?

— Oui, monsieur, très bien.

— La famille est-elle nombreuse?

— Nous avons une fille et deux fils.

— Les garçons ont quel âge?

— Quinze ans et demi.

— Tous les deux? Comment ça se fait-il?

— Ils sont jumeaux.

— C'est ça! que je suis donc bête! — Eh bien oui, vous avez su que j'ai vendu le Chomard, mon ancienne campagne?

— Non, je l'ignorais.

— Je l'ai vendue à un Français, riche banquier, qui voulait mettre en sûreté une somme hors de son pays. Nous n'avons pas d'enfants; ce train d'agriculture me fatiguait; je me suis défait de toute la boutique, et je vis de mes rentes. J'ai acheté une maisonnette en ville, pour être chez moi, et je m'y suis retiré. Malheureusement, comme on ne peut faire autrement que d'avoir des ennuis dans ce monde, j'ai pour proche voisin un diable de radical qui ne rêve que renversement de la société, et ne peut comprendre qu'il y ait des gens tranquilles, comme vous et moi, et bien d'autres. Nous avons quelquefois des empoignées terribles sur la politique. Ça me donnerait vraiment du noir, si j'y étais disposé.

En-disant cela, M. Boulardier riait aux éclats.

— Avez-vous aussi de ces utopistes dans votre voisinage? continua-t-il.

— Nous sommes ici depuis dix jours à peine, et nous n'avons pas reçu de visites. Je ne sors pas volontiers de chez moi.

— Vous viendrez pourtant nous voir, n'est-ce pas, et dîner un jour avec nous, à *l'hasard* du pot? Ça nous fera plaisir. Nous causerons de l'oncle Rolland, et vous ferez la connaissance de mon terrible voisin, qui, au fond, est encore bien sociable.

— Oh! merci, monsieur, je n'y tiens pas. La politique n'est pas mon affaire. Ainsi que je vous le dis, je reste à la maison, avec ma femme et mes enfants. Je vous suis bien reconnaissant toutefois de votre invitation. Prendrez-vous encore un verre de vin?

— Diantre! ça ne se refuse pas. Et vous aussi, je présume. À la nôtre! « Un verre de bon vin, à notre âge, ça fait toujours du bien, » me disait l'oncle Rolland. C'est seulement dommage qu'il y ait sur la terre tant de ces politiciens remuants. Avec eux, on ne peut jamais dormir que sur une oreille. Mais ils n'arriveront pas à leurs fins diaboliques. Le bon sens du peuple aura toujours raison de leurs utopies.

— Je crains plutôt que le peuple ne se laisse égarer. Il est si facile de le tromper en le flattant.

— Ah bah! je n'en crois rien. — Comment faites-vous pour la rentrée de vos intérêts?

— Je règle mes affaires moi-même.

— Eh bien, je n'ai pas voulu me casser la tête de tout ça. J'ai remis à un homme de loi le soin de recevoir mes petits revenus, et cela marche à merveille. Il écrit aux débiteurs à ma place. Moyennant une commission que je lui paie, je n'ai pas à me mêler de cela. Mais je vous prends votre temps, mon cher monsieur. — Il nous faut repartir, ma femme, dit-il en se levant et achevant de vider son verre.

M^{me} Boulardier avait causé ménage avec M^{me} Isabelle. Marie était retournée à la vigne.

— Au revoir, dit M. Boulardier quand il fut sur son char; mais promettez-moi votre prochaine visite.

M. Sylvius salua sans répondre, et le couple visiteur reprit le chemin par lequel il était venu.

La vendange se termina de bonne heure, sans nouvel obstacle ou embarras. Le lendemain, Isaac acheva de pressurer le vin, avec un ouvrier resté pour l'aider. C'était fini pour une année.

Jacques se mit résolûment à dépouiller le *roi de caille* que Gustave Morel lui avait donné. Il ne s'y prit point mal pour un premier essai, et parvint à retourner la peau sans faire de déchirure. Aussi était-il tout glorieux de la présenter à son professeur, quand il arriva chez lui après dîner, pour voir *monter* la perdrix écorchée au commencement de la semaine. Jacques vint seul pour assister à la séance, son frère gardant les vaches, mises au pâturage pour la première fois ce jour-là. Jean, du reste, ne regrettait pas trop de ne pas accompagner Jacques chez M. Morel, car cet empaillage d'oiseau ne lui plaisait guère. Il était de ceux qui ont du plaisir à voir une jolie collection, mais sans avoir jamais le goût d'en faire eux-mêmes.

Gustave Morel donna des éloges à son élève, sur la manière dont il avait écorché le râle de genêt; il lui dit que s'il persistait à s'occuper de cette branche d'histoire naturelle, il y trouverait du plaisir et du profit pour son instruction.

— Mais c'est que je désire être médecin, lui répondit le petit homme.

— Médecin? c'est très bien, reprit l'horloger; mais il faudra faire de longues et sérieuses études: y avez-vous pensé?

— Oui; j'en ai parlé à mes parents. Pour moi, je suis tout décidé.

— Eh bien, Dieu veuille bénir votre décision, et vous fournir les moyens d'arriver. Il est bon de savoir de bonne heure à quoi l'on veut se vouer. Il vous faudra, le plus tôt possible, faire du latin et du grec.

Avez-vous commencé l'étude de ces langues ?

— Non. C'est seulement depuis quelques jours que l'idée d'être médecin m'est venue, et dès lors elle ne m'a plus quitté.

Ils causèrent ainsi, pendant que Gustave Morel préparait les fils de fer et le liège destinés à la charpente intérieure de son oiseau. Bientôt les pattes furent percées; les jambes fixées au liège; le cou bourré d'étoupes et le crâne traversé par un fil de fer; puis le reste du corps, reformé délicatement au moyen d'étoupes hâchées; l'ouverture de la peau fermée par un point de suture; la queue, soutenue; les ailes pliées, entourées d'une bandelette de papier pour les maintenir à leur place. Cela fait, la perdrix fut établie sur un socle de bois verni, dans la position de la marche et regardant un peu de côté. Gustave lui mit des yeux de verre émaillé, sur lesquels les paupières, bien conservées et gommées en dedans, vinrent se coller. À l'instant, l'oiseau sembla prendre vie, comme s'il allait lever un pied et se mettre en mouvement.

Jacques suivit avec une extrême attention tous les détails de cette opération assez compliquée, après quoi il dit :

— Pensez-vous que je puisse essayer de monter le *roi de caille* ?

— Mais certainement; toutefois, vous voyez que c'est plus difficile que pour écorcher l'oiseau. Il ne vous faudra pas aller trop vite, et surtout ne pas vous décourager, si cela ne va pas bien du premier coup. Je vous donnerai une paire d'yeux bruns, et je vous prêterai des brucelles, une lime, des pinces plates et des coupantes, enfin tout ce qu'il faut.

— Merci, monsieur. Vous êtes bien bon et bien aimable pour moi. — Avez-vous retrouvé le butor dans notre ruisseau ?

— Non; il a sans doute continué son voyage du côté du sud. Les perdreaux non plus ne sont pas restés dans le voisinage, à moins qu'ils ne soient dans les vignes non vendangées, où il n'est pas permis de les chercher.

Disons tout de suite que Jacques Malaxe ne réussit point trop mal à monter son *roi de caille*. Naturellement ce n'était qu'une ébauche, mais dans laquelle on reconnaissait des qualités indiquant déjà une certaine dose d'observation et une adresse de la main, qui lui seraient utiles plus tard pour sa profession de médecin, s'il persistait dans son désir actuel.

La visite de M. Boulardier, qui d'abord avait été si mal venue dans l'esprit de M. Sylvivus, avait plutôt contribué à détendre les nerfs maladifs et irritables de ce dernier. Il se reconnaissait pourtant une vie meilleure et des sentiments plus élevés qu'il ne pouvait les supposer chez ce conservateur de lui-même et de ses aises. M. Sylvivus sentait

que Dieu lui avait fait bien des grâces en lui donnant une bonne femme et de braves enfants. Et quant aux biens temporels, il en avait reçu en abondance. Ce fut donc dans un sentiment de gratitude envers Dieu qu'il termina la semaine, se promettant de veiller sur sa disposition naturelle à l'inquiétude et à l'emportement, dans les petites contrariétés de la vie.

Mais quand on a une grande fille de vingt ans, deux garçons jumeaux à élever, un vieux serviteur qui n'est jamais pressé, et tout un train de campagne à diriger, il faut s'attendre à des préoccupations, à des jours sombres dans la vie à côté de jours sereins, et faire provision de patience. Il faut avoir confiance dans le gouvernement de Dieu et dans son amour. M. Sylvius Malaxe nous donnera-t-il le beau spectacle d'un homme qui fait chaque jour des progrès dans la connaissance de soi-même, dans le renoncement à sa volonté, et qui marche d'un pas ferme, avec la crainte de Dieu dans le cœur et un sincère désir de lui plaire? Espérons-le.

DEUXIEME
PARTIE

CHAPITRE XI



La vendange était donc terminée à la Graye, les pommes de terre arrachées et mises en tas, selon leurs espèces, dans une cave où la gelée ne pénétrait jamais. Un courant d'air empêchait l'humidité de s'attacher aux tubercules, qui germeraient tard dans ce réduit sombre, fait exprès pour les conserver en bon état jusqu'à la récolte suivante.

M. Malaxe avait pris les ouvriers nécessaires pour que cet arrachage fût fait rapidement, par un temps sec. Les deux garçons remplissaient les paniers à mesure que les ouvriers travaillaient, et ils les portaient sur le char, qui était ensuite amené à la maison. Isaac eut beau grommeler, dire vingt fois par jour : *tout l'un après l'autre*, M. Sylvius mena les choses bon train, et le vieux serviteur en fut pour ses lamentations. En trois journées, le champ fut débarrassé des précieux fruits renfermés dans son sein, les fanes brûlées sur la terre, et bientôt un engrais réparateur fut répandu sur le sol. La charrue vint ensuite l'enterrer à quelques pouces de profondeur. M. Sylvius sema le froment lui-même, au grand déplaisir d'Isaac, qui dut se borner à herser le champ avec le cheval. Passe encore si son maître eût suivi la même méthode que lui pour semer le blé; mais non. Au lieu de *prendre des essais* de six pas et de faire deux tours sur chacun d'eux, M. Sylvius commençait à l'un des bords par trois pas de largeur seulement, et ne passait qu'une fois à la même place. Cette manière de semer le blé déplut à Isaac Merminod. Et pourtant, s'il avait réfléchi un peu à la chose, il aurait bien vite compris que le grain, tombant sur la terre d'une façon plus égale, ne présenterait pas à la levée des espaces plus clairs ou plus épais qu'ailleurs. En toutes choses, Isaac était routinier. M. Rolland l'avait toujours laissé faire à sa guise, et maintenant il voyait qu'avec M. Malaxe il n'en serait plus ainsi. Cette constatation lui fut pénible. Plus d'une fois, tout en hersant, il se dit que s'il fallait renoncer à son ancienne manière de travailler, renoncer

à sa vie tranquille et à presque toutes ses habitudes, il préférerait quitter la Graye, où il avait pourtant vécu si longtemps. Mais où aller? Et l'Augustine, que dirait-elle d'une semblable décision? Toutes ces pensées travaillèrent bien le pauvre Isaac, durant cette néfaste journée de semailles. Et cela, uniquement parce que son maître allait plus vite que lui et prenait des sillons de trois pas au lieu de six.

Mais il est certain que M. Sylvivus avait pris depuis peu la résolution bien arrêtée de commander dans sa propriété, et de ne pas subir les fantaisies du vieux domestique de son oncle. Il est bien possible que, pour commencer, il y mit une sorte d'ardeur fébrile plutôt qu'une sage mesure; toutefois il tint ferme et s'en trouva bien. A côté de cet effort moral déjà considérable, il se préoccupa de questions bien plus sérieuses, dont le brave Merminod ne pouvait se douter. M. Sylvivus voyait ses fils grandir; ils arrivaient à cet âge où il faut que les parents prennent une décision souvent difficile en vue de l'avenir de leurs enfants. Jean, évidemment, préférerait l'agriculture à une profession libérale. Des deux jumeaux, c'était lui qui était l'aîné, mais non l'Esau; car Jean avait le caractère doux et affectueux, encore plus que son frère. Il resterait donc à la Graye avec la famille, et prendrait les manches de la charrue dans deux ou trois ans. Jean ne désirait rien de mieux ni de plus élevé, et nous pouvons l'en féliciter. Il est de mode maintenant, dans bien des villages, que les fils de cultivateurs, même dans les familles jouissant d'une large aisance, quittent la maison paternelle pour devenir domestiques à l'étranger. Ils gagnent plus d'argent, mais ils perdent le goût d'une vie simple, saine et toute tracée par la nature, pour prendre souvent des habitudes fâcheuses, des mœurs licencieuses. Bon nombre d'entre eux rentrent au pays natal vieux garçons, et vivent en petits rentiers oisifs; d'autres louent un cabaret et s'y installent avec leur femme, s'ils en ont une. Et pendant qu'ils vont chercher fortune au dehors, les parents, privés de leurs bras, sont réduits à payer de gros gages à des valets qui ne peuvent avoir au travail le même intérêt qu'un fils de la maison. Au lieu de faire des bénéfiques, le père voit son revenu diminuer, ses champs et ses vignes en moins bon état qu'autrefois, ses charges augmenter d'année en année, et bientôt la gêne s'asseoir à son foyer. Les fils absents doivent alors verser leurs épargnes dans la maison paternelle. S'ils ne le font pas, les dettes s'introduisent chez le paysan, et une fois qu'elles commencent, il est bien à craindre qu'elles n'augmentent et n'en sortent plus.

Jean Malaxe resterait donc avec la famille et se vouerait à l'agriculture; cela semblait bien décidé. Mais encore fallait-il lui donner un peu plus d'instruction et d'éducation qu'on ne le fait pour les enfants

d'un simple cultivateur. Par sa position de famille, son père tenait le milieu entre la classe des paysans et celle des *messieurs* proprement dits, c'est-à-dire des hommes ayant fait des études classiques et qui, bien que propriétaires, ne tiennent pas eux-mêmes les outils du campagnard. M. Malaxe, d'ailleurs, était parfaitement en mesure de dépenser une somme, même assez forte, pour ses fils. Après en avoir parlé avec sa femme et avec Marie, il avait été décidé que, le printemps prochain, Jean irait en Allemagne, chez quelque propriétaire placé dans une position sociale analogue à la leur, et qu'il y passerait une année au moins. Il travaillerait à la campagne une partie du temps, apprendrait la langue du pays et perfectionnerait autant que possible son instruction dans ce milieu-là. Pour découvrir la famille en question, M. Malaxe s'adresserait au pasteur chez lequel Marie avait été en pension.

Quant à Jacques, la décision à prendre était bien plus difficile que pour son frère. Le garçon ne démordait pas de l'idée d'être un jour médecin et chirurgien. Ses commencements d'étude de l'histoire naturelle des oiseaux le ravissaient. Il lisait Buffon le soir, et, dans la journée, lorsque c'était à son tour de garder le bétail, il emportait le long du nant un manuel d'ornithologie prêté par Gustave Morel, et s'initiait à la nomenclature des oiseaux d'Europe, en même temps qu'il pouvait étudier les mœurs de ceux qui vivaient sous ses yeux. Outre le roi de caille, il avait écorché un râle d'eau, joli oiseau d'un gris de plomb sur la poitrine et le ventre, le dos tacheté de noir sur du brun, et les parties inférieures rayées en travers de blanc sur du noir. Le bec du râle d'eau est mince, un peu arqué et deux fois plus long que celui du râle de terre ou de genêt. Puis Gustave Morel, toujours si complaisant, lui avait apporté un pic vert, dont le dépouillement lui donna bien du mal. Non-seulement la peau de cet oiseau est très adhérente à sa chair coriace, et par conséquent difficile à détacher, mais l'opération la plus délicate était de sortir le crâne par une incision faite au sommet de la tête, puis de le remettre en place sans que les belles plumes rouges fussent salies ou endommagées. La boîte osseuse étant fort grosse et le cou étroit, il n'était pas possible de vider le crâne autrement que par une ouverture. Eh bien, maître Jacques en vint à bout, tant il y mit de prudence et d'attention. Ce qui l'intéressa vivement, ce fut d'examiner la langue extensible du pic vert, laquelle se bifurque à la racine et vient s'implanter derrière la tête, où les deux branches remontent assez haut de chaque côté. C'est avec la pointe osseuse, ronde, gluante et effilée de sa langue, que le pic vert transperce et saisit les larves que son bec de charpentier finit par trouver dans le bois tendre des arbres vermoulus ou sous l'écorce. Toutes ces

observations, comme je le dis, intéressèrent beaucoup Jacques Malaxe. Son père le voyait bien maintenant, sa mère aussi; et Marie, en qualité de sœur aînée, penchait fortement vers l'idée qu'il fallait donner à son frère les moyens d'entrer résolûment dans l'étude de l'histoire naturelle, et plus tard dans celle des sciences médicales.

Avant de s'arrêter à une décision aussi importante, M. Malaxe prit la résolution de consulter M. Dulac, pasteur de la paroisse. Dans ce but, M^{me} Isabelle proposa de l'inviter un soir à souper, pour manger le lièvre de Gustave Morel. L'infortuné, tué depuis huit jours et dépouillé de sa peau, trempait dans un bain de vinaigre depuis quarante-huit heures, attendant d'être lardé dans toutes les règles et rôti comme cela se pratique ordinairement. Puis, pour faire la chose d'une manière, complète, M^{me} Isabelle proposa d'inviter aussi Gustave Morel, en sa qualité de donateur du lièvre et plus encore à cause de sa complaisance pour Jacques.

Au premier moment, M. Sylvivus sauta en l'air à l'ouïe de cette seconde proposition.

— Comment! dit-il, tu serais d'une telle imprudence! Inviter à souper un jeune homme pareil!

— Pareil! reprit M^{me} Isabelle avec son calme habituel: qu'a-t-il donc pour t'offusquer à ce point?

— Mais ne le vois-tu pas?

— Non, en vérité. C'est un garçon comme un autre, et de plus un fort brave garçon.

— C'est justement ce qui m'effraie. Veux-tu qu'il s'amourache de Marie ou qu'elle aille s'enticher de lui? Nous serions alors dans de beaux draps. Notre fille n'a que vingt ans. Est-ce pour elle le moment de faire une connaissance? Il ne manquerait plus que ça, avec tout ce qu'il nous faudra dépenser pour les deux garçons. En ayant l'idée d'inviter cet horloger chez nous, tu montres bien peu de jugement.

— Écoute-moi, Sylvivus, et tâche d'être calme, je t'en prie. Tu sais combien cela te fait de mal quand tu te fâches.

— Je le sais bien, parbleu, que cela me fait du mal: voilà déjà le cœur qui ne bat plus régulièrement.

— Je t'assure, mon cher ami, que je ne tiens pas plus que toi, même encore moins peut-être, à voir Marie prendre une inclination. Je crois qu'elle n'y songe pas du tout, et la preuve, c'est qu'elle parle librement de M. Morel. Quant à lui, s'il pensait à Marie, crois-tu qu'une invitation de notre part à manger de son lièvre, pût fortifier cette préoccupation? Non; au contraire, si nous avons l'air de nous méfier de lui, de le tenir à l'écart, c'est bien alors qu'il pourrait en rechercher la cause et se livrer à des réflexions que sans doute il ne fait pas. Il est

fort possible, d'ailleurs, que son choix soit fait, puisqu'il est en âge de se marier, et en position d'élever une famille. Il ne nous connaît que depuis trois semaines et n'a pas encore franchi le seuil de notre maison. Pendant cet espace de temps, il a reçu notre fils plusieurs fois chez lui et lui a donné d'utiles leçons. Ce lièvre que nous avons, c'est lui qui t'en a fait présent. Quoi donc de plus simple que de l'inviter à en manger un morceau avec M. Dulac, qui a pour lui une grande estime. Oh! si nous invitations M. Morel seul, ce serait bien différent et d'une tout autre portée. Mais invitant aussi le pasteur et sa femme, la présence du jeune horloger chez nous n'a pas le moindre inconvénient. — C'est bien singulier, continua M^{me} Isabelle en se levant et prenant un torchon; mais on dirait que la cheminée n'a pas été essuyée ce matin: la tablette est couverte de poussière.

Abîmé dans ses réflexions et la tête dans ses mains, M. Sylvius ne répondit pas d'abord à sa femme.

— Enfin, tu feras comme tu voudras, dit-il au bout d'un moment. Si nous l'invitons, il est bien entendu que tu en prends toute la responsabilité. Je m'en lave les mains. — Et qui enverras-tu chez lui? Pas moi, en tout cas. Je n'irai certainement pas l'inviter.

— Jacques ne demandera pas mieux que de se charger de la chose. Il doit lui porter son pic cette après-midi.

— Et ce serait pour quand?

— Pour demain au soir, jeudi. On ne peut guère inviter M. Dulac un des deux derniers jours de la semaine. Le lièvre, d'ailleurs, est suffisamment vené.

— Que donneras-tu avec?

— J'ai pensé que Marie ferait un gâteau. On mettra des pommes au plat avec du vin rouge. Une jolie salade. Voilà tout.

— On peut frire aussi des pommes de terre, dit M. Sylvius. S'il en faut passer par cette double invitation, dit-il encore en poussant un gros soupir, qu'on y passe! Au reste, il fallait bien s'y attendre. C'est toujours toi qui as le dessus dans ces sortes d'occasions.

— Mais non, mon cher ami. Nous sommes, au fond, bien d'accord; je tâche seulement de ne pas voir trop loin dans ce pauvre monde. Nous ne savons guère ce que sera l'avenir de nos enfants. Faisons pour eux ce que nous croyons bon et raisonnable. Après cela, laissons agir le Seigneur. J'espère que le cœur ne te fait plus mal?

— Non, pas précisément; mais le côté gauche est encore un peu embarrassé.

— Tu devrais prendre quelques gouttes d'eau des Carmes sur un morceau de sucre.

CHAPITRE XII



eu après la conversation que nous avons rapportée, M. Sylvius fit sa barbe et s'habilla pour se rendre chez le pasteur. Sa manière de se vêtir était aussi en rapport avec son caractère, sa position sociale et tout le reste. C'est-à-dire que la coupe de ses habits manquait d'unité et n'avait ni la forme correcte de ceux des citadins qui se piquent de bon goût à cet égard, ni l'ampleur commode du costume des paysans. La jaquette était trop longue; le pantalon trop large du haut; et le gilet, au lieu d'être ouvert sur la poitrine, se crochait vers le collet par un bouton. Mais l'étoffe du vêtement était bonne, assez chère et durait longtemps.

M. Sylvius Malaxe ne mit pas son pardessus, car la saison était encore tempérée. En tout cas, même par quinze degrés Réaumur au-dessous de zéro, jamais il n'eût consenti à s'affubler d'une de ces longues et affreuses *chambreliques*, importées d'Angleterre sous le nom d'*ulsters*, dans lesquelles nos jeunes élégants se pavanent en hiver, et qu'ils traînent dans la boue, le corps emmaillotté, ressemblant à une chenille monstre, comme il en existait peut-être dans le pays des Brobdingnags. Le chapeau de M. Sylvius était un honnête chapeau de feutre noir, mou, à larges bords, semblable à ceux que portent volontiers les pasteurs âgés.

Ce fut ainsi équipé qu'il se présenta chez M. Dulac.

Comme nous l'avons dit plus haut, celui-ci était toujours soigné dans sa mise. Redingote noire, gilet noir et pantalon noir, sortant de chez le meilleur marchand tailleur de la ville. Même en ces détails extérieurs M. Dulac estimait qu'un pasteur doit donner l'exemple dans la campagne. Parce que Jean-Pierre Crottin a ses guêtres tournées de travers, et Marc-Antoine Cheviot un chapeau graisseux et de la bouse de vache à son pantalon, ce n'est pas une raison pour que le pasteur ait un air négligé ou malpropre. N'ayant pas d'enfants, M. Dulac, il

faut le reconnaître, était mieux placé que d'autres pour soigner ses vêtements. Les jeunes enfants qui grimpent vingt fois par jour sur les genoux de leur père, laissent des traces de leurs souliers sur l'étoffe du pantalon ou sur les basques de la redingote.

M. Dulac fumait un cigare en se promenant devant la cure, lorsque M. Sylvius arriva chez lui. En fumant ainsi à la vue des passants, donnait-il un bon exemple à ses paroissiens? Non, sans doute, dira vite un abolitionniste du tabac; au contraire, il leur en donnait un très mauvais. — C'est possible. — Mais si l'excellent pasteur, au lieu de fumer, eût sorti une tabatière de sa poche et qu'il se fût barbouillé le nez d'une prise de la poudre noirâtre, les passants auraient trouvé cela tout naturel. En ce cas, ils auraient eu deux poids et deux mesures: une pour le tabac à fumer, et une pour le tabac à priser. Le bon exemple! Qui donc n'a pas de reproches à s'adresser sur ce point? Et moi, qui fais ici le moraliste, est-ce que je donne le bon exemple à mes voisins, lorsque, tout vieux que je suis, je vais encore me promener dans les bois en automne, avec un fusil à baguette et des guêtres de chasseur? Non sûrement pas. Et pourtant cet exercice fortifie les jambes; il soulage le cerveau fatigué et entretient une bonne santé. De tout cela, je conclus qu'il faut user d'une grande sobriété de jugements sur les goûts et les habitudes que nous ne partageons pas. «Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés,» est-il écrit.

Nous serions d'autant plus mal placés pour condamner le cigare de M. Dulac, que le pasteur fumait en ce moment pour combattre une migraine. Au grand air, il souffrait moins et pouvait continuer de travailler au sermon qu'il devait prêcher le dimanche suivant. C'était un homme de moyenne taille, la figure maigre, le corps plutôt chétif que fortement constitué. Mais il avait le regard vif, très intelligent, presque perçant par moment, bien que toujours empreint d'une grande bonté.

Depuis sa consécration au ministère, il s'était occupé d'éducation à l'étranger et aussi dans le pays. On le tenait pour un des hommes les plus complets et les mieux équilibrés. Incapable de faire une faute de langage, il s'exprimait avec distinction, sans faire sentir aux autres sa supériorité. Son écriture, toujours soignée, était d'une finesse qui lui permettait de mettre beaucoup de matière dans une seule page. Tel était M. Louis Dulac, pasteur à Verchez.

Dès qu'il aperçut M. Sylvius, il alla au-devant de lui pour le saluer. Le visiteur s'excusa de venir l'importuner peut-être; mais M. Dulac lui dit qu'il était heureux de le voir, et que si cela lui avait été possible, il lui aurait fait visite le premier, à la Graye, où il savait qu'il était installé avec sa famille depuis peu de temps. Il s'empressa de faire entrer M.

Sylvius et de le présenter à sa femme. Puis, avec l'aisance qui lui était habituelle, il engagea tout de suite une conversation sur ce qui pouvait intéresser son hôte et le faire valoir. Le brave M. Sylvius fut enchanté de cette façon si aimable de le recevoir, en sorte qu'il se trouva bientôt à l'aise et put causer facilement. Du reste, malgré ses travers d'esprit et de caractère, il n'était point sot. Il fit donc son invitation, qui fut acceptée avec reconnaissance. L'histoire du lièvre tué amena M. Dulac à parler de Gustave Morel, dont il fit un bel éloge, aux divers points de vue des sentiments, des moyens intellectuels et de ses talents en horlogerie. Ces louanges furent plutôt un déplaisir qu'une joie pour M. Sylvius, tant il redoutait ce que nous savons. Aussi se hâta-t-il d'arriver au sujet sérieux qui l'amenait. M. Dulac le lui laissa exposer tout à son aise, écoutant avec beaucoup d'attention ce que le père expliquait relativement à ses deux fils.

Quand il eut fini, M. Dulac dit qu'il approuvait complètement l'idée d'envoyer Jean en Allemagne après Pâques de l'année suivante, la langue allemande étant devenue pour nous une nécessité. Mais il ajouta qu'il faudrait pouvoir placer le jeune homme dans une famille possédant une certaine culture intellectuelle et, en tout cas, d'une moralité exemplaire. Ayant des connaissances au delà du Rhin, M. Dulac offrit de prendre des informations.

Sur la question des études à entreprendre par Jacques, il fronça un peu le sourcil, lorsque M. Sylvius lui eut dit que le garçon était table rase sur le chapitre du latin et du grec; puis il ajouta :

— Tout dépend des aptitudes de votre fils et du degré de volonté qu'il mettra aux études. Mais il faudrait commencer tout de suite, afin de voir au bout de quelque temps de quoi il est capable. J'ai connu un jeune homme, fils de cultivateur, qui, à dix-sept ans, ne savait pas un mot de latin ni de grec, et n'avait d'autre instruction que celle qu'on peut acquérir dans une bonne école primaire. À cet âge-là, il se mit résolument à l'œuvre et parvint à terminer honorablement toutes les études exigées pour obtenir la licence en théologie. Il est actuellement pasteur d'une église qu'il a fondée lui-même dans une grande ville. Si votre fils est bien doué et qu'il veuille travailler, il pourra regagner le temps perdu jusqu'à maintenant. Je lui parlerai demain; puis, si cela peut vous convenir, je lui donnerai des leçons de grec. Il pourrait venir ici deux ou trois fois par semaine. Je verrai bientôt s'il y mord avec succès.

— Monsieur, nous serions trop heureux; je n'osais pas vous demander un si grand service. Notre reconnaissance....

— Quant au latin, interrompit M. Dulac, il faudrait demander à M. Morel de lui enseigner ce que certainement il sait encore de cette

langue. Il a suivi les classes du collège de Genève, et il a été aussi au gymnase. Comme il est très complaisant, il essaiera, tout au moins, et ce serait d'ailleurs aussi pour lui une bonne chose. Pour l'allemand, le maître est trouvé, puisque mademoiselle votre fille connaît et parle cette langue. Resteraient alors l'arithmétique et l'algèbre, pour lesquelles vous pourriez demander des leçons au régent, qui est assez fort sur les mathématiques. Il faut s'occuper aussi un peu d'histoire, de géographie, beaucoup du français, et mener tout cela de front jusqu'au printemps. Votre fils irait alors à Lausanne et y ferait les examens correspondant à son degré d'instruction.

— Je vous suis bien reconnaissant de me dire tout cela, monsieur. Vous causerez demain avec mon fils. Si la médecine doit être sa profession, je ferai, de mon côté, les sacrifices d'argent nécessaires. Ils seront sans doute considérables?

— Oui; il faut s'y attendre et compter au moins huit années d'études, pendant lesquelles vous dépenserez environ deux mille francs par an. Et pour bien faire, il faudrait encore, après avoir obtenu son diplôme, que le jeune docteur voyageât pendant une année pour voir de près, dans les grands centres, les différentes méthodes de l'art de guérir. En général, à moins d'obtenir un poste d'interne dans un hôpital et de faire en même temps ses études, on ne peut guère s'établir comme médecin avant d'avoir dépensé quinze à vingt mille francs.

— C'est beaucoup, dit M. Malaxe; mais, s'il le faut, j'y pourvoirai. — Encore tous mes remerciements, monsieur le pasteur. Et à demain au soir, s'il plaît à Dieu. — Madame nous fera l'honneur et le plaisir de venir aussi, j'espère?

— Merci, monsieur, dit M^{me} Dulac; si je puis accompagner mon mari, j'irai avec beaucoup de plaisir.

— Maintenant, demanda le pasteur, comment ferons-nous pour l'instruction religieuse des deux frères? Viendront-ils à la cure avec les autres catéchumènes? Cela m'arrangerait mieux que de les prendre à part.

— Oui, monsieur, ils viendront.

— Puisqu'ils ont déjà suivi un cours à Villars-les-Chênes l'année dernière, il faut bien tâcher qu'ils fassent le second cet hiver.

— Nous le pensons aussi, et nous vous aurons encore pour cela bien de l'obligation.

— C'est donc une chose entendue.

M. Sylvius revint chez lui assez ému par ce que lui avait dit M. Dulac. Ces neuf années d'études pour Jacques et vingt mille francs à dépenser lui paraissaient une immense montagne, non pas seulement à gravir, mais à extirper. Et puis, la leçon de latin! voilà une chose

tellement délicate qu'il ne savait comment l'envisager. Premièrement, si l'horloger consentait à donner ces leçons, elles auraient lieu chez M. Morel et non à la Graye; ensuite, M. Sylvivus voulait absolument les payer. Sous aucun prétexte il ne consentirait à ce que Jacques les reçût gratuitement. C'était déjà bien assez terrible qu'il fallût, pour ce misérable latin, entretenir des rapports avec M. Morel, sans lui avoir encore une obligation positive. Donc, le prix de la leçon serait fixé d'avance, et payé régulièrement chaque mois. Dans tout le village de Myr, excepté l'horloger, on n'aurait pas trouvé un seul individu sachant le latin. M. Dulac Pavait affirmé à l'honnête M. Sylvivus, et il fallait en passer par là. « Enfin, à la garde de Dieu, se dit le père. Ce n'est pas moi qui lui ai demandé ces deux garçons à la fois, et puisqu'il nous les a envoyés, il faut les élever aussi bien que possible. Nous aurons un peu moins de fortune, mais si Jacques est un jour médecin, il sera en état de gagner sa vie, et sa position fera honneur à la famille. »

Ce fut dans cette disposition d'âme et d'esprit que M. Sylvivus rentra chez lui. Il rendit compte de sa démarche à sa femme et à sa fille, répétant presque mot à mot ce que lui avait dit M. Dulac. M^{me} Isabelle approuva beaucoup les propositions du pasteur. Marie demanda si M. Morel viendrait à la Graye, dans le cas où il consentirait à donner les leçons de latin.

— Je pense bien que non, qu'il ne viendra pas ici, répondit le père; cela ne nous conviendrait pas du tout.

— Je pensais que, s'il venait, il pourrait donner la leçon dans la chambre de mes frères, dit Marie; de cette manière, sa présence ne gênerait personne dans la maison. Nous ne pouvons pas lui imposer l'obligation de recevoir Jacques, si cela ne lui convient pas.

— Et encore moins, dit la mère, celle de se déranger pour venir souvent ici.

— Cela va sans dire; mais s'il préférerait venir? reprit Marie.

— Il ne préférera pas, dit le père d'un ton qui n'admettait pas la discussion.

— J'en serai moi-même bien contente, continua la jeune fille; car s'il venait plusieurs fois par semaine ici, cela nous prendrait du temps et nous ne pourrions faire autrement que de l'inviter souvent. J'aurai déjà bien assez à faire s'il faut se mettre à l'allemand chaque jour avec mes frères. — En attendant, il faut s'occuper à recevoir de notre mieux nos hôtes demain au soir. Je vais donc préparer un gâteau de biscuit.

— Oui, va, dit le père.

Marie quitta la chambre et se rendit, en chantonnant, à la cuisine.

— Tu vois bien, dit M^{me} Isabelle à son mari, que notre fille n'a pas la

moindre préoccupation personnelle au sujet de M. Morel. Elle est simple et naïve comme une enfant de quinze ans.

— Tant mieux, si cela dure.

— Pour que cela dure, mon cher ami, il faut t'observer toi-même, et ne pas risquer de lui donner des idées qu'elle n'a pas.

— Comment! des idées! c'est moi qui lui donnerais ces idées-là! Je te trouve encore bien singulière. Est-ce que, au contraire, je ne les combats pas, ces idées?

— Oui, certainement: mais ne te fâche pas si je trouve qu'il aurait mieux valu ne pas dire tout de suite à Marie qu'il ne nous conviendrait pas d'avoir chez nous M. Morel pour les leçons. Tu comprends qu'elle peut se demander pourquoi cela ne nous convient pas.

— J'ai bien le droit, je pense, de dire nettement mon opinion sur ce sujet. Si l'on veut me fermer la bouche, je ne dirai plus rien; mais tu verras alors comme les choses iront bien! Tiens, j'ai tellement de soucis, que je ne sais pas où donner de la tête. Si cela continue, je serai vraiment très malheureux.

— Mais non, mon cher ami. Tu verras que tout cela s'arrangera. Tâchons seulement de nous bien entendre. Au fond, je suis complètement de ton avis. Nous ne différons que sur la manière de nous y prendre avec Marie. Sois sûr qu'il vaut beaucoup mieux n'avoir pas l'air de faire la moindre supposition. Embrasse-moi. Je te remercie beaucoup d'être allé chez M. Dulac et d'avoir si bien conféré avec lui sur l'avenir de nos garçons.

CHAPITRE XIII



. et M^{me} Dulac arrivèrent de bonne heure à la Graye. Il faisait encore un peu jour. On en profita pour se promener dans le vieux jardin potager, que les deux garçons avaient nettoyé des mauvaises herbes laissées par Isaac, celui-ci étant trop occupé aux champs pour donner des soins aux légumes. Décidément il ne fallait pas lui demander de mener deux choses de front, sans quoi l'on pouvait compter sur la réponse: tout l'un après l'autre; ce qui faisait que si l'un s'exécutait, l'autre risquait fort de rester longtemps en retard, ou même de ne venir jamais.

Ce fut Marie qui reçut le couple pastoral, pendant que sa mère achevait vite un peu de toilette et secouait ses vêtements pour en ôter la poussière. Gustave Morel n'était pas encore arrivé. M. Dulac laissa les deux dames causer en se promenant dans les allées du jardin, et profita de ce premier moment de liberté pour avoir un entretien particulier avec Jacques, à qui sa sœur avait dit de venir les rejoindre. M. Dulac le fit asseoir à côté de lui sur un banc et commença immédiatement un interrogatoire devant lequel bien des garçons de quinze ans eussent pâli, sans trouver les réponses nécessaires. M. Dulac fut enchanté de la présence d'esprit de Jacques, du naturel avec lequel il s'exprimait, et surtout de son don d'observation. Une demi-heure passée avec Jacques lui donna la meilleure opinion du caractère et des facultés intellectuelles de son futur élève.

— Il ne faut pas vous dissimuler, lui dit-il vers la fin de leur entretien, que vous aurez à travailler beaucoup pour regagner le temps perdu. L'essentiel sera de travailler avec ordre, avec courage, même avec une ténacité indomptable. Pour réussir, vous devrez faire les plus grands efforts.

— Soyez assuré, monsieur, que je ferai tout ce qui dépendra de moi, répondit le jeune homme. Je ne voudrais pas commencer des études aussi sérieuses, à l'âge que j'ai, si je ne m'y sentais comme poussé

par une force intérieure. Et je n'oublie point que, pour mes parents, c'est une décision bien grave qu'ils prennent à mon égard.

Il y avait longtemps que M. Dulac n'avait rencontré chez un garçon de quinze à seize ans une vocation si nettement déterminée. Il y voyait quelque chose de neuf, de prime-sautier, une fraîcheur de conviction qu'il est rare de rencontrer au même degré. Mais les enfants des campagnards ont parfois de ces éclairs de pensée qui tiennent du génie et sont un don de Dieu. Autant il serait fâcheux de les priver du large horizon auquel ils aspirent, autant il est fatal de chercher à sortir de sa position un enfant mal doué pour l'étude. Il vaut mille fois mieux être un bon laboureur que de végéter dans une position sociale plus élevée, où l'on n'apporte qu'un esprit terre-à-terre, et peut-être beaucoup de vanité. Les hommes qu'on a sortis de leur position de cette manière sont rarement heureux. S'ils ont de l'ambition et peu de conscience, ils peuvent devenir les pires ennemis de la société, y apporter des idées fausses, des opinions toutes faites, des tendances révolutionnaires que rien ne justifie, sinon leur vanité, leur orgueil personnel. Le vrai mérite fut toujours paré d'humilité et non de jactance³.

M. Sylvius vint enfin rejoindre ses hôtes et les engager à entrer au salon, où l'on avait fait du feu pour la première fois cet automne.

— Eh bien, monsieur Malaxe, lui dit l'examineur de Jacques, je suis disposé à commencer dès demain l'étude du grec avec votre fils. Nous venons d'en causer, et j'ai le bon espoir qu'il arrivera, s'il veut travailler avec énergie et persévérance. Il n'y a pas un jour à perdre. — Vous viendrez donc, mon ami, chez moi, demain à onze heures, avec un cahier de papier et une plume, et vous continuerez ainsi tous les deux jours. Le jour où vous ne viendrez pas, vous aurez des devoirs à préparer pour le lendemain.

— J'espère, monsieur, dit le père, que Jacques fera son possible pour vous contenter. Je n'ose pas parler du prix de vos leçons; mais il est bien entendu que je les payerai, sans que cela ôte rien à notre reconnaissance.

— Nous nous entendrons toujours facilement sur ce point, mon cher monsieur, répondit M. Dulac.

Gustave Morel arrivant, M. Dulac se chargea de lui expliquer ce qui venait d'être décidé, et lui demanda, de la part de M. Sylvius, s'il consentait à donner des leçons de latin à Jacques.

— Mais, monsieur, c'est que j'ai presque oublié le peu que j'en savais. Sans cela, certainement, j'essayerais avec le plus grand plaisir.

3 - NdÉ: *Jactance*, hardiesse à se vanter, à se faire valoir.

— Monsieur Morel, reprit M. Dulac, je suis sûr que vous lisez encore vos anciens auteurs latins. D'ailleurs, vous vous y remettrez bien vite. Et si vous éprouviez de trop grandes difficultés, je tâcherais de les résoudre.

— Avec votre appui, j'offre donc d'essayer. Vous examinerez les premiers devoirs de Jacques, et vous nous direz si je dois ou non continuer. — Et alors, dit-il en s'adressant à Jacques, adieu la future collection ornithologique! vous n'aurez plus le temps de vous en occuper.

— Oh! que si! Quand on veut décidément faire quelque chose, on en trouve toujours le temps.

— C'est ça! dit M. Dulac: mais il faudra vous voir à l'œuvre.

On se mit à table. Le lièvre, tout bardé de languettes blanches sur un râble des plus dodus, avait une façon superbe. Il se présentait dans un grand plat ovale en porcelaine de vieux *nyon*. L'oncle Rolland en avait laissé une armoire bien garnie, et M^{me} Isabelle y avait puisé à pleines mains ce soir-là. Pour des amateurs, le contenu de cette armoire eût valu plusieurs milliers de francs, tant cette porcelaine est aujourd'hui recherchée. Les hautes piles d'assiettes, les plats, les tasses peintes ou à filets d'or, les théières, les soupières, etc., toutes ces pièces, portant les armoiries de la vieille cité, savoir une *perche* du lac Léman, tout cela, dis-je, eût bien tenté la cupidité de brocanteurs indéliçats, qui poussent l'indiscrétion jusqu'à s'introduire dans les maisons des campagnards, et forcent en quelque sorte de bonnes femmes à leur vendre pour peu de chose de vieux objets de ménage qui parfois ont une assez grande valeur.

M^{me} Isabelle pria Gustave Morel de découper sa capture de chasse, car il devait, dit-elle, s'y entendre beaucoup mieux que son mari. Le futur maître de latin accepta de bonne grâce, à la grande joie de M. Sylvivus, qui de sa vie n'avait tenu le couteau et la fourchette pour une semblable opération. Gustave s'en tira fort bien, grâce à son habitude, non pas de mangeur de lièvres, mais d'empaillleur d'oiseaux.

— Outre le plaisir de vous voir chez nous, monsieur Morel, dit M^{me} Isabelle, c'était bien naturel de vous faire goûter de votre gibier si généreusement donné.

Ici M. Malaxe regarda sa femme, comme pour lui dire: «Fais attention à tes paroles; ne va pas t'avancer imprudemment.» M^{me} Isabelle continua, sans avoir l'air de remarquer l'anxiété de son mari:

— Augustine, notre domestique, dit qu'elle a rarement vu un lièvre de cette taille si vite cuit. J'espère qu'il sera bon.

— Il est excellent, dit M^{me} Dulac, et si parfaitement à point que c'est un charme. Votre cuisinière est bien habile.

— Elle a servi assez longtemps dans une bonne maison bourgeoise, dont les maîtres étaient difficiles pour la table. Depuis son mariage avec notre brave Isaac, elle n'a plus quitté le service de notre oncle, et naturellement elle a passé au nôtre.

— Tout est exquis, madame. Ces pommes de terre longues, par exemple, sont une vraie perfection. Je voudrais bien que notre bonne fût aussi habile que la vôtre: il faudra, si vous le permettez, que je demande ses secrets à votre cordon bleu.

— C'est bien facile.

M. Sylvius offrait de son vin nouveau, et aussi du vieux, découvert dans le caveau de l'oncle. Chacun avait l'air de se trouver à l'aise et mangeait de bon appétit.

— C'est pourtant bien singulier, dit une fois M^{me} Isabelle, — mais sans doute que tout est providentiel dans ce qui arrive ici-bas; — oui, j'ai pensé souvent qu'on n'aurait pu supposer, d'après la première rencontre de M. Morel avec mon mari, que nous aurions le plaisir de l'avoir un jour ici pour nous aider à manger son lièvre, et surtout qu'il deviendrait le professeur de latin de notre fils.

M^{me} Dulac ayant demandé comment la connaissance avait été faite, Jacques fut chargé de le raconter. Son récit, nettement articulé, fut embelli de gestes et d'expressions pittoresques dont l'assistance fut charmée. L'histoire du renard frappa beaucoup M. Dulac.

— Comment expliquez-vous, demanda-t-il au garçon, que le renard ne soit pas parti aux coups de fusil tirés sur les perdreaux?

— Je pense, répondit Jacques, que son but était de dissimuler sa présence dans les pommes de terre, jusqu'au départ de M. Morel. Ce n'est que lorsque la chienne l'a éventé ou flairé, qu'il s'est décidé à prendre la fuite. Sans Cora, même si M. Morel eût passé près de lui, il est probable qu'il ne serait pas sorti de sa cachette.

— C'est bien, en effet, comme cela que les renards agissent, dit Gustave. Il m'est arrivé plus d'une fois de passer à côté d'un buisson fourré dans lequel se trouvait un jeune renard, sans qu'il ait essayé de fuir. Pour qu'ils décampent, il faut qu'ils soient vus du chasseur, ou tenus sous l'arrêt du chien. Je me souviens d'un charmant petit renard dont je m'approchai au point d'essayer de le toucher avec la main; mais dès que je me baissai vers lui, il disparut dans le bois.

Après le souper, on fit cercle autour de la table du salon, et la conversation continua, essentiellement entre les messieurs. Les dames prirent leur ouvrage, les garçons des livres.

M. Dulac questionna Gustave sur la population du village de Myr.

— Je suis frappé, dit-il, de voir comme les habitants de Myr sont plus assidus et plus nombreux au culte public que ceux de Verchez.

— Oui, dit Gustave, c'est chez eux une bonne habitude et un besoin en même temps. Il y a bien des familles honorables dans le village que j'habite. Les gens y sont bons travailleurs, et à cet égard les riches donnent l'exemple. Mais les débits publics de vin y font bien du mal. Des ouvriers, des pères de famille pauvres achèvent de s'y ruiner et de s'y perdre. Il en est qui peuvent passer une grande partie de la nuit dans ces lieux de perdition physique et morale.

— Mais, reprit le pasteur, est-ce que la police ne fait pas son devoir? Les établissements en question ne se ferment-ils pas à l'heure fixée? Pourquoi, d'ailleurs, y a-t-il plusieurs cabarets dans une si petite commune?

— Monsieur, répondit Gustave, dès qu'un seul débit de boissons existe dans un village, on ne peut empêcher un propriétaire d'en ouvrir un autre chez lui, pourvu qu'il se conforme à la loi. Celle-ci est telle, la liberté si grande, que toutes les maisons pourraient avoir une *pinte* sans qu'il fût possible à l'autorité municipale de s'y opposer. Mais s'il n'y en a point, alors la position est toute différente. La municipalité peut refuser l'autorisation préalable. Heureuses les communes qui ont le courage de se passer d'un cabaret! On y remarque immédiatement une plus grande aisance et de bonnes mœurs. — Quant à la police, dans les autres villages, elle ne peut s'exercer d'une manière efficace. À l'heure fixée par le règlement pour que les buveurs se retirent, l'hôte leur donne une chambre particulière, et dit à l'inspecteur de police qu'il n'a pas à s'occuper de ce qui se passe dans l'intérieur de son appartement. C'est ainsi que des hommes sans cœur et sans conscience spéculent sur la ruine et la santé de leurs voisins, parfois même de leurs parents. Et dire que des femmes peuvent s'abaisser au point de faire ce métier-là!

Chacun écoutait avec le plus vif intérêt ce que disait Gustave Morel. Plus d'une fois Marie leva les yeux sur lui, comme suspendue à ses paroles.

— Il faut absolument parler à ces personnes, dit M. Dulac. Avez-vous essayé de le faire, monsieur Morel?

— Oui, plus d'une fois. Il n'est pas possible d'atteindre la conscience de gens aussi endurcis. Ce qu'on leur dit est pour eux incompréhensible.

— Il ne faut pas se laisser, dit le pasteur.

— Essayez donc, monsieur. Vous verrez ce qu'on vous répondra.

— J'essayerai, certainement; mais je suis depuis trop peu de temps dans cette paroisse pour bien connaître chaque famille.

M^{me} Dulac s'étant levée, chacun en fit autant, et bientôt les hôtes de M. et M^{me} Malaxe se disposèrent à partir, après avoir remercié cordia-

lement ceux-ci de leur excellent accueil.

— Puis-je vous offrir un cigare? dit M. Dulac au jeune horloger, comme ils arrivaient à la rue.

— Merci, monsieur; je ne fume pas. Je fumerais volontiers, mais je crains d'en prendre l'habitude en travaillant, et cela ne conviendrait pas du tout à mon état. La fumée et la poussière de cendres ne peuvent être les amies d'un horloger. — Bonsoir, madame et monsieur.

CHAPITRE XIV



ix jours se passèrent. On arrivait à la fin d'octobre. À ce moment de l'année, le soleil se lève tard et se couche de bonne heure. On sent l'approche de la vieillesse et comme une déchéance dans la nature. Les bois commencent à se défeuiller; les arbres qui, plus vigoureux que d'autres, ont conservé toute leur chevelure, la voient changer de couleur et trembler au moindre souffle du vent. Si quelque changement de temps se prépare; si quelque dépression sensible est annoncée par le baromètre, aussitôt des volées d'oiseaux voyageurs apparaissent dès le matin, venant du nord et se dirigeant à grandes étapes du côté de régions plus chaudes. Les étourneaux passent avec les corneilles, mais volant plus serrés que celles-ci et avec plus de rapidité. Leur marche est toujours silencieuse, tandis que les dames noires ne sauraient voyager sans crier ou jacasser beaucoup en chemin. Les pigeons se tiennent plus haut, filant droit à leur but, sans regarder ni à droite, ni à gauche. Pour eux, adieu le langoureux roucoulement sous la ramée! le temps des amours est fini. Sur les versants inférieurs du Jura, si les faînes sont abondantes, les ramiers qui passèrent le printemps et l'été dans ces parages, persistent encore à s'y nourrir, malgré l'émiettement du feuillage qui permet au chasseur de les ajuster avec son fusil. Mais aux premières gelées, tous partiront comme ceux qui les ont devancés.

Les bécasses descendent aussi de leurs hautes vallées boisées; elles s'établissent pour peu de jours dans les taillis épais ou sous les jeunes sapins où elles trouvent leur nourriture et sont à l'abri de l'épervier ou de l'autour. Les endroits où elles vont s'abattre à la nuit tombante, sont de véritables auberges pour ces oiseaux. Ils s'y arrêtent en avril, venant du midi; et ils y font de nouveau leur halte d'automne, en allant vers le pays du soleil, où la terre ne gèle pas.

Broustés par le bétail descendu des alpages, les gazons sont ras,

sans fraîche verdure. Le sol est piétiné. Il a donné à l'homme tout ce qu'il a pu produire pendant l'année, et maintenant le temps du repos est arrivé pour lui, jusqu'à ce qu'une résurrection nouvelle lui rende la vie et la fécondité. Bien différent de la nature inerte et simplement matérielle, l'esprit de l'homme ne se repose jamais. Son activité est incessante. Même pendant le sommeil l'esprit s'en va dans le pays des songes, où parfois il entrevoit des choses merveilleuses qu'il raconte à son retour, lorsque le corps, maintenant réveillé, n'a plus les ailes diaphanes qui le transportèrent au jardin d'Eden, ou peut-être, hélas! dans les terribles régions du cauchemar. Cela et bien d'autres choses nous disent qu'il existe en nous un principe immortel.

À la Graye, tout allait bien pour les deux frères. Les premières leçons de grec et de latin faisaient espérer que Jacques avancerait rapidement dans l'étude de ces langues. Gustave Morel se retrouvait facilement en possession de ce qu'il avait appris au collège. Il avait, au reste, conservé tous ses cahiers et pouvait suivre avec son élève la même méthode. Quant à M. Dulac, il était, comme on dit, ferré à glace sur tout ce qu'il enseignait. L'allemand n'allait point mal non plus avec Marie, et les Jean-Jacques avaient commencé des leçons d'algèbre avec le régent. — Il fut décidé que Jean n'entrerait pas à l'école du village, où il n'aurait fait que répéter ce qu'il savait déjà. Les deux frères devant se séparer au printemps pour bien des années sans doute, leurs parents consentirent à ce qu'ils fussent ensemble le plus possible pendant ce dernier hiver. Jean était d'ailleurs très utile à Merminod pour les soins du bétail et pour l'aider dans les travaux où il fallait être deux. C'était aussi lui qui pensait le cheval.

Depuis le souper du lièvre, Gustave Morel n'était pas revenu à la Graye. M. Sylvius trouvait qu'il faisait fort bien de ne pas s'y présenter, — car sa frayeur de lui voir faire la cour à Marie était extrême, — tandis que M^{me} Isabelle pensait qu'il aurait bien pu leur faire une visite.

— Évidemment, dit-elle à son mari, M. Morel n'a pas la plus petite idée de ce que tu lui supposais; et quant à Marie, la chère enfant a le cœur aussi libre que jamais.

— C'est possible, et je le désire vivement, répondit M. Sylvius; toutefois, notre devoir est de veiller sur les moindres démarches de l'un ou de l'autre. Ah! l'avenir de nos trois enfants me donne parfois bien de l'inquiétude. Qu'est-ce que les deux garçons deviendront, une fois hors de la maison? Et Jacques, réussira-t-il dans ses études? Quant à Marie, hélas! je vois qu'il faudra, dans quelques années, la donner à un mari pour tout de bon. Elle aura peut-être beaucoup d'enfants, une position pénible, difficile, dans la famille où elle entrera. Sa belle santé sera vite ruinée. Et nous qui vieillissons, nous verrons

nos fils tirer chacun de son côté. Ah! la vie est bien triste, quand on l'envisage avec sérieux.

— Surtout, mon cher ami, quand on veut la voir, comme tu le fais en ce moment, chargée de soucis et de tristesses. Que savons-nous du jour de demain, je t'en prie? Rien, absolument. Jouissons donc avec reconnaissance de celui d'aujourd'hui, et confions-nous pour demain à la sagesse et à la bonté de Dieu. Tu as une femme et des enfants qui t'aiment; nous sommes tous en bonne santé; les biens temporels nous ont été donnés en abondance; nos trois enfants sont certainement bien doués. Quels sujets d'actions de grâces envers notre Père céleste! Il faut, mon cher ami, tâcher de n'être pas ingrat.

— Mais je ne suis pas ingrat! Est-ce que je ne sens pas tout cela aussi bien que toi? À t'entendre, on dirait que je ne pense qu'à nos misères. Mais il n'en est pas moins vrai que la vie est pleine d'angoisses et de difficultés. Je les comprends ces difficultés, tandis que toi tu vois tout en beau. Pourvu que tes chambres soient bien frottées et les meubles sans poussière, tu es contente. Moi je suis plus sérieux et je vois plus loin que tout ça.

— Il est évident que tu vaux mieux que moi, et je suis sûre que tu vas m'en donner la preuve, si je te demande un petit plaisir.

— Quoi? qu'est-ce que c'est?

— Comme il fait joli cette après-midi, prenons le char et allons à la ville avec les garçons. Ils ont besoin de chapeaux ou de bonnets pour l'hiver, et je veux faire aussi quelques emplettes nécessaires. Marie restera à la maison. Jacques n'a pas de leçons aujourd'hui. Tu as peut-être aussi quelque objet à acheter?

— Oui, j'ai besoin de deux chemises de flanelle.

— Eh bien, va dire à Jean d'atteler, pendant que je me prépare. Le cheval a déjà mangé l'avoine.

Une demi-heure après, le char à bancs roulait sur la route unie; Jean conduisait. Assis à côté de son frère, Jacques observait les oiseaux qui restaient au pays et que le bruit du char faisait sortir des haies voisines, ou envoler d'un arbre à l'autre le long du chemin. Sur le banc de derrière, M. Sylvius et M^{me} Isabelle échangeaient quelques mots, lorsqu'un objet nouveau frappait leurs regards.

En leur absence, et les croyant chez eux, Gustave Morel vint, cette même après-midi, faire une visite à la Graye. Il n'avait pas son fusil, ni Cora avec lui. Mais il rapportait à Jacques le pic-vert empaillé, et venait faire à M. et à M^{me} Malaxe une proposition concernant leurs fils. Quoique seule à la maison, Marie ne put faire autrement que de le recevoir, au moins pour quelques minutes. Et d'ailleurs, pourquoi ne l'aurait-elle pas reçu? La visite du maître de latin de son frère Jacques

lui paraissait une chose toute naturelle, d'autant plus que M. Morel pouvait avoir quelque chose à dire à son élève. Marie le fit donc entrer.

— Veuillez m'excuser, dit-il, si j'arrive mal à propos; mais je ne resterai qu'un instant. Voici d'abord le pic-vert de Jacques: il n'est pas trop mal réussi. Je l'ai placé grim pant le long d'une branche de noyer, comme ces oiseaux ont l'habitude de le faire.

— Il me semble très naturel et vivant, dit Marie; ces yeux rouges qui regardent de côté lui donnent de la physionomie. Si Jacques persiste dans ses goûts actuels, mon père lui donnera sûrement une vitrine pour son commencement de collection. Vous êtes bien bon et bien aimable pour Jacques, monsieur Morel; nous vous en sommes tous reconnaissants.

— Ne me remerciez pas, mademoiselle; ce que je fais pour votre frère est un plaisir pour moi. Je r apprend s d'ailleurs le peu de latin que je savais. Et puis, pourquoi le cacherais-je, dit-il en regardant cette belle jeune fille plus directement qu'il ne l'avait encore fait, je tiens l'amitié de Jacques pour une des douceurs de ma vie. Malgré la différence d'âge qui existe entre lui et moi, je sens que nous sommes amis, et j'espère que nous le deviendrons encore bien davantage.

— Oh! lui aussi vous aime beaucoup et ne s'en cache point. Pour ma part, je suis heureuse de cette liaison entre vous deux. Votre expérience lui sera toujours précieuse. Je regrette que mon père et ma mère soient absents; ils vous diraient la même chose. — Puisque vous êtes là, monsieur Morel, voulez-vous me permettre de vous demander ce qui est arrivé à ma montre? «Voici deux jours qu'elle s'arrête de temps en temps. Je voulais la donner à Jacques pour vous la porter.

Ce disant, Marie décrocha la montre de sa ceinture et la présenta à Gustave, qui l'ouvrit, regarda de près le mouvement, la referma, puis la mit à son oreille et dit tout en écoutant:

— Il y a un embarras quelconque dans le mouvement, ou de l'usure quelque part. Si vous le désirez, je pourrais la démonter et la remettre en bon état.

— Vous me rendriez service, dit Marie. Voici une boîte pour la mettre.

— Je la garderai le moins de temps possible.

— Merci.

— Maintenant, dit Gustave, je venais aussi pour faire une proposition à vos parents.

À ces derniers mots, Marie changea de couleur, mais elle se remit bien vite de cette émotion.

— Je dois aller demain à la vallée de Joux, continua Gustave, pour des affaires de mon état, et aussi pour visiter des amis et des parents

que j'ai là-haut. Pensez-vous, mademoiselle, que vos frères auraient du plaisir à faire cette petite excursion avec moi, et qu'on le leur permettrait? Il nous faudrait un jour pour aller, un jour pour rester et un jour pour revenir. Je prendrais mon fusil; nous irions à travers bois et pâturages, et nous pourrions y faire quelques bonnes rencontres de chasse, sans parler des observations qui n'échapperaient pas à Jacques. Je connais les chemins.

— J'en parlerai à mes parents dès qu'ils seront de retour, et Jacques ira vous porter la réponse. Mes frères seront sans doute enchantés de faire cette course avec vous; ils n'ont jamais été à la vallée de Joux. Mais je ne sais pas ce qu'en pensera mon père. Quant à moi, une excursion pareille me plairait beaucoup. Je vous remercie d'y avoir pensé pour mes frères.

— Eh bien, j'attends la réponse aujourd'hui, dit Gustave en se levant. Mes respects à vos parents, et mes amitiés à vos frères. Adieu, mademoiselle.

— Bonjour, monsieur. Saluez madame votre mère de ma part, je vous prie.

Comme le soleil se couchait, les parents et les deux garçons rentraient à la Graye. Marie avait mis la table et préparé le souper. M^{me} Isabelle raconta ses emplettes, les garçons montrèrent leurs bonnets écossais tout neufs, M. Sylvius ses flanelles. Pendant le repas, Marie raconta la visite de Gustave Morel. Aux premiers mots, son père lui coupa la parole:

— Comment, dit-il, M. Morel est venu en notre absence! J'espère que tu ne l'as pas reçu, car ce serait...

— Laisse-la parler, lui dit M^{me} Isabelle; elle nous racontera ce qui s'est passé.

— Il ne peut rien s'être passé, reprit M. Sylvius déjà bien agité.

— Non, mon père, dit Marie, il ne s'est absolument rien passé. M. Morel venait simplement rapporter le pic-vert de Jacques, et vous faire, à maman et à toi, une proposition.

— Comment! une proposition! une proposition! lui, M. Morel, une proposition!

— Mais oui, reprit Marie à qui l'agitation de son père commençait à donner de l'émotion, M. Morel propose que mes frères aillent demain avec lui à la montagne, où il se rend à travers les bois. Il va au Brassus pour des affaires de son état et aussi pour visiter des parents. C'est la chose du monde la plus simple.

— Ah! bien, à la bonne heure! dit M. Sylvius visiblement soulagé. Si cela peut vous faire plaisir, je vous laisserai aller.

— You! you! dirent les deux garçons.

— Il faut donner la réponse à M. Morel ce soir, dit Marie.

— Je vais aller tout de suite, dit Jacques; mais pourtant, je voudrais bien encore un morceau de pain et quelque chose avec.

Marie expliqua ensuite le projet de course, tel que Gustave en avait parlé. Les trois jours exigés parurent bien un peu longs au père; mais il s'était trop avancé pour pouvoir reculer. Il confirma donc la permission, que M^{me} Isabelle approuva complètement.

Jacques parti, Jean au soin de son cheval et Marie à ses devoirs dans la maison, M^{me} Isabelle dit à son mari, à voix basse:

— En vérité, tu as été ce soir d'une rare imprudence avec Marie. Si tu continues de cette manière, tu risques de faire naître en elle un sentiment qui n'y est point encore. Tu lui as causé une émotion que tu aurais dû ne provoquer à aucun prix.

— Eh bien, c'est ce mot de *proposition* qui m'a épouvanté. J'ai vraiment cru qu'elle allait lâcher cet affreux mot de *mariage*.

— Pauvre ami! tu connais donc bien peu le cœur d'une jeune fille. Comment as-tu pu avoir l'idée que Marie eût parlé d'une telle chose tout ouvertement, devant ses frères! Elle se serait adressée à moi en particulier, tout d'abord, et je t'aurais ensuite mis au fait. J'ai eu horriblement peur.

— J'en suis bien fâché. Mais aussi pourquoi parler de *proposition*. Et d'ailleurs, elle eût mieux fait de ne pas recevoir M. Morel.

— Ce n'était pas possible; Marie a bien agi, simplement, comme elle devait le faire.

— En ce cas, tant mieux. Mais ne m'en parle plus. J'ai déjà bien assez d'autres choses dans la tête.

CHAPITRE XV



e lendemain, au petit jour, Gustave Morel vint appeler ses deux compagnons de voyage. En costume de chasseur, c'est-à-dire paletot court, d'une étoffe imperméable, pantalon de futaine serré au bas delà jambe par des guêtres de cuir gras, souliers à forte semelle ferrée, il avait l'air d'un homme robuste, endurci aux fatigues du corps, bien plus que d'un ouvrier occupé du matin au soir à des travaux délicats, pour lesquels il faut des doigts déliés et presque toujours l'aide d'une loupe ou d'un microscope. Sur sa tête, un chapeau gris de feutre mou, à larges bords, ombrageait son visage, dont l'expression était franche, ouverte, mais qui devenait facilement hautaine, lorsqu'on se campait fièrement devant lui, comme l'avait fait M. Sylvius, lors de leur première rencontre. Dans un cas pareil, la dignité offensée de l'horloger n'avait rien d'amer ou de violent; il pouvait remettre les gens à leur place sans se fâcher, ce qui, à son âge, était une qualité rare. Dans ce regard direct, vif et intelligent, on pressentait l'élévation de la pensée, le dévouement et la bonté. Cora aussi était une *personne* d'une rare distinction, dans le peuple nombreux et souvent hargneux de sa race. Elle était de grande taille, blanche avec de petits points bruns sur les flancs et les jambes; sur la tête et le dos une tache ovale de même couleur brune. Son maître l'avait élevée lui-même, sous son unique et inflexible volonté. Pour la chasse, elle s'était formée d'instinct, toute seule. À trois mois, elle savait déjà trouver une caille morte, que Gustave cachait dans l'herbe, et qu'elle rapportait délicatement. Un amateur, qui l'avait vue chasser, en offrit 500 francs à Gustave Morel. Celui-ci déclara qu'il ne la vendrait à aucun prix.

Les Jean-Jacques avaient chacun une boîte de fer-blanc, portée en bandoulière. L'une contenait des provisions de bouche, l'autre du linge. — Marie s'était levée la première dans la maison, pour faire du café au lait. Elle en offrit à Gustave qui refusa, ayant déjeuné chez lui

avant de partir. Dans son costume de cuisinière, la jeune fille était charmante, d'une fraîcheur qui faisait penser à celle d'une rosée d'été. Était-elle blonde ou brune? demandera quelqu'un. Ni brune, ni blonde, répondrai-je. Marie était entre deux, plutôt d'une nuance foncée et brillante, que claire avec un ton mat. Cela doit vous suffire, madame ou monsieur; mais je vous déclare que Gustave Morel la trouva extrêmement belle, malgré ou peut-être à cause du caractère un peu désinvolte de sa toilette matineuse. Puis, elle était encore plus gracieuse qu'à l'ordinaire. Si, ce matin-là, Gustave avait eu le temps de devenir amoureux, il n'aurait certes pas cherché fortune ailleurs. Mais il partait pour la montagne avec ses jeunes compagnons, et le moment était mal choisi pour se livrer à des sentiments de ce genre.

— Bonjour, mes chéris frères, dit Marie aux Jean-Jacques en les embrassant. Vous serez sages. — Je sais, monsieur Morel, ajouta-t-elle, qu'ils sont tout recommandés à votre bonne amitié; mes parents vous les remettent avec la plus entière confiance. Bon voyage et bon retour! Que Dieu vous garde! dit-elle encore avec simplicité.

— Je vous remercie cordialement de votre souhait, répondit Gustave. Veuillez dire à vos parents d'être sans inquiétude. Il est possible que nous restions un jour de plus. Nous trouverons bien un bureau de télégraphe sur la montagne pour vous donner des nouvelles. — J'ai examiné votre montre; elle a besoin d'une réparation qui exige un peu de temps; je la ferai à mon retour. Mais j'ai pensé que vous seriez peut-être bien aise d'en avoir une en attendant, et j'ai pris celle-ci, que je puis vous laisser.

— Merci de votre obligeance, dit Marie en recevant la montre et la plaçant à son côté.

Quand on a quinze ans comme les Jean-Jacques, et même vingt-six comme Gustave Morel, il fait bon se mettre en route, à pied, avant le lever du soleil, pour une excursion de quelques jours dans les montagnes, On ne sent pas la terre sous ses pieds; tout vous sourit dans la nature et dans la vie. Mais il faut pour cela une bonne santé, et surtout, — jeunes lecteurs, — il faut une bonne conscience. Heureux qui la possède et veut lui rester fidèle!

Les trois touristes arrivèrent au Jura par les côtes de melon ravinées, d'où partaient les filets d'eau formant la source du ruisseau. Le martinet construit par les deux garçons tournait encore et faisait entendre de loin le bruit de ses marteaux de bois. À cette heure paisible, presque virginale, d'une belle journée d'automne, tout bruit de vie s'étend dans l'air sans aucun effort, comme les cercles produits par la chute d'un caillou sur l'onde calme et limpide. Mais bientôt les hommes vont et viennent; les chars roulent dans les chemins, Je

bétail se rend au pâturage, la charrue ouvre les sillons. Avec le retour du soleil, la vie extérieure se manifeste de toutes parts, et le piéton matinal apporte, lui aussi, sa présence active au milieu du mouvement universel qui l'entoure.

Gustave Morel n'avait pas l'intention de s'arrêter à chasser dès le matin. Son plan était de gravir la pente méridionale pendant la fraîcheur, en suivant simplement le chemin par lequel on descend le bois. Une fois en haut, ils iraient alors, autant que possible, en ligne directe jusqu'au Brassus, tantôt à travers les forêts, tantôt par les sentiers marqués dans les pâturages maintenant déserts.

Pendant qu'ils faisaient cette première montée, Cora fit lever une bécasse qui, malheureusement pour elle, sortit du taillis et prit son vol dans le chemin où se trouvaient nos trois compagnons. Gustave l'ajusta bien vite, mais ne lâcha son coup que lorsqu'elle fut à trente pas. L'oiseau le reçut en plein corps et tomba dans le milieu du chemin. Jacques courait déjà pour le ramasser, lorsque Gustave lui dit de s'arrêter, parce qu'il valait mieux que la chienne trouvât la bécasse elle-même et l'apportât à son maître. Cora, sortant du fourré, arriva bientôt, flairant l'air et levant la tête; puis, à pas mesurés, elle avança prudemment vers la proie, la saisit entre les dents par une aile, et vint la déposer aux pieds du chasseur.

— C'est bien, Cora, lui dit Gustave en lui faisant une caresse.

— Je comprends maintenant, dit Jacques, pourquoi il ne fallait pas aller prendre la bécasse moi-même. Au premier moment, je n'avais pas réfléchi que j'empiétais sur les droits et les devoirs du chien.

— Sans doute, répondit Gustave. Si l'on relève soi-même le gibier, le chien ne mettra plus ensuite la même ardeur à le trouver; et quand il s'agit de bécasses, pour une qu'on abat à ciel ouvert, dix tombent peut-être en plein taillis où il est très facile de les perdre.

— Celle-ci est un mâle, n'est-ce pas? Voici les bandes noires indiquées par Themminck; les autres couleurs sont aussi plus vives que chez les femelles.

— Oui, les femelles ont une teinte plus grise sur tout le devant du corps.

Ils allèrent ainsi, causant et chassant, comme les fils du Robinson suisse, mais dans un pays où le gibier est fort loin d'être aussi abondant que dans l'île des heureux naufragés. — Sauf les bécasses en automne, quelques couples de gelinottes et de rares coqs de bruyère dans les endroits où croissent les myrtilles, on ne trouve presque plus rien dans nos forêts. Quand je dis *plus rien*, je ne parle ni des ramiers, ni des grives (la loi, du reste, protège ces dernières, excepté la litorne); je ne nomme pas non plus les lièvres, qui vivent un peu

partout; ni quelque chevreuil dont il est possible de faire la rencontre à l'improviste; ni maître renard rôdant la nuit et se cachant de jour au fond de son terrier, si cela lui plaît. On peut trouver aussi un blaireau. Quant aux ours et aux sangliers, heureux le chasseur qui se voit en face d'une de ces *grosses bêtes*, avec une balle dans chaque canon de son fusil! Les loups, s'il en existe, ne sont pas à demeure fixe: ils ne font guère que passer.

En traversant une vaste forêt, nos jeunes gens eurent la bonne chance d'apercevoir, grimpant contre la tige d'un sapin colossal, dont le sommet avait été brisé par la foudre, un grand pic noir. Gustave eut bien de la peine à le viser, car l'oiseau ne s'arrêtait nulle part dans son ascension en spirale. Enfin, le pic se mit à frapper de son bec contre la vieille écorce, et lui-même, en cet instant, tomba, frappé par le plomb du chasseur. De branche en branche, il arriva jusque sur le sol. Cet oiseau superbe est le plus grand des pics d'Europe; il est noir partout, excepté le sommet de la tête qui est du plus beau rouge. Les yeux ont l'iris blanc; le bec a la forme d'un coin allongé et tranchant.

Gustave Morel n'avait pas encore un pic noir dans sa collection; il fut donc très heureux de cette belle rencontre. Il mit du coton dans la gorge de l'oiseau, afin d'éviter toute tache sur le plumage; puis les trois amis s'assirent sur la mousse pour se reposer et manger quelque chose. Mais bientôt ils reprirent leur route, car ils avaient encore un bon bout de chemin à faire avant d'arriver au Brassus.

Vers midi, ils commencèrent à descendre du côté de la Vallée de Joux, dont le lac, toujours un peu triste en cette saison, se présentait d'un bout à l'autre aux regards étonnés des deux garçons. En ce moment, le soleil éclairait les paysages d'alentour. De toutes parts, les maisons brillaient d'un doux éclat. Les anciennes habitations construites vers la fin du siècle dernier faisaient un contraste assez vif avec les demeures modernes des industriels ou des négociants. Mais dans cette région élevée, les premières atteintes de la gelée avaient déjà touché le sol plus d'un matin. L'hiver y est précoce, long et sévère. L'été, en revanche, y est remarquablement beau; la nature y a plus de fraîcheur qu'à la plaine; mais cette saison passe vite, et les redoutables frimas sont bientôt là.

Après s'être restaurés à l'hôtel, Gustave conduisit ses jeunes amis chez un de ses cousins, habile ouvrier horloger comme lui et avec lequel il avait à causer d'affaires relatives à leur profession. Dans une autre maison, il leur fit voir des montres compliquées, dont l'une des nombreuses aiguilles s'arrête à volonté quand on veut faire une observation sur la durée du temps. Cette aiguille rejoint ensuite ses compagnes, si l'on pousse le même bouton qui l'avait arrêtée. Les

deux frères purent voir encore l'une de ces mêmes montres démontée, et admirer la délicatesse de travail des pièces qui composent le mécanisme du chronographe et des autres rouages, où chaque axe tourne dans un trou de rubis, poli et serti avec le plus grand soin. Tout cela intéressa vivement les jeunes gens.

De retour chez le cousin, les trois touristes y prirent une tasse d'excellent café au lait, et il fut décidé qu'on était encore parfaitement capable d'aller jusqu'au village de l'Abbaye.

La route, un peu monotone d'abord et assez longue, devient charmante à mesure qu'elle s'approche du lac. Il était nuit tout de bon, lorsque nos trois marcheurs arrivèrent devant l'auberge, où ils furent bien accueillis. Ayant été sur leurs jambes à peu près toute la journée, les Jean-Jacques se sentaient maintenant fatigués.

Chemin faisant, Gustave leur avait raconté plusieurs histoires intéressantes, soit sur l'origine des premiers colons qui vinrent s'établir dans cette contrée, soit sur l'immigration qui s'y produisit aux époques de persécution des protestants en France. Il leur avait fait aussi le récit suivant, relatif à une montre :

En 1866, une maison de Paris fit, à une maison d'horlogerie de la Vallée, la commande d'une montre extraordinaire. Outre les mouvements d'horlogerie tels que : grande sonnerie, secondes indépendantes, etc., elle devait indiquer le quantième perpétuel de la semaine, des mois et de l'année ; les phases et quartiers de la lune ; les secondes coulées et cinquièmes de secondes, etc., etc. On y voyait aussi un thermomètre Réaumur. Elle avait onze cadrans différents.

La maison de Paris voulait la présenter à l'exposition de 1867, sous son nom. Cette montre fut exécutée à grands frais, cela va sans dire. Le fabricant vaudois la vendit 8500 francs, et ne sut pas à quel prix elle fut revendue. — Dans la même vitrine où elle était exposée, il y en avait une autre, qui coûtait 75000 francs. Mais la valeur de celle-ci était dans la boîte, enrichie de diamants.

On n'est pas de Paris pour rien.

CHAPITRE XVI



Comme il venait de déjeuner, le jour suivant, M. Sylvius dit à sa femme :

— J'espère pourtant que M. Morel n'abusera pas de la permission, est que même il s'arrangera de manière à revenir demain. Je ne vois pas pourquoi il aurait besoin d'un jour de plus qu'il n'avait été d'abord convenu.

— Moi aussi, je désire qu'ils reviennent demain, répondit M^{me} Isabelle; mais nous ne pouvons savoir si M. Morel pourra expédier ses affaires en si peu de temps. Hier, par exemple, tout ce qu'ils auront pu faire aura été d'arriver au Brassus. Et peut-être que les garçons étaient bien fatigués.

— C'est évident qu'ils auront été fatigués. Cette course était trop forte pour eux. Je regrette de les avoir laissés partir. Toi, comme leur mère, tu aurais bien dû t'opposer à cette fantaisie; car ce n'est pas autre chose qu'une fantaisie, une pure fantaisie. Mais tu es toujours prête à leur tout accorder. Oui, qu'est-ce que M. Morel avait besoin de venir parler de ce voyage à Marie? Est-ce que cela nous regardait? Ses affaires ne sont pas les nôtres, et les nôtres ne sont pas les siennes.

— Tu oublies complètement que c'est dans le désir de nous obliger et de faire un grand plaisir à nos garçons, qu'il a proposé de les prendre avec lui.

— Je n'ai pas besoin de contracter des obligations de cette espèce. M. Morel a déjà un pied chez nous par les leçons qu'il donne à Jacques; si on le laisse faire, il en aura bientôt quatre. Je tremble toujours que Marie ne finisse par s'attacher à lui. On voit déjà qu'elle en a une haute opinion. Une inclination entre eux me causerait un chagrin mortel. Je ne pourrais pas le supporter. Nous aurions mieux fait de ne pas demander à M. Morel ces leçons de latin; il fallait, au contraire, le tenir à distance. Au lieu de faire cela sagement, comme

la prudence nous le commandait, nous avons donné tête baissée dans un piège dont il nous sera peut-être impossible de sortir.

— Mais pourquoi voir les choses de cette manière? Je t'en prie, mon cher ami, tâche de penser que nous sommes tous dans la main de Dieu, et que rien n'arrive sans sa permission.

— Alors, tu penses que nous n'avons pas à nous conduire nous-mêmes avec prudence? Ah! tu es bien toujours la même! Au fait, je payerai les leçons ric-rac, à la fin de chaque mois, et tout sera fini par là.

— Non, tout ne sera pas fini, mon cher ami, car, s'il en était ainsi, nous serions des ingrats. M. Morel prend intérêt à Jacques; il lui est utile pour les études que notre fils doit faire; il lui témoigne une réelle affection. Ah! nous sommes, au contraire, sois-en bien convaincu, trop heureux que Jacques aime à causer avec lui et suivre ses directions.

— C'est égal: tu verras si cela ne finit pas mal pour Marie. Je vois plus clair que toi.

Comme l'inquiet M. Sylvius disait cela, le facteur remit un télégramme à Augustine, et celle-ci vint vite l'apporter à ses maîtres. Naturellement elle attendit pour savoir aussi de quoi il s'agissait dans cette enveloppe de papier jaune. Ce fut M^{me} Isabelle qui l'ouvrit et lut:

«L'Abbaye, 7 heures matin. Partons pour Vallorbes et plus haut. Irons à l'Auberson-Sainte-Croix. Ne reviendrons pas demain. Sommes très bien.

»Jean-Jacques.»

— Sont-ils contents! s'empressa de dire la vieille servante. Les braves enfants! ce petit voyage leur fera beaucoup de bien. Depuis que Jacques prend toutes ces leçons et qu'il écorche des chouettes, je trouve qu'il a un peu pâli. Jean aussi s'est fatigué d'une autre manière. À cet âge, il faut que les garçons se promènent beaucoup, sans rien faire.

— Écoutez, Augustine, lui dit M. Sylvius impatienté par ce long discours, qui pourtant avait fait diversion à son humeur inquiète, — quand je vous demanderai votre avis, vous le direz; mais, pour le moment, allez à votre ouvrage.

— Mon dîner est sur le feu, répondit la cuisinière, et je vais préparer la soupe. Vous savez bien que je ne suis jamais en retard pour mon service.

— C'est bon; allez seulement.

Craignant qu'une plus longue conversation n'entretînt l'irritabilité toujours latente de son mari, M^{me} Isabelle alla rejoindre Marie et lui

porter la dépêche de ses frères. M. Sylvius, de son côté, se rendit où la tête lui chantait.

Il est de fait que, si déraisonnable qu'il fût à propos de la journée que ses fils prenaient de plus, et que, du reste, Gustave Morel avait annoncée comme étant probablement nécessaire, M. Sylvius avait certaines idées justes. Il voyait plus loin que sa femme sur des sujets et des questions dont celle-ci ne se préoccupait peut-être pas assez. Mais cette disposition un peu faible du caractère de M^{me} Isabelle pouvait, en bonne partie, être imputée à l'impatience fébrile de son mari, aux soucis qu'il se faisait pour tout dans une existence des plus faciles.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le goût des voyages a pris une extension effrayante, à peu près partout, depuis dix ou vingt ans. Aujourd'hui, cette passion est arrivée à l'état de manie pour beaucoup de gens. On dirait, à les entendre, qu'il n'est plus possible d'être heureux en restant chez soi. Il faut courir le monde, bien plus, il faut faire le tour du monde. Cela coûte si peu, disent les programmes: 16, 20, 25 mille francs. Qu'est-ce que cela? Une bagatelle. Il faut voir, tout voir. — Et qui donc réfléchit qu'on peut sortir de la misère toute une famille, avec la vingtième partie d'une de ces sommes, si légèrement jetées aux vents et à la mer?

On m'accusera d'être un vieux retardataire, un ennemi des voyages. Entendons-nous. Il y a voyage et voyage. Il en est de bons, de nécessaires; mais il en est de parfaitement inutiles, et ce sont ces derniers que je proscriis. — Et puis, celui qui a tout vu et ne se connaît pas soi-même, n'a pas été aussi loin qu'il le croit. Quant à moi, j'avais pensé jusqu'ici que Dieu a créé l'homme pour la vie du foyer domestique, dans le travail paisible de chaque jour. Il paraît que j'étais dans une grande erreur, car, d'après ce qui se passe actuellement dans le monde, l'homme a été créé pour quitter sa maison, aller, de lieu en lieu, voir ce qui se passe sur la terre, et engloutir son argent dans de somptueux hôtels qui, fort souvent, ruinent eux-mêmes leurs actionnaires.

Néanmoins, et malgré ce que je viens de dire avec une amertume qui n'a que trop sa raison d'être, il me faut suivre avec le lecteur nos trois jeunes touristes jurassiens, jusqu'au bout de leur petite excursion.

Du village de l'Abbaye dans la vallée du lac de Joux, ils sont venus à Vallorbes; puis ils n'ont pas tardé à prendre la route qui traverse une belle forêt en pente, de l'autre côté de la Jougnonne, ruisseau rougeâtre, profondément encaissé. Ils escaladent cette forêt, en partie par des sentiers, laissant Ballaigues sur la droite et Lignerolles encore plus à l'est.

Sur le plateau supérieur où ils arrivèrent, on trouve un certain nombre de maisons foraines, tout entourées de bois et situées parfois à une bonne distance les unes des autres. Ce sont des oasis montagneuses, où le soleil donne en plein, sur une terre peu profonde en général, mais d'une nature riche et vigoureuse. Là, vous trouvez de belles prairies, des champs bien cultivés, des groupes d'arbres fruitiers tout autour des habitations, de beaux légumes dans les jardins, des fleurs sur la tablette des fenêtres. Vous y verrez même des treilles dont les grappes claires mûrissent dans les chaudes années. — Les maisons n'ont pas de formes régulières. La plupart furent, dit-on, construites par des protestants français fuyant la persécution et venant s'établir dans ces montagnes, où ils trouvèrent du pain et la liberté. Avec l'argent qu'ils avaient pu sauver, ils achetèrent quelque lot de terre peut-être non défrichée, et, colons d'une nouvelle espèce au centre de l'Europe, ils se bâtirent eux-mêmes de rustiques demeures. Pour commencer, ce furent probablement des cabanes en écorce de sapin; plus tard, à mesure qu'ils défonçaient le sol, ils trouvaient des pierres et faisaient eux-mêmes la chaux pour le mortier. Une maison solide était alors construite par le père, aidé de ses jeunes fils. Vingt ans après, si la famille s'augmentait par le mariage d'un de ses membres, on ajoutait une aile au logis paternel, ou bien le nouveau ménage se casait ailleurs pour son propre compte.

Gustave Morel avait un oncle et une tante, vivant avec leur vieille mère et leur fille unique dans une de ces solitaires habitations. Ce fut chez eux qu'il arriva dans la matinée avec ses deux compagnons. Tous les trois furent accueillis avec une cordialité touchante. L'aïeule, l'oncle et la tante Géliu embrassèrent leur neveu avec tendresse; Alice tendit aussi ses joues roses à son cou, sans la moindre hésitation. Alice était une jolie brune de vingt-deux ans, un peu forte de taille comme le sont en général les montagnardes, mais dont l'expression annonçait la candeur même et une bonne dose d'intelligence. — Comme la famille allait dîner, Alice mit des couverts pour les arrivants, et tous mangèrent de bon appétit. On causa beaucoup pendant le frugal repas, Gustave racontant ce qu'il faisait à la plaine, et ses parents le mettant au fait de ce qui les concernait. Les Géliu étaient dans l'aisance. Outre leur propriété, ils avaient quelque argent, produit de leurs épargnes dans les bonnes années. Alice était demandée en mariage par un brave montagnard des environs, qui consentait à venir demeurer avec sa nouvelle famille, en sorte que tout s'arrangeait au mieux pour les Géliu. Tous étaient animés d'une piété sincère. Bien qu'il fallût presque une heure pour aller de leur habitation au culte public, c'était rare que deux des membres au

moins de la famille ne s'y rendissent pas chaque dimanche. La vieille foi huguenote de leurs ancêtres vivait encore dans leurs cœurs.

Le fiancé d'Alice était aussi un jeune homme moral et pieux. Il arriva justement comme les visiteurs étaient encore là et put faire connaissance avec son futur cousin. Jean et Jacques eurent du plaisir à se trouver au milieu de gens si différents de ceux qu'ils voyaient à l'ordinaire. Lorsque la grand'mère, l'oncle ou la tante s'exprimaient en patois, Jacques ne pouvait s'empêcher de sourire. Ce langage, qu'il comprenait pourtant, lui paraissait drôle avec ses inflexions particulières et ses finales franc-comtoises. Mais ce qui intéressa vivement les deux garçons, ce fut l'antique cheminée de la cuisine, la seule qui existât dans la maison. Le vaste manteau de cet âtre s'avancé jusqu'au milieu de l'appartement; construit en roc taillé, il était supporté devant, à chaque bout, par une colonne en granit, provenant sans doute de quelque bloc erratique ayant roulé d'un glacier des Alpes jusque sur ce plateau, on ne sait quand. Ces colonnes massives, grossièrement arrondies, reposaient sur un socle du même bloc. Elles étaient assez hautes pour qu'on pût se tenir debout à leur côté, sous la corniche posant sur les chapiteaux; et autour du foyer, aussi en pierre dure, toute une famille aurait pu se chauffer à l'aise. L'oncle Géliu raconta aux deux frères que cette cheminée avait été construite vers la fin du XVII^e siècle, par un de ses ancêtres qui était maçon. La bâtisse de la maison avait eu lieu probablement peu après la révocation de l'édit de Nantes, alors que les protestants français étaient poursuivis et traqués comme des bêtes fauves par les dragons de Louis XIV. Le vieux maçon avait dû travailler pendant bien des années avant d'être si chaudement logé. Chose curieuse, toutes les fenêtres étaient cintrées, de grandeurs différentes et appropriées seulement à la pièce que chacune d'elles devait éclairer. Il n'y en avait pas deux sur la même ligne; mais toutes laissaient pénétrer assez de lumière et de chauds rayons de soleil. Le constructeur avait tenu pour rien le coup d'œil extérieur, trop heureux déjà d'avoir un logis commode pour lui et les siens, après avoir échappé à la mort ou aux galères perpétuelles, pour le crime de prier Dieu autrement que le roi *très chrétien* de France.

Toute vieille qu'elle était, l'aïeule faisait encore de la dentelle au fuseau dans le bon du jour. Elle questionna les frères sur leur âge et sur ce qu'ils faisaient chez eux. L'idée qu'ils étaient jumeaux et s'aimaient tendrement, fit grand plaisir à la vieille femme. Elle leur recommanda, puisqu'ils allaient continuer leur instruction religieuse, de garder dans le cœur les enseignements du pasteur, et de ne pas faire comme tant de jeunes gens qui, lorsqu'ils sont devenus des

hommes, ne se souviennent plus de ce qu'ils avaient promis à Dieu pour toute leur vie.

Dans le jardin, à l'endroit le plus abrité contre le mur de la maison, il y avait un petit banc, garni des deux côtés et au-dessus de jolies plantes grimpantes. C'était là que cette pieuse grand'mère venait lire sa Bible chaque jour, et parfois chanter un cantique de sa voix émue et tremblotante. Excepté pour aller au culte et visiter leurs voisins de montagne, elle n'avait jamais quitté le seuil de sa maison. On ne pouvait donc pas lui reprocher d'avoir trop voyagé. En avait-elle été moins heureuse? Certainement non. Trouvant Dieu dans son âme et le voyant partout dans ses œuvres, elle vivait habituellement avec lui. Cette communion intime avec le Seigneur se réfléchissait sur ses traits ridés par les années, et donnait à son regard une sérénité que le brave M. Sylvius ne possédait guère, ni moi sans doute, et peut-être pas même vous non plus, mon cher lecteur.

CHAPITRE XVII



eu après le dîner, comme Gustave demandait à ses compagnons s'ils se sentaient en état de marcher encore pendant quelques heures :

— Tant que vous voudrez, répondirent-ils; nous sommes parfaitement reposés.

Gustave reprit donc son fusil, les Jean-Jacques leurs boîtes et leurs bâtons. Cora, qui commençait à trouver le temps long, poussa un aboiement joyeux, et les trois jeunes gens reprirent leur route, après de bonnes poignées de mains échangées avec la famille Géliou.

Le plan de Gustave Morel était d'arriver encore, le même jour, à l'Auberson, en suivant les sentiers et passant à gauche du Suchet. C'était faisable, mais bien assez fatigant pour des garçons de quinze à seize ans, après la distance déjà franchie dans la matinée. Mais à cet âge, on supporte facilement une journée de marche dans la montagne. Ils espéraient d'ailleurs voir faire quelque beau coup de fusil à leur directeur, dans les pentes souvent boisées qu'ils allaient parcourir, et rien que cela les tenait en haleine.

En effet, comme ils traversaient une forêt, ils surprirent une marte occupée à dévorer un bouvreuil derrière un fragment de rocher. À l'approche des hommes et surtout du chien, la marte prit son élan, et, par des bonds prodigieux, atteignit la tige d'un hêtre élancé, croissant au milieu des sapins. C'était l'arbre le plus à sa portée. Ce hêtre n'avait de branches que vers le sommet, déjà bien élevé et cherchant sans doute sa part des rayons de soleil en grande partie accaparés par ses voisins aux feuilles persistantes. Un vieux nid d'épervier se voyait à la plus haute enfourchure du fayard. La marte grimpa lestement là-haut et se blottit dans le nid, avant que le chasseur eût pu l'ajuster dans son ascension rapide. Mais le petit carnassier avait compté sans les cartouches de gros plomb que Gustave plaça dans la culasse de son fusil. Formé de petites branchettes

entrecroisées, le nid d'épervier était un peu percé à jour. Du pied de l'arbre, on pouvait presque distinguer le corps de la marte, à travers la claire-voie qui le protégeait.

Avant de tirer, Gustave dit aux garçons de se tenir au pied de l'arbre avec leurs bâtons, et de ne pas manquer d'en assener un coup sur la bête, si elle descendait blessée. Ces dispositions prises, il recula de quelques pas et fit feu. Rien ne sortit du nid, dont une bonne partie des branchettes volèrent en éclats.

— La marte est tuée, dit Gustave. Mais comme nous ne pouvons pas grimper là-haut pour la prendre, il faut tâcher de défaire le nid.

Une seconde décharge l'éclaircit assez pour que la marte, glissant par la trouée, tombât lourdement aux pieds de Jacques, qui la saisit toute chaude par le cou. Elle était bien morte, la pauvre bête. Malgré la saison encore peu froide, la fourrure était déjà bonne, la queue bien fournie. Les garçons remarquèrent les formes élégantes de l'animal, ses dents acérées, et la jolie tache jaune qu'elle a sous la gorge. Cette capture inopinée fut placée dans la grande poche du paletot de Gustave, le fusil rechargé, et les chasseurs, tout retrempés par cet incident, reprirent leur route avec entrain, sans se souvenir de la fatigue précédente. Ils n'arrivèrent à l'Auberson qu'à la nuit, bien contents de trouver bon souper et bon gîte dans la principale auberge de ce grand village. Les Jean-Jacques ne tardèrent pas à aller dormir. Quand ils furent dans leurs lits, Gustave se rendit chez Léon Thoiry, avec lequel il avait fait son apprentissage d'horloger à Genève. Thoiry s'était marié à l'Auberson et y demeurait. Il se vouait au même travail, au même genre d'affaires que Gustave Morel. Sa femme, aimable et intelligente fille des montagnes, connaissait une branche d'horlogerie et travaillait aussi à l'établi, lorsque son ménage était en ordre et que leur petit garçon de quinze mois se tenait tranquille dans une chaise à tablette, ou s'amusait tout seul sur le plancher de la chambre.

Gustave passa la soirée à causer avec eux, près du poêle. Ils parlèrent de leur profession, de la crise qui sans doute ne tarderait pas à éclater, grâce à la concurrence des machines et à la production toujours plus considérable des montres de qualité inférieure, médiocre ou mauvaise. La tromperie, le manque de bonne foi de certains fabricants, se faisaient déjà sentir dans le commerce de l'horlogerie. Aussi les deux amis s'estimaient-ils heureux de ne travailler que pour des maisons de premier ordre, et uniquement à des pièces dites de *précision*. Comme Gustave Morel, Léon Thoiry avait de temps en temps la commande d'une montre soignée, sur le prix de laquelle il faisait un joli bénéfice. Le chapitre des affaires étant épuisé, l'habitant de l'Auberson demanda si Gustave ne pensait pas à se marier.

— Ta mère compte déjà un bon nombre d'années, lui dit-il; tu devrais lui donner une fille, et en même temps, à toi, une aimable compagne.

— Je le désire aussi, répondit Gustave; mais, pour se marier, il faut être deux et se convenir. Or je ne suis guère placé de manière à m'établir selon mes goûts. Je n'ai presque pas de connaissances, ni dans le village que j'habite, ni ailleurs. Il me serait bien difficile de trouver une femme aussi charmante que la tienne. Et puis, si je gagné sans doute assez pour deux et pour fournir aux besoins d'un petit ménage, j'avoue que l'idée de me trouver dans la gêne ou seulement à l'étroit me répugne excessivement. À cet égard, je suis trop fier, je le sens bien. C'est peut-être à cause de cela que mon cœur ne s'est pas encore laissé prendre. S'il vient à se lier et qu'un autre cœur lui réponde, alors je serai très vite décidé. Jusqu'à présent, j'ai beaucoup joui de ma liberté, et je ne suis pas prêt à m'en dessaisir. D'ailleurs, vivant très retiré, je ne connais presque personne à la plaine; à Genève encore moins, et j'ai perdu de vue les anciennes relations de mon père à la montagne. En passant aujourd'hui chez mon oncle au Friant, je tenais à voir un peu ma cousine Alice, qui avait fait autrefois un séjour chez nous et me plaisait assez: je l'ai trouvée fiancée.

— Tant mieux, dit Thoiry. Il ne faut pas, en notre temps d'anémie générale, épouser une proche parente. Vous êtes cousins germains?

— Oui.

— En ce cas, je suis bien content qu'elle te manque. Qui sont les deux garçons que tu as avec toi?

— Deux frères jumeaux; les fils d'un propriétaire venu se fixer dernièrement près de notre village, dans une campagne qu'il a héritée d'un oncle.

— Comment se nomme-t-il?

— M. Malaxe.

— Un drôle de nom. Et l'homme, quel est-il? a-t-il besoin d'être *malaxé*, c'est-à-dire amolli?

— C'est un très honnête homme, dont le caractère n'est pas facile, à en juger par la manière dont nous avons fait connaissance.

Ici, Gustave fit le récit de sa première rencontre avec M. Sylvius, puis il continua:

— M^{me} Malaxe, au contraire, est bien aimable. J'aime beaucoup leurs enfants, c'est-à-dire les garçons. Je refais mon latin de collègue avec celui des deux qui veut être médecin, et je lui apprends aussi à empailler des oiseaux.

— Leurs parents ont-ils de la fortune?

— Oui, on les dit même assez riches. C'est ce qu'on pourrait appeler

des paysans-messieurs.

— Ils n'ont que ces deux garçons?

— Si bien; il y a une sœur aînée de vingt ans.

— Fais-moi un peu le portrait de cette sœur, s'il te plaît.

— Eh bien, c'est une fort belle fille, bien douée et plus instruite que la plupart des personnes de sa condition. Je la crois bonne aussi, et aimable comme sa mère.

— Blonde ou brune?

— Entre deux.

— Et grande?

— Un peu plus que ta femme.

— Mais, mon brave ami, ne serait-ce point celle qu'il te faut? Avoue que tu y as déjà un peu pensé? qu'est-ce que ça te fait de me le dire?

En ce moment, M^{me} Thoiry couchait son enfant. Gustave répondit:

— Je te le dirais très volontiers, si c'était chose décidée; mais elle ne l'est pas et ne le sera sans doute jamais. En m'abandonnant à une telle pensée, à un espoir si audacieux, je serais d'une imprudence qui pourrait me coûter cher. Le père, j'en suis certain, s'y opposerait de toute sa force. Je ne veux pas m'exposer à un refus, et me tiendrai plutôt sur une réserve sévère. Oui, j'avoue que M^{lle} Marie Malaxe me plairait beaucoup. Mais je ne dois pas penser à elle; ma position de simple horloger ne peut lui convenir, c'est évident.

— Tâche toujours de lui plaire: les choses s'arrangeront assez plus tard.

— Tâcher de lui plaire! non, mon cher, je ne ferai rien pour cela. Ce serait peine perdue. Parlons plutôt d'autre chose. Ces deux montres de quatorze lignes que tu repasses sont-elles à toi?

— Oui.

— Les as-tu vendues?

— Elles m'ont été commandées pour deux demoiselles anglaises, dont le frère a fait dernièrement un séjour à l'Auberson.

— Les décors sont jolis. Marchent-elles bien?

— Oui, j'en suis content.

— Combien les vends-tu?

— Cent soixante-dix francs l'une.

— Je pensais 180.

— À 170, je suis satisfait.

Les deux horlogers se livrèrent alors à une conversation toute bourrée de termes techniques sur leur métier et les rapports qu'ils soutenaient avec des maisons d'horlogerie. Léon Thoiry affirmait qu'une des grandes plaies de l'ouvrier, dans le Jura, venait des paiements qui se font à six mois. Un grand nombre de fabricants ne

veulent pas se départir de cette funeste méthode, disait-il. En attendant si longtemps le prix de leur travail, les ouvriers pauvres achètent presque tout à crédit, sans savoir si ce qu'ils recevront sera suffisant pour payer leurs dettes. Et lorsque l'argent arrive, le déficit est constaté, et l'ouvrier recommence à faire de nouveaux achats à six mois de terme. Qui pourrait dire les malheurs occasionnés par cette manière d'agir?

A force de causer, la soirée s'écoula rapidement. Gustave promit d'amener avec lui ses deux compagnons pour déjeuner, afin que M. et M^{me} Thoiry pussent les voir un peu à leur aise.

Le village de l'Auberson est situé au centre d'un large plateau⁴ entouré de pentes boisées, couvertes de sapins. Il se compose d'une longue suite de maisons, bâties sur les deux côtés de la route de Sainte-Croix à Pontarlier. Différents quartiers portent des noms qui leur sont propres: *Chez-les-Jacques*, par exemple. (Ce nom fit bien rire nos deux Jean-Jacques de la Graye). Détachés du centre principal d'habitations, plusieurs hameaux sont placés à petite distance, tantôt sur un léger mamelon, comme le *Crêt*, tantôt dans une petite combe, comme la *Prise Perrier*. Plus loin sont les *Granges-Jaccard*, le *Carre*, la *Mouille-Mougnon*, où un ruisseau, qui prend sa source plus haut dans une dépression marécageuse, trouve enfin à se dégager du côté de Noirvaux, dans la direction du Val de Travers. D'autres maisons isolées se voient aussi à la lisière des forêts. — Ce grand plateau passe, à tort ou à raison, pour être, au point de vue du climat, une Sibérie vaudoise. Les vents y soufflent sans que rien arrête ou atténue leur violence. Et quand la neige y tombe, elle arrive facilement à plus d'un mètre de hauteur. Pays d'hiver et pays de froidure! Même en été, les nuages, passant à ras les maisons, font du soleil en plein midi une lune blanche, honteuse de ne pouvoir dissiper ces lourds messagers de l'obscurité. Il faut être robuste pour vivre là-haut. On s'y habitue cependant, et l'on finit par s'y plaire. Les couchers de soleil par un temps clair y sont splendides. Les bois des environs attirent les promeneurs. Dans la saison des fraises, le sol forestier est rouge de ces fruits délicieux.

Dans cette contrée intéressante à bien des égards, l'industrie horlogère et celle des boîtes à musique occupent une bonne partie de la

4 - Les différents villages, hameaux et maisons foraines qu'on trouve sur ce plateau, portent le nom général de Granges de Sainte-Croix. Leur population est d'environ quinze cents âmes. Je ne mentionne guère que l'Auberson, parce qu'il se relie à mon sujet et que nos trois jeunes gens s'y arrêtent pour une nuit. Il y aurait encore bien des choses intéressantes à dire sur les autres localités de cette contrée.

population. De là, pour un grand nombre aussi, une large aisance. Car les habitants sont en même temps agriculteurs. Les terrains sont vastes, presque entièrement en prairies. Les champs produisent de l'avoine, de l'orge. La pomme de terre y gèle volontiers. Mais les vaches donnent du lait en abondance; les chevaux servent aux charrois. Lorsque les Jean-Jacques firent le tour du village, le lendemain de leur arrivée, le bétail paissait librement sur la plaine; les juments et leurs poulains venaient brouter les restes d'herbe jusque tout près des maisons. La jeune fille aux mains blanches qui sertit les rubis, — celle qui les polit, — celle encore qui place les goupilles dans les cylindres des boîtes à musique, — presque toutes savent traire les vaches, et plusieurs font cet ouvrage soir et matin.

Le dimanche, les habitants se rendent au culte public, soit au temple national, soit à la chapelle de l'église libre, soit dans des assemblées plus particulières. L'indifférence religieuse et les négations du libéralisme moderne n'ont pas encore atteint ces braves montagnards. Puissent-ils rester, eux et leurs enfants, toujours fidèles à la doctrine vitale de l'Évangile.

Matériellement, ce qui manque à l'Auberson, c'est l'eau de fontaine. Il n'y a guère que des citernes, renfermant l'eau de pluie. L'absence de sources jaillissantes vient, dit-on, de l'inclinaison des couches du sol rocheux. L'eau s'en va à contre-sens du village. Mais sans doute que la science moderne viendra quelque jour à bout, avec de l'argent bien employé, de vaincre ce grave obstacle. À l'heure où j'écris ces lignes, peut-être est-ce déjà fait.

J'ai dit qu'on finit par s'attacher à ce coin de pays si souvent balayé par les vents, et c'est vrai. On y rencontre de la cordialité, une bienveillance toujours éveillée. Il y a quelque chose de simple, de généreux et de sympathique dans le caractère de la population. — Mais quand on arrive, pour la première fois, de Sainte-Croix sur le col des Étroits, et qu'on aperçoit de là ce lointain village de l'Auberson de l'autre côté d'un profond ravin, le plateau sans arbres, avec son immense cadre de noires forêts tout autour, une telle vue attriste l'habitant des bords du Léman. Il se sent loin de chez lui, loin des coteaux chargés de grappes vermeilles, loin du gazouillement des fontaines, et il apprécie d'autant mieux le vallon fleuri où chantent les oiseaux, à deux pas de sa riante demeure.

Les Jean-Jacques déjeunèrent de bon appétit chez M. et M^{me} Thoiry, qui eurent du plaisir à les faire causer.

Bientôt Gustave Morel les conduisit à Sainte-Croix, où l'on ne fit qu'une courte halte. Notre jeune horloger n'avait pas de relations d'affaires avec les fabriques de montres pourtant si renommées de

cette localité. — Les garçons admirèrent les belles maisons de la *cité* jurassienne, puis, descendant le sentier pittoresque de Covatannaz, ils furent bientôt à Vuitteboeuf, et de là, en deux heures, à Yverdon. Le soir, ils étaient à la Graye, racontant, chacun à son tour, les incidents de leur petit voyage.

CHAPITRE XVIII



'est dans le mois de novembre que les Anglais se pendent, » me dit un jour une dame, Anglaise elle-même et d'un âge avancé. — Et pourquoi, lui demandai-je, les Anglais se pendent-ils en ce mois-là, préférablement aux autres mois de l'année? Il me semble, ajoutai-je en manière de réflexion peu charitable, que cet acte de désespoir — ou de folie, — pour ceux qui ont le malheur de s'y abandonner, pourrait avoir lieu tout aussi bien au printemps qu'à l'entrée de l'hiver. Mourir au milieu de la nature en fleurs doit être moins pénible que de quitter la vie alors que tout est sombre autour de soi. — Ce n'est pas cela, me répondit la dame. En Angleterre, on ne voit pas le soleil pendant le mois de novembre; la tristesse s'empare alors bien davantage de ceux qui déjà naturellement y sont disposés; et s'ils ne peuvent résister à cette pente funeste, elle les conduit à la mort.

Eh bien, l'excellente personne qui me disait cela, était parfois très soucieuse. Elle se livrait à l'inquiétude pour une chose de rien, tout aussi vite que pour les plus importantes. Mais elle savait aussi témoigner une réelle sympathie aux affligés, et se dévouer pour être utile au prochain. Pendant toute une année, par exemple, elle ne mit pas de sucre dans son thé, afin de pouvoir en donner le prix aux pauvres Irlandais en proie à la famine. Mais allons à notre histoire.

Bien que M. Sylvius ne fût pas le moins du monde Anglais, il eut, durant ce mois de novembre, plus d'un accès de pénible tristesse. Sa disposition soucieuse augmentait, soit par suite de l'état humide de l'atmosphère, soit à cause des préoccupations relatives à tout ce qui l'entourait. Sa pensée active allait toujours en avant: au lieu d'accepter l'existence au jour le jour, comme il faudrait pouvoir le faire, il cherchait à pénétrer dans un avenir qui ne nous appartient pas. Et comme il y découvrait beaucoup plus d'épines que de roses, il revenait de ce pays imaginaire avec une bonne recharge de son noir habi-

tuel. S'il était contrarié dans un de ces mauvais moments, il devenait alors inabordable. Tout ce que sa femme essayait de lui dire pour le ramener était mal reçu. Proposait-elle de lire quelque chose d'intéressant: — Ah! disait-il, ne me parle pas de lecture; je ne pourrais ni la faire ni l'entendre en ce moment. — Pour chercher une diversion à cet état de préoccupation pénible, M^{me} Isabelle se mettait alors à lui raconter une histoire quelconque, au beau milieu de laquelle M. Sylvius poussait un grand soupir, absolument comme s'il n'avait pas écouté un mot du récit en question. Il fallait, dans un cas pareil, le laisser à lui-même, ou bien qu'il allât se promener dans la campagne et se quereller un peu avec Merminod.

Heureusement la crise ne durait pas longtemps. Lorsqu'elle était passée, on le retrouvait aimable mari, bon père de famille, maître usant de condescendance envers son domestique. À bien des égards, c'était fâcheux qu'il ne fût pas occupé davantage des bras. C'était un homme auquel le travail physique aurait dû être ordonné par le médecin. Il n'était jamais mieux disposé que lorsqu'il semait son blé ou cultivait ses légumes. Le va-et-vient du propriétaire qui se borne à voir ce qu'il faut faire et à donner un ordre ne lui valait rien. Il aurait fallu qu'il maniât la pioche et la pelle de l'ouvrier de campagne, au lieu de vaguer d'un endroit à l'autre sans but précis. Heureux encore que, comme le font tant d'agriculteurs désœuvrés, il ne se mît pas à boire, soit dans les lieux publics, soit dans sa propre maison. Sa piété était sincère; il désirait vraiment se conduire en chrétien; et voilà qu'il suffisait d'un rien pour le faire sauter en l'air. Plus d'une fois, dans des scènes d'intérieur et sous le coup d'un reproche un peu vif de sa femme lorsqu'il l'avait poussée à bout, il s'était mis à sangloter comme un enfant, moitié par colère, moitié dans le sentiment de sa misère morale. Tout bien considéré, M. Sylvius était plus à plaindre qu'à blâmer.

Une des choses qui, déjà pendant le voyage de ses fils, lui avait été désagréable, ce fut de voir que Marie avait accepté le prêt d'une montre de Gustave Morel.

— Pourquoi ne l'as-tu pas refusée? lui dit-il. Était-ce une chose à faire? Déjà il eût mieux valu donner la tienne à un autre horloger, afin de ne pas augmenter avec celui-ci des rapports dont nous aurons peut-être un jour des regrets.

— Mais, mon cher père, lui répondit Marie, quel rapport peut-il y avoir entre nous et M. Morel, à propos d'une montre qu'il nettoie, et d'une autre montre qu'il me prête en attendant de me rendre la mienne en bon état? C'est absolument comme si un chaudronnier nous prêtait une casserole, pendant qu'il étame une des nôtres.

— Pas du tout, ma chère. M. Morel n'est point un chaudronnier. — Ce mot fit rire de bon cœur la jeune fille. — Oui, tu as beau rire, reprit le père: si M. Morel était un chaudronnier ambulante, même un chaudronnier sédentaire, il ne viendrait pas chez nous comme il le fait. — Si tu continues à rire, vois-tu, je me fâcherai tout de bon. Écoute-moi. Je veux et j'entends que tu payes M. Morel pour l'ouvrage de ta montre. S'il refuse, tu m'avertiras, et j'irai moi-même le payer.

— Oui, mon père, je te le promets. Mais pourquoi supposer qu'il refuse le paiement?

— Parce que ce n'est pas un homme comme un autre. Il est tellement fier, que je m'attends aussi à des difficultés avec lui, à la fin du premier mois des leçons de Jacques. Mais il faudra bien qu'il se soumette à être payé comme le régent. Je ne veux point de ces obligations. Et quant à ce qui te concerne, puisqu'on ne peut faire autrement que de le voir de temps en temps, je te demande formellement d'être avec lui de la plus grande réserve.

À ces derniers mots, Marie devint pâle, mais son père ne le vit pas, tout occupé qu'il était de son idée.

— Mon père, dit la jeune fille, as-tu quelque chose à me reprocher à cet égard?

— Non, mon enfant; bien sûr que non: mais un père ne peut faire autrement que d'avoir du souci pour ses enfants, et j'en ai pour vous tous. Si je ne vous aimais pas, je ne me tourmenterais pas de cette manière. — Adieu; je vais voir ce que fait Merminod.

Pauvre M. Sylvius! quel mauvais tour lui jouait son caractère! Et si maintenant sa fille allait se préoccuper des visites et des paroles de Gustave Morel, à qui en serait la faute?

Dans le mois de novembre, les cultivateurs vaudois ne suivent pas l'exemple des Anglais en proie aux attaques du spleen. Ils ne se pendent pas du tout. Loin de là, ils entreprennent toutes sortes de travaux, soit en vue de l'hiver, soit pour les préparations relatives aux cultures printanières. Les chaumes sont labourés; cela soulage la terre et détruit la mauvaise herbe. Les vieux gazons sont aussi *retournés* par la charrue: en mars de l'année suivante, lorsque ces durs sillons auront été amollis par la gelée d'hiver et le dégel du printemps, on y sèmera de l'avoine qui poussera dru et sera pesante: le terrain reposé lui convient. — Ailleurs, le campagnard coupe son bois de chauffage; — ailleurs encore, il conduit sur ses prés les terreaux préparés d'avance, les *ruclons* amoncelés à la longue. Le vigneron fait des minages, là où son coteau doit être renouvelé. C'est aussi un bon moment pour nettoyer les arbres fruitiers, ôter leur bois mort, enlever la mousse, etc.

Dans son exploitation si simple et si facile de la Graye, M. Sylvius voulait exécuter trois réparations. La première était déjà commencée. On n'a peut-être pas oublié cette large haie que l'oncle Rolland avait laissé empiéter sur le pré et dont les racines poussaient des drageons à cinq ou six mètres de distance de la limite voisine. Le long de cette haie, il faisait faire par Isaac une bande de fossoyage, pour extirper toutes les repousses qui n'auraient jamais dû se permettre de paraître en cet endroit. C'était un ouvrage bien entendu, mais fatigant. Quand la bêche n'était pas suffisante, il fallait prendre la pioche, parfois même la hache, le long des vieux troncs de la haie-mère. Merminod comptait en avoir là pour deux mois, entre le temps que lui prenait son bétail matin et soir. Mais M. Sylvius entendait la chose autrement.

Le jour où il fit cette leçon à Marie à propos de sa montre, il vint donc voir où en était Merminod. C'était à dix heures du matin. Il lui apportait une chopine de vin.

— Merci, dit Isaac en recevant la bouteille; mais comme il redoutait toujours plus ou moins les visites de son maître, il ajouta: — Je boirai dans un moment; je préfère ne pas m'arrêter, car j'ai très chaud et l'air est assez vif. — C'est un ouvrage pénible; mais, avec le temps, on en viendra bien à bout. Ces gueuses de racines me font enrager. Il y en a qui tiennent toute la largeur du fossoyage.

— Oui, je vois, dit M. Sylvius. Il n'aurait pas fallu les laisser s'établir pendant peut-être vingt ans, sans rien faire pour les détruire.

— Vous avez raison; mais voilà: l'oncle Rolland n'était *rien* pour les réparations. Il ne tenait pas à se donner tant de tracas.

— J'ai pensé, reprit M. Sylvius sans avoir l'air de faire attention à ce que disait le vieux serviteur, que je ferai bien de prendre un ouvrier pour que cela aille plus vite. Il vous faudra en chercher un, ce soir, au village, quand vous porterez le lait.

— Vous êtes le maître. Mais j'aurais bien pu, en prenant le temps nécessaire, venir à bout moi seul de cette grosse réparation. Souvent, au mois de janvier, il fait assez joli pour qu'on puisse fossoyer. D'ailleurs, quand on devrait ne finir ce travail qu'en automne de l'année prochaine, le mal ne serait pas grand.

— C'est que j'ai l'intention d'entreprendre autre chose quand ceci sera terminé.

— Et qu'est-ce que monsieur veut faire encore? dit Merminod en fronçant le sourcil.

Quand il disait *monsieur* à la troisième personne, on était sur qu'il prenait les choses par le mauvais bout.

— Oui, continua M. Sylvius, je veux, d'abord, faire arracher le grand poirier sauvage qui est au bas de la campagne. Il est rempli de bois

mort et de qui qu'on n'a jamais ôtés; ses petits fruits acres et véreux ne valent plus rien. J'ai d'ailleurs besoin de la tige pour faire plus tard un établi de menuisier que Jean me demande. Le reste de l'arbre servira pour nous chauffer.

— Il me semble que monsieur ferait mieux de laisser le *blessonnier* où il est, puis d'acheter un plateau déjà sec, pour l'établi. Arracher un vieux serviteur d'une place où il est peut-être depuis deux cents ans, ça me paraît presque une mauvaise action.

— Il a fait son temps. Je veux, d'ailleurs, planter douze arbres fruitiers dans cette partie du pré, et le *blessonnier* leur nuirait. Il faudra aussi faire des creux pour ces jeunes arbres; de grands creux, larges et profonds. Je marquerai les places.

— Très bien; c'est de mieux en mieux. Et monsieur pense que je pourrai faire tout ça?

— Non pas tout à la fois, Isaac, mais, comme vous dites: l'un après l'autre. — Enfin, je suis décidé à faire miner environ cent toises, à côté de la vigne, là où la pente est bonne encore. Je serai bien aise d'y mettre un plant de raisin dont on dit beaucoup de bien et qui mûrit facilement.

— Qui fera ce minage?

— Je le donnerai à *la tâche*. Nous trouverons deux ou trois ouvriers au village pour ce travail, et je serai content de faire gagner quelque chose à de pauvres gens. Seulement, avant de miner, il faudra transporter des terres, pour obtenir une pente régulière. Vous ferez cela avec le cheval, et je m'en occuperai aussi.

À l'ouïe d'une telle énumération de travaux auxquels il ne s'était nullement attendu, le pauvre Isaac s'assit sur le gazon, les pieds dans le fossé creusé par sa bêche, et se prit la tête dans les mains, comme un homme en proie à un violent combat intérieur.

— Quoi? qu'avez-vous? lui demanda M. Sylvius. Pas de réponse.

— Voyons, Isaac, dites-moi donc ce que vous avez? Êtes-vous malade?

— Non; mais *j'ai assez*.

Prenant sa pelle et sa pioche, sans oublier ni son brostou ni la petite bouteille, Isaac planta là son maître et s'en vint à la maison, sans ajouter un mot de plus.

M. Sylvius, tout ébahi, le suivit de loin et le vit entrer dans l'écurie, où il alla le rejoindre. Là, il trouva Merminod les bras étendus sur la couverture de son lit, la tête enfoncée dans l'oreiller et pleurant à chaudes larmes.

— Eh bien donc, dit le maître, qu'est-ce que cela signifie? Pourquoi faites-vous une scène pareille quand je vous parle tran-

quillemeut? Expliquez-vous.

— Monsieur, dit le pauvre homme entre plusieurs sanglots, il y a vingt-cinq ans que je suis dans la maison et que je couche dans cette écurie. Du temps de votre oncle M. Rolland, je faisais mon petit ouvrage tout seul, avec un ouvrier quand c'était nécessaire. Tout marchait bien dans la campagne; M. Rolland avait confiance en moi et me laissait faire. À présent, je vois que tout est changé par là. A peine un ouvrage est-il commencé, que déjà vous en commandez un autre. Comment voulez-vous que j'y tiende! Je ne suis plus jeune et ce n'est plus le temps où je pouvais courir. Il m'est impossible de penser à deux choses à la fois. Si vous êtes constamment à mes trousses, pour ceci ou pour cela; si vous voulez tout renverser dans votre campagne, je préfère m'en aller. Je n'y pourrais pas tenir, et cela me ferait d'ailleurs trop de peine.

Et ses larmes recommencèrent à couler. Assez ému lui-même, M. Sylvius attendit qu'Isaac fût un peu remis de cette crise, puis il lui dit, toujours à côté de son lit:

— Est-ce que je suis injuste à votre égard, Isaac?

— Non, mon Dieu, non. Mais je vois que nos caractères sont trop différents pour pouvoir aller bien ensemble. Jamais vous ne me comprendrez.

— Mais je vous assure que si, mon pauvre Isaac. Je ne vous demande rien de plus que ce que vous pouvez faire sans vous trop fatiguer. Aidez-moi, autant que vous le pourrez, à mettre mon domaine en bon état. Vous n'avez pas besoin de courir. Faites seulement votre ouvrage bien, selon vos forces. Avons-nous été de mauvais maîtres pour vous et votre femme?

— Non; je sais bien que vous êtes bons pour nous. Il est vrai que l'Augustine fait comme elle veut dans sa cuisine. Madame ne la tracasse pas à tout moment, tandis que pour moi ce n'est pas la même chose. Je vois venir que chaque année il y aura de nouvelles réparations. Jamais je n'y tiens.

— Eh bien, si cela vous est trop à charge, je ne veux pas vous retenir de force. Si nous nous quittons, cela me sera pénible, parce que je vous considère chez moi comme un vieux serviteur de mon oncle, et que d'ailleurs je suis très content de la manière dont vous soignez le bétail. Réfléchissez bien avant de me donner votre congé. Je ne le prends pas pour définitif en ce moment.

— Mais je n'ai pas donné mon congé! J'ai seulement dit que je n'y pourrais pas tenir.

— Vous y tiendrez très bien. Tâchez seulement d'être raisonnable.

On voit que, dans certains cas difficiles, M. Sylvius Malaxe savait

l'être aussi, et même d'une manière à laquelle on ne se serait pas attendu. C'était un homme à contrastes. — Quant à Isaac Merminod, lorsque son maître fut sorti de l'étable, il s'essuya les yeux avec le drap de son lit, but quelques bonnes gorgées à la petite bouteille, et revint à son ouvrage, le cœur encore bien gros, mais pourtant un peu consolé.

CHAPITRE XIX



L'espèce de scène que M. Malaxe venait d'avoir avec Isaac le fit réfléchir. Comme, après tout, malgré ses emportements et son irritabilité nerveuse, c'était un homme juste, il se dit qu'il s'y était mal pris avec le vieux domestique. Il avait le sentiment d'avoir été maladroit dans cette occasion. À quoi bon, en effet, connaissant la frayeur d'Isaac pour toute augmentation de travail résultant de changements à faire dans la campagne, lui exposer d'avance ses plans futurs d'amélioration? Un caractère moral parallèle au sien, mais dont les besoins étaient absolument contraires, lui fit penser qu'il devait se surveiller davantage à l'avenir et tâcher de résister à son premier mouvement, au lieu de lui laisser prendre son essor. C'était bien là une bonne et sage pensée. Mais qu'il est difficile d'arriver à se vaincre, à dominer ses défauts naturels! Pour faire des progrès dans cette voie excellente, il faut se revêtir des armes qu'on trouve dans la Parole de Dieu et dans la prière. Si l'on compte sur soi-même seulement, on sera de nouveau et plus d'une fois vaincu.

Gustave Morel garda la montre de Marie pendant trois semaines. Il avait fait dire par son élève qu'elle était en mauvais état et qu'il la rapporterait, ou la renverrait, dès qu'elle serait bien réglée. Un soir, il vint à la Graye, après souper. Les jours étaient devenus encore plus courts, les veillées déjà longues. La famille Malaxe se réunissait dans la chambre à manger, bonne pièce assez grande, où brillait un joli feu de bois. Dans nos villages, on n'emploie ni le coke ni la tourbe comme combustibles. Le bois est peut-être moins chaud, mais, vive un feu de bois pour égayer un appartement! Le hêtre, le charme, l'érable, le vieux poirier, même le frêne et le chêne, donnent une chaleur agréable, une belle flamme et des charbons qui durent longtemps. Leur foyer lumineux n'a rien de l'apparence d'un four ardent, comme le brasier de la houille. Mais la houille et le coke ont aussi leur mérite, et je n'ai point l'intention d'en dire du mal. Ils appartiennent aux pays d'indus-

trie; ils rendent d'immenses services. — Nous autres habitants du pied de la montagne, nous avons les forêts à peu de distance; elles nous fournissent, à un prix raisonnable encore, les bûches superbes qui sont un luxe dans les grandes villes.

Le soir en question, Gustave Morel vint donc rapporter la montre de Marie Malaxe. Bien disposé en ce moment, M. Sylvius lui fit bon accueil, ainsi que tous les membres de la famille. Les garçons préparaient leurs devoirs pour le lendemain; la mère et la fille maniaient l'aiguille; le père lisait le journal arrivé dans l'après-midi.

Avant de s'asseoir, Gustave expliqua ce qu'il avait dû faire à la montre. Retenir un pignon, boucher deux trous et les repercer, nettoyer toutes les pièces du mouvement, etc. Il dit que la montre allait bien maintenant, et pouvait durer encore plusieurs années.

— Elle est déjà un peu ancienne, ajouta-t-il. C'est de l'ouvrage des montagnes de Neuchâtel, ce qu'on appelle en termes d'horlogerie, du bon courant. L'échappement est à cylindres, avec quatre rubis. Si la montre n'allait pas très bien d'ici à quelques jours, vous me la rendriez pour que je voie de nouveau ce qu'on pourrait y faire. Mais je crois qu'elle marchera régulièrement.

— Merci, monsieur, dit Marie; voici maintenant la vôtre. — Papa, veux-tu avoir la bonté de payer M. Morel?

— Certainement, dit M. Sylvius, enchanté que sa fille eût si nettement posé la question. — Combien dois-je vous remettre, monsieur Morel? Mais veuillez donc vous asseoir.

— Je ne suis pas très au courant de ce qu'on fait payer pour ce genre d'ouvrage, répondit Gustave, parce qu'il est assez rare que je m'en charge. Je crois pourtant qu'on paye un nettoyage ordinaire 3 francs. Si je vous demande 1 franc pour ce que j'ai fait de plus, cela ferait donc 4 francs.

— Parfaitement, dit le père; mais 1 franc pour l'ouvrage fait en sus du nettoyage, cela ne me paraît pas suffisant. Voici donc 5 francs.

Gustave prit l'écu et rendit aussitôt 1 franc, disant qu'il était assez payé.

— Vous voulez donc absolument nous obliger, lui dit M^{me} Isabelle; c'est bien aimable de votre part, et nous en sommes reconnaissants. Mais si vous faisiez comme cela avec tous vos clients, vous n'y trouveriez pas votre compte.

— Comme ouvrier horloger, répondit Gustave, j'ai très peu de clients, madame. Je ne travaille que pour deux fabricants, en dehors de ce que je fais pour mon propre compte. De temps à autre un petit rhabillage, comme celui de la montre de M^{lle} Marie, et c'est tout.

— Mais vous gagnez pourtant de quoi suffire aux besoins de votre

ménage? demanda M. Sylvius.

— Oh! oui, sans doute, même un peu mieux que cela. Il faut songer aux mauvais jours, aux époques de chômage, à la maladie qui peut venir, aux années de la vieillesse, si j'y arrive. Mon père m'a laissé un bel exemple; je désire le suivre.

— Dans quelle partie travaillait-il? demanda M^{me} Isabelle.

— Dans celle que j'ai spécialement apprise et à laquelle je me suis voué, lorsque mon apprentissage général a été terminé. J'ai eu le rare bonheur de travailler sous la direction et sous les yeux de mon père, pendant trois ans. Il était un des ouvriers les plus distingués de la fabrique. Sa partie était ce qu'on appelle dans notre état *repasseur-remonteur*.

— En quoi consiste précisément ce genre de travail? demanda Marie.

— Mademoiselle, ce n'est pas très facile à expliquer en peu de mots: voici pourtant ce qui peut aider à comprendre ce que je fais. Lorsqu'une montre est dans sa boîte, le mouvement pourvu de toutes ses pièces, on me l'envoie pour que je l'examine avec la plus scrupuleuse attention. Il s'agit de s'assurer que tout est en parfait état, ce qui ne se présente jamais, puisque je dois tout revoir, tout *démonter* et tout *remonter*. Mon ouvrage n'est terminé que lorsque je suis parfaitement satisfait de la marche du mouvement. Le difficile est souvent de trouver la faute, les fautes, devrais-je dire, commises par les ouvriers précédents, dont chacun a travaillé seulement à une des pièces de la montre.

— Je comprends, dit Marie. Vous êtes l'expert qui doit examiner le travail d'ouvriers inférieurs.

— Non-seulement examiner, reprit Gustave, mais *réparer* ce qu'il peut avoir de défectueux. Je ne renvoie la montre au comptoir de l'établissement qu'après m'être assuré qu'elle marche avec précision et que je ne saurais plus qu'y faire.

— Mais c'est un travail d'artiste encore plus que celui d'un ouvrier, dit Marie avec une certaine animation.

— Je l'espère bien, mademoiselle, et je vous remercie de me faire cet honneur. Un repasseur de montres qui ne met pas son cœur à ce qu'il fait, celui qui se contente d'un *assez bien* au lieu du *bien positif*, celui-là n'est qu'un mercenaire. Non-seulement il ne remplit pas son devoir d'une manière consciencieuse, mais il aide le fabricant à tromper l'acheteur, et il contribue à la dépréciation des produits de la maison d'horlogerie qui l'occupe. Du reste, si l'ouvrage du *repasseur* est mal fait, il se peut que le *visiteur* le lui renvoie, ou bien, ce qui est plus fâcheux encore, le patron lui refusera de l'ouvrage à l'avenir. Pour

ce qui me concerne, je reçois ordinairement des compteurs pour lesquels je travaille, six montres à la fois: trois seulement, si ce sont des pièces compliquées. Quand je vois mes montres marcher parfaitement, je jouis beaucoup d'avoir réussi. Je suis alors comme un peintre devant un tableau dont il est content, ou comme un auteur en présence d'un livre écrit avec amour. Mais avant d'obtenir ce résultat, je passe parfois de rudes moments. Par exemple: voilà mes six montres remontées; à plus d'une, à toutes, j'ai dû retravailler quelques pièces, en redresser d'autres, *centrer* une roue qui ne l'était pas correctement. Cela m'a pris beaucoup de temps, d'observations et de réflexions. La journée finie, je vais dormir, l'esprit content. Le lendemain, une de mes montres est arrêtée. Où sera le *cot*, comme nous disons? Il faut de nouveau la démonter et trouver la pièce fautive. Dans de semblables occasions, il m'arrive parfois de pester contre l'ouvrier qui a mal travaillé.

— Il doit être bien difficile de ne pas se mettre en colère contre lui, dit M. Sylvius.

— Oui, monsieur; j'ai souvent de la peine à ne pas me fâcher. Mais cela ne servirait à rien, du moment que j'ignore son nom. La montre a passé peut-être par trente mains différentes avant de m'être remise.

— Êtes-vous au moins bien payé?

— Le prix des repassages varie beaucoup, suivant que la montre est simple ou compliquée. Pour tel genre, on paye 12 francs; pour tel autre 8 à 10; pour des pièces à remontoir, du calibre de quatorze lignes, 18 à 20 francs; pour de plus grandes, 12 à 20 francs.

— Que peut coûter une bonne montre simple, en argent, pour homme?

— De dix-huit à dix-neuf lignes, boîte forte, en argent, mouvement à cylindres, 70 francs. À ancre ordinaire, 105 à 120.

— Donc, si l'on vous commandait deux bonnes montres à cylindres, boîtes en argent, vous pourriez les livrer pour 70 francs l'une? mais quelque chose de solide et de soigné?

— Oui, monsieur: repassées, réglées, et garanties par moi.

Ici les Jean-Jacques levèrent les yeux du côté de leur père; celui-ci reprit:

— Eh bien, monsieur Morel, je vous fais cette commande, pour Pâques de l'année prochaine. Si mes fils contentent leurs maîtres cet hiver, s'ils profitent sérieusement des instructions du pasteur, je leur donnerai ces montres à l'époque ci-dessus.

— Merci beaucoup, papa, dirent les garçons; nous tâcherons qu'on soit content de nous.

— Je prends donc note de la commande, avec remerciements, dit

Gustave en faisant l'inscription dans son carnet. Et si l'on est content de mes jeunes compagnons de voyage, j'espère qu'on sera content aussi des montres. En tout cas, j'y mettrai tous mes soins.

— Un travail aussi attachant, qui revient tous les matins, n'est-il pas bien fatigant pour la vue"? demanda M^{me} Isabelle.

— Il y a des moments où l'on sent qu'il faut s'arrêter. J'éprouve alors le besoin de *prendre l'air*, comme on dit, de marcher un peu, de respirer à pleine poitrine. C'est pour cela, et aussi comme étude d'histoire naturelle, que je m'accorde de temps en temps une matinée ou une après-midi de chasse. — À propos, Jacques, j'ai tué aujourd'hui un beau mâle de sarcelle d'hiver, dans le ruisseau de la Ponthouse. Si vous pouvez rester demain une heure après la leçon, je le dépouillerai. On doit l'ouvrir sur le dos, afin de ne pas gâter la charmante fourrure de la poitrine et du ventre. Il faut aussi, comme pour les pics, sortir la boîte du crâne par le sommet de la tête.

— Je resterai avec grand plaisir, et je travaillerai une heure de plus le soir.

— Eh bien, dit Gustave en se levant, je vais vous souhaiter le bonsoir. En venant rapporter la montre de M^{lle} Marie, je ne m'attendais pas à recevoir une commande qui me fait un réel plaisir. Pardonnez-moi d'avoir été si ennuyeux dans mes explications de *repasseur*.

— Au contraire, dit Marie, ce que vous avez dit m'a vivement intéressée. Je ne savais pas un mot de tout cela, et il est toujours bon de s'instruire.

M. Sylvius tendit la main à Gustave; M^{me} Isabelle, Marie et les Jean-Jacques en firent autant, et bientôt le jeune homme rentra chez lui, où sa mère l'attendait.

Lorsque M. Sylvius se retrouva seul avec sa femme, il lui dit:

— Je ne pense pas, en effet, que nous ayons rien à redouter pour Marie de la part de M. Morel. Évidemment il est horloger avant tout, et je suis bien content qu'il n'ait fait aucune difficulté de recevoir le paiement pour la réparation de la montre. Mais ce qui m'a été désagréable, c'est de voir Marie lui donner une poignée de main sans se gêner. Je crois même qu'elle lui a tendu la sienne la première. Ça, c'est une chose qu'elle n'eût pas dû se permettre. Demain, je lui en ferai l'observation.

— Garde-t'en bien, répondit M^{me} Isabelle. Ce serait justement le moyen d'éveiller une idée quelconque dans son esprit et peut-être dans son cœur. Marie est simple; elle va droit son chemin. Nous avons tous tendu la main à M. Morel; c'eût été ridicule à Marie de se tenir en arrière et d'avoir l'air de faire bande à part.

— Eh bien, tu verras, ma chère! Si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, il

y avait quelque chose entre elle et M. Morel, tu aurais tout le temps de te repentir de n'avoir rien dit.

— Et toi d'avoir trop parlé. Tâchons d'avoir confiance en Dieu pour l'avenir de nos enfants; faisons notre devoir de parents, mais ne précipitons rien. Certes, je serais heureuse de voir notre fille épouser un homme du caractère de M. Morel et aussi distingué que lui. Il se trouvera peut-être, mais où? Je n'en sais rien, et je crois qu'il vaut mieux ne pas s'en préoccuper.

— C'est donc toujours moi qui ai tort! Eh bien, soit. Je me tairai à l'avenir. Souviens-toi seulement que tu es responsable de ce qui peut arriver. Oui, je crois faire une bonne chose, et, d'après ta manière de voir, je n'en fais que de mauvaises. C'est agréable à entendre, ça, par hasard!

— Du tout, mon cher ami; je ne dis point cela; je dis seulement...

— Ne dis plus rien, je t'en prie. Ah! quelle charge que celle d'une famille à élever! Deux garçons, pour lesquels il faudra dépenser des sommes considérables, et une fille en âge de se marier! C'est ça qui est commode à conduire!

— Et si, au lieu de trois enfants, dit la mère, nous en avons sept ou huit comme tant d'autres, et peu ou point de fortune, comment ferions-nous?

— Bah! les grandes familles s'élèvent toutes seules, tandis que c'est la mer à boire quand elles ne sont pas plus nombreuses que la nôtre. Si l'on pouvait au moins vivre au fond des bois, sans jamais voir une âme!

— Au fond des bois, mon cher ami, nous retrouverions les mêmes difficultés, peut-être encore plus redoutables. Tâche donc de voir les choses par leur bon côté, et non par le mauvais.

— Oui, oui, c'est facile à dire pour toi.

CHAPITRE XX



u commencement de décembre, la neige vint recouvrir les campagnes d'un épais manteau. Qui fut bien attrapé? Ce ne fut pas le blé en herbe: au contraire, il se trouva fort à l'aise et au chaud sous ce vêtement poreux. Ce ne furent pas non plus les bûcherons, car ils profitèrent de cette première neige pour traîner leur bois de la montagne à la plaine. Pour ce travail ils se passaient de chars. Le frottement des hêtres sur le sol donnait à ceux-ci une dureté qui les rendait meilleurs encore, en même temps que l'enlèvement partiel de l'écorce dispensait le propriétaire de l'obligation d'entailler avec la hache le précieux combustible.

Mais quelqu'un qui fut bien contrarié par l'arrivée subite de la neige, ce fut M. Sylvius. Le travail entrepris le long de la haie n'était pas même terminé, malgré l'adjonction d'un ouvrier. M. Sylvius avait fait arracher le poirier sauvage, et cela avait pris du temps. Le vieux *blessonnier* était maintenant scié en billots d'un mètre de long, excepté la tige, réservée pour le futur établi de Jean. Les creux des douze arbres à planter étaient faits; ils resteraient ouverts jusqu'au printemps, M. Sylvius n'ayant pu se procurer assez tôt les sujets greffés dont il avait besoin. Et puis, adieu le minage qu'il voulait faire pour augmenter sa vigne! Avec plusieurs autres choses, ce minage fut renvoyé à l'année suivante. Bon gré, mal gré, il fallut se résoudre à prendre ses quartiers d'hiver. Jacques n'en allait pas moins chez Gustave Morel pour son latin, et à la cure, chez M. Dulac, pour le grec. Les deux frères s'y rendaient encore avec les autres catéchumènes du village. Tout cela, et les leçons du régent, et celles d'allemand, les tenaient suffisamment en haleine. M. Sylvius travaillait au bûcher, son bonnet espagnol enfoncé jusqu'à la nuque. Il avait repris le soin du cheval. La mère et la fille avaient aussi leurs occupations d'hiver à la maison. On sait que ces occupations ne manquent jamais aux femmes actives.

Isaac Merminod triomphait: « Je savais bien, se disait-il, qu'il n'était pas possible d'expédier tant de travaux avant l'hiver. Il ferait beau piocher maintenant le long de la haie, ou essayer un minage! C'est bien fini jusqu'à l'automne de l'année prochaine, et peut-être qu'alors, s'il n'y a pas de neige, la terre sera gelée à un pied de profondeur. Mais voilà, ces hommes qui ont comme ça l'esprit toujours en mouvement, croient qu'on peut tout faire à la fois et presque en même temps. Ils n'ont point de patience. Finalement, le bon Dieu ne nous a pas créés pour ne pas avoir un moment de repos. »

Le jour où Merminod causait ainsi tout seul en respirant la chaude atmosphère de son écurie, après avoir bien arrangé la nourriture de son bétail dans la grange, il entendit M. Sylvius l'appeler du dehors.

— Oui, je vais. Que diantre me veut-il?

— Vous avez bien de la peine à entendre, lui dit son maître. Je vous ai appelé trois fois.

— C'est que j'étais occupé.

— À quoi?

— À quoi?

— Oui.

— Eh bien, je pensais à nos ouvrages, qui vont être joliment retardés.

— Avez-vous pensé qu'on peut transporter le *ruclon* sur la *luge*? Il faut profiter de la neige pour faire cela.

— Boni en voici bien d'une autre! La luge, monsieur, est toute vermoulue et à moitié démantibulée. On ne s'en est pas servi depuis plus de vingt ans.

— Allez un peu la sortir de son réduit. Je veux voir en quel état elle se trouve.

— Mais je dis à monsieur que certainement elle tombera en pièces si l'on essaye de s'en servir.

— Eh bien, si elle est trop vieille, on la brûlera, et j'en achèterai une neuve.

— Une neuve! il faut du temps pour en fabriquer une! Et quand le charron est bien occupé, comme c'est sans doute le cas, il lui faut au moins trois semaines avant de songer seulement à préparer le bois. Et encore, reste à savoir s'il a les deux *lugeons* nécessaires. On ne les trouve pas facilement.

— Ah! vous m'impatentez avec vos lanterneries. Allons voir cette luge.

Lorsque le vieux traîneau fut mis à découvert, ce qui n'était pas facile, car Isaac l'avait chargé de fagots de sarments pour le dissimuler aux regards, M. Sylvius constata qu'il pouvait très bien

supporter une charge moyenne de terreau. Bien que le bois fût piqué - par les vers, il avait encore assez de nerf pour ne pas se briser au moindre choc; les *lugeons* étaient d'ailleurs ferrés sur toute leur longueur.

— Vous voyez, dit M. Sylvius, que j'avais raison d'examiner cette luge. Nous commencerons aujourd'hui, tout de suite après dîner, et c'est moi qui mènerai le cheval.

— Comme vous voudrez; vous êtes le maître. Si le cheval prend des douleurs ou une *résypèle*, c'est vous qui en souffrirez. Les bêtes ont besoin de repos en hiver, comme les gens. C'est comme les deux garçons: je trouve qu'on est bien imprudent et qu'on a peu de conscience de leur faire brasser la neige tous les jours pour leurs leçons. Est-ce que M. Morel ne pourrait pas venir à la maison, plutôt que d'envoyer Jacques si souvent au village? Il faut déjà qu'il aille à la cure avec son frère pour les catéchismes et pour d'autres leçons. Ces jeunes gens n'ont finalement pas besoin d'être tant savants. Ils en sauront toujours assez plus tard. C'est très mauvais pour la santé d'abuser ainsi de la bonne volonté d'un enfant de seize ans.

— Ça leur fait au contraire beaucoup de bien de marcher à l'air vif.

— Vous verrez, vous verrez, si ça leur fait du bien! Voilà des enfants qu'on tourmente avec toutes ces leçons, au lieu de les laisser grandir tranquillement. Il y a assez de pain pour eux à la maison, sans vouloir leur donner des états qui les feront peut-être mourir jeunes. Ah! j'en ai vu qui sont morts avant le temps, uniquement pour avoir trop travaillé! Mais vous êtes le maître: ça ne me regarde pas. Quand on ne les aura plus par là pour m'égayer un peu, ce sera bien agréable! Et si malheureusement M^{lle} Marie venait à se marier, la campagne ne serait plus qu'un désert. Tâchez au moins qu'on ne vienne pas vous la prendre. Par le village, on a un peu l'idée que le fils du syndic la trouve à son gré et qu'il vous la demandera.

— Qui vous a dit cela? fit M. Sylvius d'un air singulièrement alarmé.

— Plusieurs personnes.

— Si on vous en reparle, répondez que ma fille ne quittera certainement pas la maison de bien des années encore.

— Robert au syndic est pourtant un joli garçon, et le père est riche. Un fils unique, ça ne se rencontre pas tous les jours. Mais n'ayez pas peur: je tiens autant que vous à ce que M^{lle} Marie reste à la maison. C'est un ange du bon Dieu. Quand j'ai des soucis ou des ennuis, elle a toujours une bonne parole à me dire. Ce serait fatal pour moi si elle nous quittait.

Malgré ses réticences, Isaac dut s'exécuter. Le cheval fut attelé au traîneau et le ruclon transporté sur la prairie, où il attendit le départ

de la neige avant d'être étendu sur le gazon.

Depuis le jour où Gustave Morel avait rapporté la montre de Marie, il n'était pas revenu à la Graye. M. Sylvius n'avait pu par conséquent payer les leçons qu'il lui devait. Au reste, à trois par semaine, il n'y en avait qu'une vingtaine. Un samedi au soir, Gustave arriva chez M. Sylvius. Il faisait un clair de lune superbe. Sur la neige en fine poussière, l'ombre des arbres prenait une teinte azurée, qui sans doute venait de la couleur du ciel. On entendait les chouettes hulottes s'entre-répondre à de grandes distances, comme si elles eussent voulu troubler le silence majestueux de cette splendide soirée. Sortis de leurs gîtes, les lièvres gambadaient à la lisière des forêts, élargissant leurs pattes pour ne pas enfoncer dans la neige, puis broutant l'herbe sèche sous les pins aux branches épaisses, où ils avaient toujours l'oreille au guet. Les renards quittaient leurs terriers pour aller rôder autour des villages; les fouines se promenaient sur les toits des maisons, et le sanglier solitaire fouillait avec son groin armé de défenses la terre noire ou les feuilles pour y chercher sa nourriture. La vie furtive des bêtes sauvages commence à l'heure où elles peuvent espérer que l'homme, leur ennemi mortel, va se livrer au repos. Avant l'introduction du péché sur la terre, ce n'était sans doute pas comme cela. Toutes les créatures vivaient en paix les unes avec les autres, comme le roi de la création était en paix avec Dieu. Mais qu'il est difficile de se représenter le bonheur parfait ici-bas! Aux *pourquoi* qui se dressent devant notre esprit sur ce terrible et inexplicable sujet, tâchons de répondre avec l'apôtre des gentils: « Un jour, je connaîtrai comme j'ai été connu. »

— Voici M. Morel qui demande si on peut le recevoir, dit Augustine en ouvrant la porte.

— Mais certainement, répondit M^{me} Isabelle. — Entrez, monsieur Morel, il y a longtemps qu'on n'a eu le plaisir de vous voir.

— Merci, madame, c'est bien aimable à vous de me dire cela. Je n'aurais pas demandé mieux que de vous faire une visite plus tôt, mais Jacques a pu vous dire que j'ai été pressé par le travail depuis quelques semaines. J'avais deux montres compliquées à repasser, pour une maison qui désire qu'elles soient réglées avant la fin de l'année, et j'ai pu les livrer hier seulement. Ces montres à *remontoirs*, répétitions, secondes indépendantes et spiral Breguet, sont destinées à être données pour étrennes. Or il faut s'assurer qu'elles marchent parfaitement, avant de les remettre aux acheteurs. J'espère qu'on sera satisfait. Mais elles m'ont donné bien du tracassé, même pendant la nuit, lorsque je ne dormais pas. Je les ai portées moi-même au comptoir. A première vue, le *visiteur* a fait entendre un petit sifflement

de bon augure.

— Ces pièces sont probablement d'un prix très élevé? demanda M. Sylvius.

— Je ne le connais pas d'une manière exacte, mais je suppose qu'on en demandera 1800 à 2000 francs.

— Les deux, sans doute?

— Non pas, monsieur; l'une, seulement.

— Mais c'est effrayant. Il faut être bien riche pour donner des étrennes pareilles, dit M^{me} Isabelle.

— Pour des millionnaires, reprit Gustave, ce n'est pas énorme. La haute horlogerie est toujours fort chère. Mais si ces montres sont bien réglées, elles ne varieront pas plus d'une à deux secondes par vingt-quatre heures. On raconte à ce propos qu'un Anglais, ayant acheté à Genève une montre de mille francs, la rapporta six mois après au marchand et lui dit:

« — Voilà votre montre; elle ne va pas bien. Je l'ai portée six mois sans jamais toucher les aiguilles, et voyez: elle a retardé de deux minutes.

» — Vous ne l'avez jamais remise à l'heure? demanda le vendeur.

» — Non, jamais; la voilà comme je l'ai reçue de vous. Elle n'a pas même été ouverte.

» — Très bien. Je vais vous rendre votre argent, comme il a été convenu. Puisque la montre ne va pas bien, je la reprends. »

L'Anglais mit dans son portefeuille le billet de mille francs qu'on lui présentait.

« — Maintenant, dit le marchand, je vendrai cette montre deux mille francs. Il n'est pas possible d'en faire une meilleure.

» — Alors, rendez-la-moi.

» — Non, monsieur; vous avez votre argent et moi ma montre. »

— Et c'était bien dit, conclut M. Sylvius. Vous n'avez pas encore fait venir celles de mes fils?

— Je vous en apporte six, pour que vous puissiez en choisir deux, avant que je leur donne le dernier finissage.

Ayant dit cela, Gustave sortit les montres d'une boîte à compartiments-et les plaça sur la table.

— Comment va celle que j'ai arrangée? dit-il à Marie.

— Bien; mais elle avance pourtant d'une minute ou deux par semaine.

— Pardon; voulez-vous me la donner un instant. Gustave la mit à son oreille, puis l'ouvrit, toucha légèrement la régléuse et dit, en la rendant, qu'elle n'avancerait plus. Il ouvrit ensuite les échantillons apportés: deux savonnettes à cylindres, deux à glace même échappe-

ment, et deux à ancre.

— Les savonnettes, dit-il, sont un peu plus chères que celles à glace. Elles coûtent 85 francs; les deux autres 75; les ancres 100 francs. Toutes seront bonnes quand elles seront finies.

— Vous avez parlé de 70 francs quand il en a été question, dit M. Sylvivus.

— Oui, monsieur; mais j'ai pensé qu'il valait mieux mettre 5 francs de plus et avoir une boîte plus solide: celles-ci sont épaisses, ainsi que la cuvette; essayez. — Du reste, si le prix de 75 francs est une objection, je les laisserai à 70, très volontiers.

— Non, certainement pas, dit M. Sylvivus. Est-ce que vous conseillez celles-là?

— Oui, à moins que vos fils ne préfèrent les autres. Les *ancres* sont peut-être plus délicates et plus jolies; les savonnettes exigent qu'on les ouvre pour voir l'heure; cela prend du temps et le ressort finit par s'user.

— Nous préférons celles à glace, si papa est de cet avis, dirent les deux garçons.

— Eh bien, va pour celles-là, dit Gustave; elles iront tout aussi bien que celles de 100 francs. Maintenant, il faut tirer au sort ou choisir parce que j'enverrai les cuvettes à Genève, pour y faire graver vos initiales.

— Faites comme vous voudrez, dit Jean; ou si tu veux choisir, Jacques, tu es libre.

— Non, M. Morel fera cela pour nous.

— Nous sommes donc bien d'accord? dit celui-ci.

— Oui, répondit le père.

Gustave replaça les montres une à une dans du papier de soie et dans leur case respective. Arrivant à la dernière, une de celles à ancre, il dit:

— Celle-ci sera probablement pour M. Robert Thiollet, le fils du syndic. Il est venu aujourd'hui chez moi pour commander une montre, et celle-ci lui a beaucoup plu.

— Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme? demanda M. Sylvivus.

— Je le connais peu. En général, je n'ai pas de rapports intimes avec les gens du village. M. Robert Thiollet s'exprime avec facilité. Il a l'air intelligent. Je crois qu'il aime à s'occuper de politique, et ses opinions sur ce sujet sont avancées. C'est ce qu'on appelle un radical. On le dit bon travailleur.

— Son père est riche, à ce que dit Isaac Merminod.

— Je ne connais pas sa position de fortune. M. Thiollet possède des terres, une assez grande maison et une douzaine de pièces de gros

bétail. Son train est celui d'un bon paysan.

— La politique, pour les jeunes campagnards qui s'y adonnent avec passion, dit M. Sylvius, a souvent sur eux une influence pernicieuse; elle les dégoûte d'une vie utile et régulière. On en a vu bien des exemples.

Gustave Morel n'ajouta rien à ce qu'il avait avancé sur le fils Thiollet. Peut-être regrettait-il d'en avoir parlé de manière à jeter une ombre sur son caractère aux yeux de M. Malaxe. Et cependant il en avait dit plutôt du bien. Mais il suffit parfois de très peu de chose, d'un simple mot, pour faire un tort réel au prochain et prévenir les gens contre lui. À cet égard, on ne saurait user de trop de réserve.

Prenant sa boîte à montres, notre jeune horloger salua la famille. En lui tendant la main comme la précédente fois, Marie rencontra son regard et crut y distinguer des choses que personne excepté elle n'aurait su voir ou comprendre. Et pourtant, ce n'était qu'un simple regard.

Gustave revint chez lui par le brillant clair de lune. Les chouettes ne s'appelaient plus. Un silence complet régnait dans la nature, mais on sentait peut-être encore mieux que de plein jour la présence et la sagesse éternelle du Créateur dans toutes les œuvres de l'univers.

Seul avec sa femme dans leur chambre, M. Sylvius disait:

— C'est un brave garçon, ce Morel; et d'autant plus brave que certainement il ne pense point à Marie. On voit qu'il est tout à son affaire de montres. Mais ce qui m'inquiète, c'est ce que m'a dit Isaac au sujet de Robert Thiollet. Ah! ce serait terrible, si le fils du syndic venait nous demander notre fille. S'il s'adressait à toi, en mon absence, tu refuserais nettement.

— Je crois, mon cher ami, que, sur ce point, tu peux dormir tranquille. Marie est trop développée, quant aux sentiments, pour consentir à devenir la femme d'un simple paysan.

— Je l'espère bien. Mais les jeunes filles sont parfois si folles! L'idée qu'on les aime les éblouit, et elles se laissent prendre le cœur comme de vraies bécasses. Bon! voilà que j'ai oublié, encore aujourd'hui, de régler pour les leçons avec M. Morel. Je ne sais pas où j'avais la tête ce soir. Pourquoi ne me l'as-tu pas rappelé?

— Je n'y ai pas pensé non plus.

— Je crois bien. Vous ne pensez à rien quand vous tirez votre aiguille. Est-ce que Marie n'aurait pas dû me faire un signe à ce sujet, ou me dire un mot, au lieu de rester silencieuse? Personne ne m'aide, nul ne m'appuie dans la maison. Il faut que je pense à tout et que je voie tout. Si ma santé s'use et se détruit, ce sera bien votre faute.

— Jacques dira demain à M. Morel de revenir un de ces premiers

jours. On l'invitera à goûter et tu pourras lui payer les leçons. Ou bien, va chez lui.

— Non, je n'irai certainement pas, et je ne veux pas qu'on l'invite. Je le rencontrerai bien quelque part dans les chemins, avant la fin de l'année. Tiens, cette affaire de leçons va, je le sens, m'empêcher de dormir. Donne-moi quelques gouttes d'eau des Carmes sur un morceau de sucre.

CHAPITRE XXI



L'occasion désirée et, en même temps, redoutée par M. Sylvius de régler le prix des leçons de Gustave Morel, ne tarda pas à se présenter. Peu de jours après la visite de l'horloger à la Graye, M. et M^{me} Malaxe avec leur fille descendaient au village en venant du bas de la montagne, où ils avaient fait une promenade. La neige ayant fondu à la surface, puis gelé assez fortement, la croûte supérieure était devenue assez résistante pour ne pas enfoncer lorsqu'on marchait dessus. Puis, le milieu du chemin, dans lequel on avait traîné du bois, était ferme et solide. Il fallait seulement prendre des précautions pour ne pas tomber, dans les endroits polis comme une glace. M. Sylvius donnait le bras à sa femme et lui recommandait la prudence, pendant que Marie marchait d'un pied léger sur le haut trottoir de neige accumulée au bord de la route, le long des haies.

— Fais donc attention, lui disait son père toujours anxieux. Si la neige allait céder sous le poids de ton corps, tu enfoncerais jusqu'à la ceinture. Je ne comprends pas cette manie que tu as de courir là-dessus comme une biche.

— Je trouve pourtant que c'est agréable et amusant.

— Amusant! est-ce qu'on doit s'amuser quand on a vingt ans passés! C'est bon pour les enfants, de s'amuser. Mais une grande fille comme toi ne doit plus penser à s'amuser. Elle doit être sage et raisonnable en tout.

— Mais, je t'en prie, dit M^{me} Isabelle à son mari, quel mal y a-t-il à marcher sur ces tas de neige?

— Il y a que ce n'est pas convenable; c'est une fantaisie d'enfant. Marie a parfois des allures trop libres. Par exemple, si nous allions rencontrer un homme, ce serait joli, n'est-ce pas, qu'il vît Marie là-haut perchée et gambadant comme une folle. Si j'avais su qu'elle fit cela, je ne serais pas venu. Vous cherchez toujours à me contrarier,

comme si je disais des choses singulières.

M^{me} Isabelle appela Marie, qui était assez en avant, toujours sur le haut trottoir.

— Quoi, maman?

— Descends au chemin, cela inquiète ton père.

La jeune fille obéit à l'instant, mais, chose curieuse, ils furent bientôt rejoints par un cheval, attelé à un brancard, derrière lequel traînaient une demi-douzaine de hêtres, qui remplissaient toute la voie. Le cheval allant plus vite qu'eux, ils s'arrêtèrent pour le laisser passer. Un jeune homme trapu, ayant des bottes sur le pantalon et une hache à l'épaule, suivait sa *traîne* pour la surveiller et s'assurer qu'aucune tige ne se détachait en chemin. Force fut aux trois promeneurs de se tirer de côté, aussi près que possible de la muraille de neige pour n'être pas atteints par le frottement dangereux des arbres. Il aurait mieux valu escalader le blanc rempart, où ils auraient été en parfaite sûreté. Toutefois, les tiges passèrent sans toucher personne. — Lorsque le conducteur de ce train de bois arriva près de M. Malaxe, celui-ci lui adressa une espèce de réprimande sur un ton auquel le jeune homme n'était sans doute pas habitué.

— Il me semble, lui dit-il, qu'il n'est pas permis d'obstruer la route de cette manière. On devrait au moins tenir son cheval par la bride, ou l'arrêter, quand on rencontre des piétons.

— Ah! oui, pardon, répondit le garçon. Je ne vous avais pas vus, à cause du contour. Le chemin est étroit et glissant. Il vaudrait mieux marcher là-haut, sur le tas de neige.

— J'y marcherai si cela me convient. Vous n'avez pas besoin de me donner des conseils. Comment vous appelez-vous?

— Robert Thiollet.

— C'est vous qui êtes le fils du syndic?

— Oui.

— Vous avez un bien joli cheval, dit subitement Marie.

— Oh! voilà! Celui-ci est pour la montagne, un fort cheval. Nous en avons un autre, bien plus élégant, et bon trotteur, qu'on attelle au petit char. — Puisque j'ai l'honneur de voir mademoiselle, — je prie encore monsieur son père de m'excuser, — je profiterai de l'occasion pour vous dire, de la part de la société de la jeunesse dont je suis président, que nous serions très flattés si vous acceptiez une invitation à notre prochaine fête. Il y aura bal après le souper. J'espère que vous nous ferez le plaisir et l'honneur d'être des nôtres.

— Merci, monsieur, répondit Marie: je ne danse pas. Veuillez remercier de ma part vos amis et leur dire que je ne puis pas accepter.

— Enfin, j'espère que mademoiselle fera de bonnes réflexions.

Bonjour, monsieur et mesdames. *Yu! Marquis!*

Le train de bois s'ébranla de nouveau et fut bientôt à distance.

— Vous voyez, dit M. Malaxe à sa femme et à sa fille, comme c'est agréable de se promener par là! Si j'avais su que ce jeune homme était le fils du syndic, je lui aurais parlé autrement. Il est capable d'indisposer son père contre moi, contre nous, puisque Marie a refusé son invitation.

— Allons donc! dit M^{me} Isabelle; pourquoi veux-tu qu'il soit blessé de ce que tu lui as dit? Tu n'avais pas l'air fâché en lui parlant. Il était d'ailleurs dans son tort. S'il avait rencontré un gendarme, il aurait dû payer l'amende, pour laisser aller son cheval sans guides ou sans le tenir à la main.

— Ah! reprit M. Sylvius, ces paysans riches sont fiers. J'aurais mieux fait de ne rien dire. Descendons maintenant au village et allons chez M. Morel. La leçon de Jacques sera terminée quand nous arriverons.

En effet, comme ils entraient dans la petite cour enfoncée de la maison Morel, Jacques en sortait. Il rentra avec eux, M^{me} Isabelle désirant saluer M^{me} Morel.

Ayant ses libres entrées, Jacques précéda ses parents et demanda si l'on pouvait les recevoir. Gustave s'empessa de les faire asseoir et s'excusa sur le mauvais arrangement de l'atelier pour y introduire des visites. Les dames engagèrent immédiatement une conversation. M. Sylvius fit une ou deux questions à Gustave Morel sur le travail de Jacques, après quoi il lui dit:

— J'ai complètement oublié, l'autre jour, de vous demander ce que je vous dois pour les leçons; veuillez donc avoir l'obligeance de me le dire, afin que je puisse régler. Il est plus que temps de m'acquitter.

— Cela ne presse nullement, répondit Gustave; mais si vous tenez à avoir la note où j'inscris les leçons, la voici. Il y en a vingt-cinq. Quant au prix, je ne sais, en vérité, comment le fixer. Je préférerais n'être pas payé, parce que le travail que je fais avec votre fils m'est utile à moi-même et me repose de mes absorbantes occupations; mais, d'un autre côté, j'ai besoin aussi de mon temps. Monsieur le régent demande, je crois, un franc par leçon particulière: je me contenterai parfaitement de ce prix pour les miennes.

— Permettez-moi de laisser ici 30 fr. pour les vingt-cinq leçons, dit M. Sylvius, et même ce n'est pas assez.

— Monsieur, dans aucun cas je n'accepterai plus d'un franc par heure, comme se fait payer le régent. Ainsi, veuillez reprendre cinq francs. Voici la note acquittée. Maintenant, permettez-moi de vous faire une proposition.

À ce mot de proposition, qui effarouchait toujours M. Sylvius, celui-ci prit un air inquiet et se tourna du côté de sa femme, pour qu'elle entendît bien ce que dirait Gustave.

— J'ai fait aussi un peu d'allemand au collège, reprit ce dernier; mais je l'ai, en bonne partie, oublié. Ne pourrions-nous pas faire un échange de leçons, sans qu'il fût question de paiement? Puisque M^{lle} Marie enseigne l'allemand à ses frères, je serais très content si Jacques voulait répéter avec moi la leçon de sa sœur, pendant le reste de l'hiver. Je me remettrais avec plaisir à l'étude de cette langue. Nous pourrions faire cela deux fois par semaine, tout de suite après la leçon de latin. Qu'en pensez-vous?

— C'est une bonne idée, dit M. Sylvius grandement soulagé.

— Oui, sans doute, dit Marie; mais je crois bien que c'est encore M. Morel qui donnerait la leçon, et au lieu d'une seule obligation, nous lui en aurions deux.

— Non pas, mademoiselle; je vous assure que j'ai oublié presque tout ce que j'avais appris d'allemand.

— Jacques n'est qu'un commençant, reprit-elle.

— Eh bien, je commencerai avec lui. Vous auriez peut-être l'obligance de corriger mes fautes?

— Si j'en suis capable, oui; mais moi non plus je ne suis pas très avancée.

— Essayons toujours. Vous voyez, mesdames et monsieur, que je vous demande cela comme un service.

— Pour ce qui me concerne, je veux bien, dit Marie. Et toi, Jacques?

— Enchanté de l'arrangement; mais je vois venir que, sur ce point comme sur les autres, je serai l'écolier de M. Morel.

— Non; vous serez le répétiteur, et cela vous sera peut-être utile. La prochaine fois, vous resterez donc une heure de plus. Sommes-nous tous d'accord?

— Essayez, dit le père; et si cela ne va pas, vous discontinuerez.

En revenant à la maison, M. Sylvius était tout pensif. Sa femme lui en fit l'observation, pendant que le frère et la sœur, prenant les devants, cheminaient bras dessus, bras dessous.

— À quoi penses-tu? demanda M^{me} Isabelle: tu ne me dis rien.

— Hélas! je pense que vous venons de commettre une nouvelle imprudence, en consentant à cet échange de leçons. Évidemment cela mettra Marie et l'horloger en rapports qui pourraient devenir intimes, si l'on n'y prenait garde. Et quand Jacques sera parti, qui sait si les leçons d'allemand ne continueront pas? Alors, il faudrait s'y opposer d'une manière absolue, et cela risquerait d'amener une brouille, une espèce d'éclat entre nous. Ah! c'est un malheur que nous

ayons fait la connaissance de ce jeune homme. Que diantre avait-il besoin de traverser notre campagne avec son fusil, puis de se lier avec nos garçons? Et enfin, M. Dulac, avec toute sa science, aurait bien dû comprendre que ces leçons de latin, données par M. Morel, pouvaient présenter de graves inconvénients. Hélas! oui, je vois que nous nous laissons entortiller dans toutes sortes de difficultés. Un beau jour, ça finira par on ne sait quoi, peut-être par une demande en mariage. Je te l'ai déjà dit vingt fois, mais c'est comme si je parlais en l'air. Tu ne t'en fais pas le moindre souci. — Pourtant, ce qui me rassure un peu, c'est que le dit horloger avait préparé la note des leçons et pensé au prix qu'il pouvait demander. Il me semble que s'il avait eu des visées plus hautes, il aurait éludé la question ou refusé le paiement.

— C'est bien évident, dit M^{me} Isabelle. Tu peux voir toi-même que, dans tout ce qu'il dit et fait, M. Morel va droit son chemin.

— Oui, j'en suis convaincu. Mais c'est précisément pour cela que j'ai parfois la frayeur terrible qu'il ne nous demande, tout droit aussi, la main de notre fille.

— Il faut tâcher de ne pas aller en avant dans la vie de nos enfants; contentons-nous du jour présent, c'est déjà bien assez.

— Oui, sans doute que c'est assez; néanmoins, il faut prévoir les choses.

— Cela les fait parfois arriver, dit M^{me} Isabelle en soupirant. Tâchons d'être attachés de cœur à la volonté de Dieu.

Les prévisions de M. Sylvius ne se réalisèrent pas. Jacques répétait la leçon d'allemand à Gustave Morel, qui put bientôt marcher de conserve avec son jeune ami. Tous deux en profitaient. Marie corrigait les traductions de Gustave, admirant sa charmante écriture, toujours soignée comme ses montres à répétition.

L'hiver se passa de cette manière, sans nouvel incident pour les uns et les autres. Il n'était plus question d'empailler des oiseaux, puisque la chasse était finie. Au lieu de les tuer ou de les prendre au piège, Gustave en nourrissait un bon nombre sur le mur de sa terrasse. M^{me} Morel y mettait des miettes de pain, Gustave des noix cassées. Les mésanges y arrivaient de toutes parts et s'y disputaient la généreuse prébende. Grandes et petites charbonnières, la nonnette, la bleue, y faisaient entendre leur caquetage criailleur. Les moineaux hardis y donnaient la chasse aux pinsons débonnaires ou plus timides, et pendant que ces disputes avaient lieu, les sitelles actives emportaient les meilleurs morceaux dans quelque retraite sûre, où elles allaient ensuite les manger à loisir.

La fête de la jeunesse eut lieu sans Marie. Robert Thiollet, tout endimanché et superbe, vint tenter un nouvel essai à la Graye. Pour se

grandir, il portait des bottines à hauts talons et un chapeau tube de forme élevée. Néanmoins il restait petit, ce qui paraissait lui être pénible. Il ne réussit pas mieux avec Marie que la première fois, lors de la rencontre de la *traîne*. Mais M. Malaxe le reçut très poliment. Il lui montra son bétail et lui offrit un verre de vin que le jeune homme accepta avec plaisir, afin, dit-il, de le boire à la santé de la famille et particulièrement à celle de mademoiselle.

— Voyons, décidez-vous, lui dit-il avant de partir. Je serais si fier de venir vous chercher avec la musique et de vous offrir mon bras pour vous conduire à la danse. Faites-moi cet honneur, mademoiselle Malaxe?

— Je vous suis très obligée, monsieur, mais ma décision est irrévocable. Je n'ai aucun goût pour la danse.

— C'est bien étonnant, car enfin la danse est un charmant plaisir.

— Pour ceux qui l'aiment, oui. Veuillez encore présenter mes remerciements à vos camarades pour leur aimable politesse.

Robert Thiollet en fut donc pour ses avances inutiles. Comme le renard de la fable, peut-être pensait-il, en s'en allant, que la fille de M. Malaxe était trop décidée pour lui convenir, et qu'une femme de ce caractère donnerait du fil à retordre à son mari. «Mais ça n'empêche pas qu'elle ne soit diantrement belle et jolie, se dit-il tout en marchant. Pour sûr, elle aurait été la reine de notre bal.»

CHAPITRE XXII



À commencement d'avril, les deux frères se rendaient un jour à la cure. M. Dulac avait désiré les recevoir en particulier avant leur départ, afin d'avoir avec eux un entretien plus intime que dans un catéchisme public. Jean et Jacques étaient d'ailleurs plus instruits que les autres garçons catéchumènes de la paroisse, et leurs facultés morales plus développées. Comme ils allaient partir, Jean pour l'Allemagne et Jacques pour continuer ses études à Lausanne, le pasteur éprouvait le besoin de leur donner quelques directions particulières pour leur conduite future. Il savait combien il est pernicieux pour un jeune homme de se livrer à l'esprit souvent très mauvais qui peut exister dans un collège, et de s'abandonner à des habitudes parfois déplorables. Il dit à Jacques de se montrer aimable avec ses condisciples, mais de ne jamais sacrifier le devoir au plaisir, le travail à la nonchalance et à la paresse.

— Ayez votre chambre toujours en ordre, lui dit-il, vos cahiers propres et bien tenus, vos vêtements soignés. L'existence que vous aurez plus tard, le rang que vous pourrez obtenir dans vos études, tout cela dépend de vous, d'une ferme volonté pour tout ce qu'une conscience délicate peut approuver. C'est vous seul, mon cher ami, non vos camarades, qui êtes responsable de votre vie. Souvenez-vous que, dans tout ce que vous ferez et direz, vous êtes toujours en présence de Dieu. — Quant à vous, Jean, vous allez dans un pays et chez des personnes dont les idées et les habitudes ne ressemblent probablement pas à celles qu'on a ici: votre devoir sera donc de ne pas juger ce qui, au premier abord, vous paraîtrait singulier ou désagréable. Attendez, examinez, instruisez-vous; soyez bon et complaisant, respectueux et docile. Allez, mes amis. Qu'aucun jour ne se termine sans demander à votre Dieu-Sauveur le secours de son Saint-Esprit pour vous donner la force de faire le bien et celle de fuir le mal.

Les deux frères remercièrent l'excellent pasteur, qui pria pour eux et leur serra cordialement la main; puis ils revinrent à la Graye, bien décidés à ne pas dévier des enseignements qu'ils avaient reçus. Tous deux étaient sincères dans leurs convictions, mais d'une manière assez différente. D'une nature morale plus simple, peu disposé à creuser les questions, Jean acceptait l'Évangile sans qu'aucun doute vînt effleurer son esprit. Il lui semblait impossible que l'homme osât discuter avec Dieu et trier dans sa Parole pour y prendre ce qui lui convient et laisser de côté ce qui ne lui plaît pas. Jacques n'avait pas la même foi enfantine. Il croyait bien à la révélation de la vérité divine dans l'Écriture sainte; il admettait la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ comme des faits certains et historiques; mais il aurait voulu pouvoir comprendre aussi par la raison, ces choses «que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme.» De ce travail intérieur de son âme et de son esprit résultait, pour Jacques Malaxe, un état beaucoup moins heureux que celui de son frère. Là où Jean s'abandonnait avec la plus entière confiance, Jacques tâtonnait avec sa raison pour chercher des appuis qu'il ne rencontrait pas. *Croire et vivre* eût été la devise de Jean; *connaître et vivre* eût été plutôt celle de Jacques. Mais tous les deux voulaient marcher dans le chemin du devoir et de l'honneur.

Par l'entremise du pasteur chez lequel Marie avait passé une année en Wurtemberg, on avait trouvé pour Jean une famille placée dans une situation à peu près semblable à celle de ses parents. C'était à portée d'une ville où Jean pourrait suivre quelques cours d'agriculture, lorsqu'il posséderait mieux l'allemand. Il travaillerait aussi une partie du temps à la campagne avec le propriétaire.

Grâce à M. Dulac qui connaissait bien Lausanne et avait pris les informations nécessaires, Jacques serait placé chez des gens aimables, dont les fils suivaient aussi les établissements d'instruction publique. M. Gastier était un homme instruit, d'un esprit ouvert et d'un caractère affable, qui inspirait la confiance. Madame était bonne, s'intéressant aux jeunes gens et comprenant leurs besoins. Elle était gaie et causante, bonne musicienne, très attentive aux soins qu'exige la santé d'un garçon de seize à dix-sept ans. Heureux le collégien, heureux l'étudiant, qui rencontrent dans leur pension des cœurs sympathiques, des âmes pieuses, sans rigorisme sectaire, sans cette froideur de glace ou ce ton sec, impérieux, qui chasse l'abandon, laisse une large place à la défiance et tient le jeune hôte de la famille dans une disposition où dominant souvent le découragement et l'hostilité. Mais malheur aussi à l'étudiant qui préfère le tapage nocturne dans la rue, les distractions des cafés et de la bouteille, au travail studieux, à la vie

de famille, aux entretiens agréables et instructifs!

En revenant de la cure chez leurs parents, Jean et Jacques admiraient la résurrection qui se produisait partout dans la campagne. Les primevères et les violettes s'épanouissaient dans les haies; l'aubépine verdissait ses premières feuilles. Sur les arbres fruitiers, les boutons à fleurs n'attendaient qu'une semaine de chaud soleil pour s'ouvrir. Les oiseaux reprenaient leurs chants d'amour. Ceux qui revenaient de pays éloignés passaient, de temps à autre, tantôt isolément, tantôt par grandes volées se dirigeant du côté du nord.

Ce jour-là, les deux frères furent témoins d'un passage de vanneaux huppés, dont les ailes chatoyantes semblaient d'argent par-dessous, tandis que le dessus vert, aux reflets bronzés, brillait d'un doux éclat. Le troupeau nombreux passa si près des deux garçons, que ceux-ci distinguèrent fort bien l'aigrette noire, effilée, que chacun de ces oiseaux porte en arrière de la tête. Ces voyageurs ailés se rendaient probablement sur les côtes de la Hollande, ou même plus haut, le long des rives de la Baltique.

— Ah! dit Jacques, si c'était en novembre et que M. Morel eût été là avec son fusil, quelles belles captures il aurait pu faire pour sa collection!

— Bah! répondit Jean, il vaut bien mieux que ces vanneaux aillent faire leurs nids dans les endroits où ils se rendent chaque printemps.

— D'accord, reprit Jacques, mais, à ce compte-là, aucune collection ornithologique ne serait possible. Et pourtant il faut apprendre à connaître les œuvres de Dieu en les étudiant de près. Sans collections, la science ne peut ni exister, ni se développer.

— Peut-être; mais la science, une certaine science qui croit tout connaître et tout savoir, tout expliquer, conduit souvent au matérialisme.

— Oui, lorsque l'homme savant se met à la place du Créateur et veut lui dicter des lois; mais celui qui étudie humblement les œuvres divines ne tombera pas dans un si grand orgueil. Plus il connaîtra et plus, au contraire, il s'approchera de Dieu.

Par ce court échantillon de leurs pensées, on voit que les deux frères avaient fait de notables progrès intellectuels depuis neuf mois. Ils n'en étaient plus à la construction d'un martinet près du ruisseau qui limitait leur campagne. Les leçons de M. Dulac et leurs entretiens avec lui, les rapports de Jacques avec Gustave Morel; leurs épanchements intimes avec la sœur aînée; la bonne direction de leurs parents, tout cela, et même l'algèbre du régent, avaient bien contribué à leur développement intellectuel. M. et M^{me} Malaxe pouvaient être fiers d'avoir de tels enfants, et ils en remerciaient Dieu. Mais le père ne s'en laissait

pas moins aller, de temps en temps, à des accès d'inquiétude qui retombaient invariablement sur sa femme, sans qu'elle parvînt toujours à l'en débarrasser. — Isaac Merminod trouvait que c'était absurde d'envoyer Jean en Allemagne, pendant qu'on aurait besoin de lui pour soigner le cheval et pour les travaux de la campagne. Quant à Jacques, il consentait à ce qu'on le fit étudier; mais au lieu de viser à être médecin, il aurait voulu qu'il devînt notaire et greffier de la justice de paix. De cette manière, il aurait pu s'établir au village, disait Isaac, tandis qu'une fois docteur, il voudrait sans doute se fixer à la ville et avoir un cheval qu'il faudrait souvent dételer et atteler, sans parler de l'avoine qu'il mangerait dans l'écurie de la Grave. Peut-être même faudrait-il lui en donner quelques sacs. Deux chevaux seraient d'ailleurs trop serrés à côté l'un de l'autre, et pourtant on ne pouvait pas élargir la place en sacrifiant celle d'une vache. « Ah! bah, se dit-il un jour à demi-voix, notre monsieur ne voit pas les choses d'une manière raisonnable, et pas mieux pour ses fils que pour les ouvrages de la campagne. Hélas! où est le temps de l'oncle Rolland, alors que jamais une âme ne venait à la maison nous déranger. On ne recevait pas six lettres par année. À présent, le facteur vient presque tous les jours, comme si le feu était aux quatre coins du pays. Je ne comprends pas au monde à quoi servent toutes ces lettres, si ce n'est à dépenser mal à propos beaucoup d'argent. Et puis, ce grand journal qui arrive tous les matins! Mais voilà, Augustine dit qu'il est commode pour prendre ses marmites quand elles sont trop chaudes. Celui-là est au moins utile à quelque chose.

Le jour avant Pâques, Jacques vint pour une dernière leçon de latin chez Gustave Morel. Le travail terminé, Gustave demanda si le jour du départ était fixé.

— Nous nous mettrons en route lundi, c'est-à-dire après-demain. Ma mère m'accompagne à Lausanne et conduira de là Jean jusqu'à Geiserlich.

— Vos montres sont prêtes; j'irai vous les porter ce soir et vous dire adieu en même temps. — Vous m'écrirez, n'est-ce pas?

— Je voulais justement vous en demander la permission et vous prier de me continuer votre amitié.

— Je compte aussi sur la vôtre, Jacques; vous savez que je vous aime sincèrement.

— Merci, cher monsieur. Je désire maintenant avoir votre avis, un conseil de votre part, sur un sujet qui me préoccupe vivement, et dont je n'ai parlé encore qu'à ma sœur. Il faudra pourtant, dès aujourd'hui, que je m'en explique avec mon père et ma mère. Je dois voir aussi une dernière fois M. Dulac. Voici ce que c'est: Depuis ma réception de

catéchumène, j'ai, comme mon frère et mes autres camarades, le droit de prendre la sainte cène. Jean est bien décidé à communier; moi, je ne le suis pas. Cette abstention ne tient pas à de l'incrédulité sur le fait que le repas sacré rappelle; elle vient d'une défiance de moi-même, en présence de ce que je suis et de ce que je devrais être. Je désire m'examiner et réfléchir encore sérieusement à ce qu'exige cet acte de foi, avant de l'accomplir. Pouvez-vous m'approuver en cela?

— Oui, certainement, mon cher ami; mais je dois vous dire aussi une chose: Si vous éprouvez le besoin d'affermir vos convictions chrétiennes, avant de vous présenter à la table du Seigneur, vous ferez très bien de vous en tenir éloigné dans ce moment. Il ne faut jamais accomplir un acte religieux, par conséquent pas celui qui nous rapproche le plus de Dieu, par simple convenance, pour suivre l'exemple d'amis ou de parents. Dans la sainte cène, il s'agit de nous-même, de notre responsabilité unique et personnelle. Il y faut donc apporter une foi pleine et entière. Mais si, tout en croyant à l'efficace de la mort du Sauveur, vous vous absteniez de prendre la cène, dans la pensée d'être meilleur plus tard, d'avoir quelque chose à offrir à Jésus, alors vous feriez fausse route. Vous n'aurez jamais rien à lui donner que votre cœur; vous avez tout à recevoir de lui, heure après heure. Généralement, les renvois, les retards en matière de foi, ne sont pas bons. Je vous engage à vous bien examiner à cet égard. Si vous manquez de conviction quant à la réalité du sacrifice de Jésus-Christ, et à l'exemple, à l'ordre qu'il a laissé aux premiers disciples, attendez d'être plus affermi et plus éclairé. Mais si vous voulez attendre pour compter sur vous-même, n'attendez pas.

— Mon désir est de compter sur le secours de Dieu pour être affermi.

— Eh bien, mon cher Jacques, « demandez et vous recevrez, » a dit l'apôtre dont vous portez le nom de baptême.

— Voulez-vous me rendre le service d'expliquer ma position à mon père et à ma mère, lorsque vous viendrez ce soir?

— Je le ferais volontiers, mais il vaut mieux que vous parliez vous-même. C'est votre devoir.

— Merci; je suivrai votre conseil.

Le soir venu, Gustave arriva chez M. Sylvius, avec les deux montres, finies et réglées. Elles n'avaient pas dix secondes d'écart, et marchaient très bien depuis un mois. Gustave expliqua aux garçons la manière de les ouvrir sans effort, et leur recommanda d'aller doucement aux derniers tours de clef, puis de remonter la montre chaque jour à la même heure. Il leur dit aussi de n'ouvrir la cuvette que s'il était nécessaire de toucher la règleuse, en cas d'avance ou de retard.

— J'ai pris la liberté d'apporter une chaîne d'acier pour chaque montre, dit-il; vous me ferez le plaisir de les accepter. C'est moins élégant qu'une chaîne d'argent, mais plus solide et vraiment plus convenable.

Les jeunes gens remercièrent pour cette aimable attention; M. Sylvivus paya les montres, et Gustave Morel allait se retirer, lorsque M^{me} Isabelle l'engagea à rester un moment de plus avec eux.

— Je resterais avec bien du plaisir, dit-il, mais vous avez besoin d'être ensemble, puisque vos fils partent après-demain. Je vous souhaite un bon voyage et un bon retour, madame. Jacques a promis de m'écrire de temps en temps, pour me tenir au courant de ses études. Je m'intéresserai toujours à lui et à son frère.

— Merci, monsieur Morel, répondit la mère. Vous avez été bien bon pour eux depuis longtemps.

— Ils ont aussi été aimables et affectueux avec moi. Puis se levant, Gustave salua toute la famille, qui lui répondit par un bon serrement de main. Jacques l'accompagna jusqu'au bout du corridor. Là, il lui passa un bras autour du cou et l'embrassa tendrement.

— J'ai parlé à mes parents, lui dit-il à demi-voix. Ils me laissent libre, M. Dulac aussi. Ma sœur pense absolument comme vous. Merci encore du conseil que vous m'avez donné. — Pendant l'absence de ma mère, venez voir mon père et causer un peu avec lui.

TROISIÈME
PARTIE

CHAPITRE XXIII



Is sont partis. Jacques vient d'être installé dans une jolie petite chambre d'étudiant, chez M. Gastier. La maison de ce professeur est située à cinq minutes de la ville. C'est une des nombreuses habitations construites depuis peu d'années sur le plateau de la Ponthaise, position élevée d'où la vue est splendide, mais où l'air est plus vif que sur les collines inférieures. La neige y reste huit jours de plus qu'aux environs d'Ouchy. C'est, au reste, un climat sain; la bise y souffle à son aise et chasse au loin les miasmes qui séjournent parfois dans les endroits plus chauds, plus abrités. La propriété en question porte le nom modeste de: *le Noisetier*. De là, pour se rendre au collège, il faut douze minutes. Ce sera un très bon exercice pour Jacques, habitué qu'il est au grand air et aux courses à Myr et à Verchez. Quatre fois par jour, il ira et viendra du Noisetier à la Cité. La fenêtre de sa chambre étant à l'orient, il peut voir les collines de Sauvabelin, les Alpes vaudoises et une partie de celles du Valais. Le château de Lausanne et la cathédrale s'offrent aussi aux regards de Jacques; mais, en ce moment, sa pensée suit la ligne du chemin de fer où sa mère et son frère sont engagés. Ils seront à Bâle vers le soir, et le lendemain de bonne heure à Geiserlich. Adieu, pour les deux frères, la vie libre et, à tant d'égards, facile de la Graye! Il s'agit maintenant de travailler avec vigueur, surtout Jacques, dont la position d'externe exige de plus grands efforts, peut-être, que celle des élèves réguliers. Une fois par mois, on lui permettra de venir, le samedi au soir, passer le dimanche à la maison paternelle. Grâce au chemin de fer, les jeunes gens ont aujourd'hui des facilités que la génération précédente n'a pas connues. En sont-ils plus studieux, plus travailleurs, plus reconnaissants?

Dans la matinée de ce jour de départ, M. Sylvius, déjà bien énervé et émotionné, eut à installer chez lui un jeune domestique de dix-neuf ans, qui devait être le second de Merminod et remplacer Jean pour les

soins du cheval. Ce garçon, nommé Philippe Ronzier, était aussi vif et aussi dégourdi que le brave Isaac était lent de toutes manières. Un poulain de trente mois à côté d'un vieux cheval de louage n'aurait pas présenté une disparate plus tranchée que Philippe en présence d'Isaac Merminod. Philippe ne portait pas de cravate; il ne boutonnait pas même le col de sa chemise, tandis que Merminod entourait son gros cou d'un épais mouchoir de coton bleu, marqueté d'étoiles couleur de rouille. Les pieds nus dans de légers sabots, le jeune homme faisait trois pas rapides, pendant qu'Isaac en enjambait un lentement.

Philippe arriva chez M. Sylvius un peu avant onze heures du matin, portant sa malle sur une hotte. Si légère qu'elle fût, cette malle était néanmoins une lourde charge, puisque le garçon l'avait eue sur le dos pendant une heure. M. Sylvius lui montra sa chambre, où ses effets furent soignés en un clin d'œil; après quoi, Philippe vint demander ce qu'il fallait faire. Son maître le mena vers le cheval remis à ses soins et lui expliqua comment il fallait le nourrir.

— Parfaitement, dit Philippe.

— Vous allez dîner avec Merminod dans un moment, ensuite vous irez fossoyer la vigne, aussi avec lui. Il vous montrera où sont les outils.

— Je pourrais voir cela tout de suite.

— Eh bien, venez avec moi.

M. Sylvius le conduisit dans le réduit où l'on tenait les pelles, les fossoirs, les râtaux, etc. Là, Philippe choisit le fossoir qui lui parut le plus solide, et racla immédiatement les restes de terre attachés à la tête et aux cornes; puis, voyant que le manche branlait un peu, il porta l'outil dans le bassin de la fontaine, afin que le bois gonflât dans l'emmanchure. Une fois solide, le manche demeure tel au contact de la terre humide. Merminod étant arrivé, les deux hommes allèrent dîner. Philippe avait de bonnes dents et la mâchoire active, aussi eut-il fini longtemps avant Merminod, dont les molaires n'existaient plus. En outre, le vieux domestique avait l'habitude de causer en mangeant, ce qui lui faisait perdre bien des bouchées. Voyant que la séance se prolongeait indéfiniment, Philippe dit tout à coup:

— Je vais faire boire le cheval, et je pourrai ensuite aller à la vigne. Y a-t-il quelque chose à porter? un paquet d'échalas, peut-être?

— Non, dit Merminod: les échalas sont déjà là-bas. Mais tu es bien pressé. Attends *voir* un moment. Ici, on fait tout l'un après l'autre. Diantre! le feu n'est pas à l'ouvrage. Va, si tu veux, faire boire le cheval.

Philippe ne se le fit pas dire deux fois. Puis, ayant vu si la grange était en ordre, il vint prendre son fossoir et se rendit à la vigne, où il

avait déjà rompu bien des centiares lorsque Merminod le rejoignit.

— Alors, dit celui-ci en prenant place à gauche de Philippe, comptes-tu mener l'ouvrage tous les jours d'un train pareil?

— Pourquoi pas? j'ai pris l'habitude d'aller vite.

— Et moi celle d'aller lentement. Je n'entends pas que tu prétendes me faire la leçon. J'ai plus d'expérience que toi, je suppose? Nous avons tout le temps de rompre le reste de la vigne avant qu'elle se mette à pousser. Si tu veux travailler comme un possédé, tu seras bientôt dans un plat de lit avec deux ou trois maladies.

Philippe ne répondit pas. Continuant à piocher ferme, il faisait deux fois autant d'ouvrage que Merminod, et il le faisait bien.

— Pourquoi ne dis-tu rien? reprit Isaac à la suite d'un long silence. Cela repose un peu de causer en travaillant. Es-tu muet?

— Non, mais je n'ai pas l'habitude de causer en piochant; cela me fatigue.

— Eh bien, non pas moi. Mais je te préviens que si tu vas aussi vite, je te laisserai aller tout seul.

— Comme vous voudrez. Si cela vous convient mieux, j'irai recommencer une *orne* au bas de la vigne, et vous continuerez celle-ci.

— Oui, va, car il m'est impossible de te suivre. On dirait que tu as le diable au corps. Nous verrons bien dans un jour ou deux si tu n'es pas rendu. Si tu fais cela pour plaire à notre monsieur, tu en seras pour ta peine, je t'en avertis. Oui, va seulement recommencer au bas.

Les deux ouvriers travaillèrent donc séparément.

Pendant que cela se passait à la vigne, M. Sylvivus reçut une lettre qui lui causa une vive émotion et lui fut bien désagréable. Elle était du syndic, qui l'envoyait par un jeune garçon du village.

« À M. Sylvivus Malaxe, propriétaire à la Graye.

» Monsieur,

» Mademoiselle votre fille plaît à mon fils. Il l'aime depuis longtemps, sans avoir pu trouver l'occasion de le lui dire. Et comme il est en âge de se marier, il me charge de vous la demander, ce que je fais par la présente. Notre famille étant bien connue, de même que ma position de fortune, il me paraît inutile d'entrer dans des détails, que je pourrai d'ailleurs vous donner verbalement. Il me semble que, des deux parts, cette union est convenable. Dans l'espoir d'une réponse favorable, je vous présente mes distinguées salutations.

LAURENT-SALOMON THIOLLET, syndic. »

— Peut-on être aussi mal appris, aussi impoli, aussi rustre que cela! dit M. Sylvivus après avoir lu.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Marie qui était présente.

— Tiens, lis.

— En effet, c'est peu engageant, dit-elle en rendant la lettre à son père. Que vas-tu répondre?

— Une lettre pareille ne mérite que le silence le plus dédaigneux.

— Je crois, cher père, qu'il ne faut pas la juger aussi sévèrement.

— Comment donc! serais-tu assez folle, assez malheureuse pour donner de l'espoir à ces gens-là? J'en mourrais de chagrin.

— Rassure-toi, cher père, et surtout ne va pas te faire du mal à ce sujet. M. Thiollet et son fils n'en savent pas davantage. Le père a écrit cette lettre comme s'il s'agissait d'une simple affaire. C'est une proposition qu'il te fait, dans la forme qu'il a su lui donner. Probablement il a cru rédiger sa note aussi bien que possible. Je suis d'avis qu'il faut lui répondre poliment, et tout de suite, afin qu'il n'ait pas l'ombre d'un doute sur ta décision. Tu ne manques pas de bonnes raisons pour un refus positif.

— Si j'écris, je dirai que tu es trop jeune, beaucoup trop jeune pour penser à te marier, et que d'ailleurs tu n'as aucun goût pour son fils.

— Non, cher père: tu le choquerais au vif, si tu lui parlais ainsi. Remercie-le simplement de l'honneur qu'il nous fait et ajoute qu'il ne nous est pas possible de l'accepter.

M. Sylvius prit immédiatement la plume et écrivit dans le sens indiqué par sa fille.

— Maintenant, dit-il quand ce fut fait, nous allons avoir des ennemis au village. Les paysans riches, un peu en évidence, ne pardonnent guère un refus pareil. Mais faut-il être assez mal léché pour m'adresser cette demande, quand on sait justement que ta mère est absente, et tes frères partis aujourd'hui même.

— M. Thiollet l'ignore peut-être.

— Il le sait si bien que je le lui ai dit moi-même hier. Allons nous promener du côté de la montagne; je sens que j'ai besoin d'air. Cela me fera du bien.

— Très volontiers; je serai prête dans deux minutes. Comme le père et sa fille sortaient de la maison, ayant dit à Augustine où ils allaient, ils virent un char dans l'avenue, arrivant au grand trot d'un beau cheval noir.

— C'est pourtant terrible, dit M. Sylvius. Je ne peux pas même sortir un moment de chez moi, sans être aussitôt assommé par une visite. Pourvu que ce ne soit pas M. Boulardier!

Ce n'était pas le vieux rentier conservateur, ancien ami de l'oncle Rolland. Non, c'était le propriétaire d'une belle campagne rurale, située entre Verchez et le grand village de Terriers; une sorte de paysan-monsieur comme M. Sylvius et bien plus riche que lui. Chose

assez rare, tout riche qu'il était, M. Chauffard, propriétaire de la Gignolle, faisait partie de cette école radicale avancée qui tient du socialisme par plus d'un bout. En général, cette politique n'a guère pour adeptes les gros bonnets de la finance, ni les agriculteurs dont les terres sont franches de toute hypothèque et n'ont pas besoin de faire la défalcation de dettes qui n'existent pas. Ils payent l'impôt foncier sans en rien diminuer, et cela convient très bien à l'État. Les politico-socialistes sont plutôt recrutés dans la classe, très honorable d'ailleurs, de ceux qui ne possèdent pas grand'chose, ni à l'ombre, ni au soleil. Eh bien, M. Chauffard, dont la fortune mobilière se chiffrait par plusieurs centaines de mille francs, sans parler de son gros immeuble, donnait en plein dans le système politique en question. À quoi cela tenait-il? On ne sait; mais c'était un fait bien connu dans les environs. Avait-il souffert de froissements dans le parti libéral? l'avait-on peut-être un peu négligé? sa vanité naturelle avait-elle été blessée? C'est possible. Il faut parfois peu de chose pour pousser les gens d'un côté, lorsqu'ils auraient tout autant aimé à passer d'un autre. À entendre M. Chauffard, les fondateurs de notre liberté vaudoise, — les Monod, les Muret, les Laharpe, — et plus tard ceux qui développèrent nos institutions et firent adopter le principe de la souveraineté du peuple, — les Pidou, les Jayet, les Monnard, les Nicole, — tous ces patriotes-là n'étaient que des encroûtés. M. Chauffard et ses amis politiques en savaient plus dans leur petit doigt, en fait de liberté et de progrès social, que tous ces vétérans d'un passé de retardataires. Ceux-ci avaient, il est vrai, fondé un canton souverain sur les bases d'une sage liberté, mais qu'est-ce que cela! Les nouveaux apôtres fonderont la vraie démocratie, celle qui boucle les comptes de l'état par des déficits, celle qui est toujours à la recherche de nouvelles taxes ou d'impôts vexatoires, celle enfin dans laquelle on finira par se manger les uns les autres. Et malgré la politique autoritaire, intransigeante et parfois violente à laquelle il s'associait, M. Chauffard était un homme doux, bienfaisant, d'une moralité exemplaire. Il n'aurait pas dit un mot grossier, la moindre injure à qui que ce soit, lors même qu'il aurait eu à se plaindre des gens. Dans un sens absolument opposé au caractère de M. Sylvius Malaxe, M. Chauffard était, comme lui, un homme à contrastes bien tranchés.

Il venait avec sa femme et son fils dans le but de faire une visite à la Graye, et nouer connaissance avec ses nouveaux habitants.

— Il y a longtemps, mon cher monsieur et voisin, dit-il à M. Sylvius en mettant pied à terre (leurs propriétés étaient situées presque à une lieue de distance), il y a longtemps que je désire vous présenter ma femme et mon fils. Comme il fait beau temps cette après-midi, nous

en avons profité pour faire une *pistée* de vos côtés. J'espère que nous nous verrons quelquefois, à titre de bons voisins et de bons démocrates. — Mais vous alliez sortir, je crois?

— Oui, monsieur, dit M. Malaxe, mais nous vous recevrons volontiers un moment, ma fille et moi. Ma femme et mes fils sont absents.

— Je ne voudrais, ni vous déranger, ni vous causer de l'embarras, mais mon cheval a bien chaud pour rester dehors. Ah! voici un de vos domestiques.

En effet, Philippe, ayant vu arriver le char, accourait pour dételer le cheval. Le jeune Chauffard débouclait déjà la courroie de reculement d'un côté.

— Nous aurions pu faire cela nous-mêmes, dit le père; mais puisque ce garçon est porté de bonne volonté, laissons-lui le cheval.

— Faut-il le dégarnir? demanda Philippe.

— Oui; il sera mieux, et vous aurez la complaisance de le bouchonner un peu.

— Parfaitement.

Après que Marie eut fait entrer au salon M^{me} Chauffard, M. Sylvius y introduisit ses visiteurs masculins.

— Comme c'est joli chez vous! dit M^{me} Chauffard. Tout est si brillant, si propre! Comment faites-vous pour n'avoir pas de poussière?

— Nous l'ôtons, dit en souriant la jeune fille. Au reste, nous nous tenons peu ici; c'est plutôt la chambre à manger que nous occupons, au rez-de-chaussée.

— C'est étonnant; mais j'ai beau faire ôter la poussière chaque semaine chez nous, reprit M^{me} Chauffard, on en retrouve toujours la même quantité la semaine suivante. Il y a des maisons bien plus poussiéreuses que d'autres. C'est comme pour les mites: en avez-vous beaucoup?

— Non.

— C'est singulier; chez nous elles dévorent tout ce qui est laine. — Et la maman, où est-elle?

— Ma mère et mes frères sont partis aujourd'hui. Un de mes frères est en pension à Lausanne; l'autre se rend en Allemagne. Ma mère fait le voyage avec lui.

— Quel âge ont-ils, vos frères?

— Seize ans.

— Tous les deux? Comment ça se fait-il?

— Ils sont jumeaux.

— Oh! que c'est drôle! Se portent-ils bien?

— Oui, madame; ils ont une bonne santé.

— C'est étonnant, car on dit que lorsque deux enfants sont jumeaux,

il y en a toujours un qui est malingre.

— Grâces à Dieu, ce n'est pas le cas pour mes frères; tous deux sont forts et vigoureux.

— C'est bien singulier.

Les messieurs avaient eu à peine le temps d'échanger trois paroles, lorsqu'un coup de sonnette appelait déjà Augustine à la porte. Mais celle-ci étant allée à la vigne, ce fut Marie qui vint répondre à sa place. Elle trouva Gustave Morel sur le seuil.

— Je venais causer un moment avec monsieur votre père, dit-il; mais je reviendrai une autre fois, puisque vous avez des visites.

— Non, entrez, au contraire; vous nous rendrez service, car mon père est déjà bien fatigué. Quelle bonne idée vous avez eue de venir dans ce moment!

Gustave Morel se laissa donc conduire au salon, où M. Sylvius le présenta aux trois membres de la famille Chauffard.

CHAPITRE XXIV



Chose curieuse, à la campagne, il se forme, il existe parfois de singuliers courants. Il y a, d'abord, les *courants* d'air: ceux-ci sont bien désagréables. Vous ouvrez une fenêtre: l'air extérieur se précipite aussitôt dans l'appartement, enfile les corridors et, si quelque porte est restée ouverte, la voilà qui bat avec grand bruit contre ses linteaux et fait trembler toute la maison.— Il y a les courants d'eau: à la suite d'une averse, et même pendant qu'elle tombe, les chemins tout à coup ruissellent, et bientôt de vrais torrents à faire tourner des moulins inondent la rue. Heureux êtes-vous, si, se bornant à effleurer votre demeure, ce déluge instantané s'engouffre dans les égoûts, ou saute dans les vergers voisins. — Il y a aussi le courant de l'opinion; courant souvent malsain ou singulièrement bête. — Il y a encore les courants sympathiques: ceux-ci font du bien aux malades, aux affligés, aux angoissés. — Enfin, il y a ce qu'on peut appeler les courants visiteurs. Ils viennent on ne sait d'où et sont probablement dans l'air ambiant, comme certaines influences insaisissables, dont les effets sont cependant certains et positifs. — Vous êtes resté deux mois, plus longtemps même, sans qu'aucun de vos amis, sans qu'aucune de vos connaissances, de vos parents ou de vos voisins, ait eu l'idée de venir vous voir; et puis, tout à coup, voici que de différents côtés on se présente à votre porte, le même jour et presque à la même heure. Il me souvient encore d'une après-midi pendant laquelle on put compter sept chars et voitures dans la cour d'une très petite maison de village, habitée par des gens qui ne possédaient pas le moindre véhicule, et se trouvaient sans doute bien fatigués par le courant de visiteurs qui semblaient s'être donné le mot pour arriver chez eux ce jour-là.

Ceci me ramène à M. Sylvius Malaxe.

Deux minutes s'étaient à peine écoulées depuis l'entrée de Gustave Morel au salon, que déjà M. Boulardier faisait retentir la sonnette

placée à la porte extérieure. Mais il venait seul cette fois, conduisant le vieux cheval de son voisin voiturier, et ne permettant pas à Philippe de le dételer, « car, dit-il, je ne m'arrêterai que peu d'instant. » — Mais ce n'était pas fini encore: M. Dulac ne tarda pas à arriver, à pied comme toujours, dans le but de faire une visite pastorale au père et à la sœur de ses deux catéchumènes, maintenant partis. Il prenait assez mal son temps, car il n'était guère possible de causer d'une manière un peu intime avec les deux membres de la famille, au milieu d'une réunion composée d'éléments aussi mélangés. Mais M. Dulac rendrait un véritable service à M. Sylvius, en venant chez lui dans ce moment-là, s'il parvenait à donner un tour intéressant à la conversation, et à laisser tomber quelque bonne parole. Lorsqu'il entra, M. Chauffard adressait une question à Gustave Morel.

— Vous habitez donc le village voisin, lui disait-il, et comme horloger de votre état, comme rhabilleur des montres de la localité, vous devez bien connaître l'opinion politique dominante de cette commune. Les gens de Myr sont-ils patriotes ou aristocrates?

— Monsieur, répondit Gustave, je ne suis pas rhabilleur de montres comme vous le supposez. La partie dont je m'occupe est absolument différente. Je ne retouche que de l'ouvrage neuf, pour des maisons d'horlogerie de Genève. Ma profession me met ainsi très peu en rapport avec les habitants de Myr.

— Je comprends: mais néanmoins vous êtes placé de manière à connaître leurs opinions. Les ouvriers horlogers lisent volontiers et sont au courant des questions sociales. Dans les temps de crise, de chômage, ils ont bien à lutter pour leur existence et celle de leurs familles. Il faudrait trouver le moyen d'améliorer leur position.

— Oui; ce serait une bonne chose. Quant à l'opinion politique des gens du village que j'habite, je crois qu'elle est assez mélangée. Cependant les radicaux y sont en majorité quand il s'agit des élections au grand conseil; mais ils deviennent très conservateurs s'il est question d'élections communales.

— C'est une chose bien étonnante, insinua M. Boulardier. Voilà des gens qui se laissent mener comme des moutons pour les affaires du canton et de la confédération; il suffit qu'un chef radical lève le doigt pour qu'ils votent avec lui et pour lui; mais si l'intérêt de la commune est en jeu, alors ils savent parfaitement voter dans un sens conservateur. Est-ce avoir du caractère? Ma foi non.

— Écoutez, monsieur Boulardier, dit M. Chauffard, n'accusez pas les radicaux de manquer de caractère; ils en ont plus et de meilleur aloi que tous vos aristocrates de haut ou de bas étage. Moi, je suis radical, je ne m'en cache pas. Je veux le bonheur du peuple et la prospérité

du pays. — Mais ne nous fâchons pas, monsieur Boulardier; surtout, pas devant ces dames et ces messieurs. Nous pourrions reprendre le sujet un autre jour, au café de la Pleine Lune, où nous nous rencontrons quelquefois. — Pardon, messieurs, si je reviens à ce que je désire connaître sur les ouvriers horlogers. Puisque vous en êtes, monsieur Morel, vous devez savoir s'ils ont des tendances socialistes?

— Ceux que j'ai connus lorsque nous demeurions à Genève n'étaient pas socialistes. En général, l'ouvrier horloger est plutôt *sociable*, ce qui est bien différent. Il ouvre volontiers la main pour secourir celui qui est dans le besoin, mais il n'est pas utopiste au point de croire que le bonheur parfait puisse résulter du renversement des bases de la société actuelle, comme tant de rêveurs maladifs se le représentent. Le défaut, peut-être, de l'ouvrier horloger, c'est d'être viveur. Il dépense beaucoup quand il gagne en conséquence, et se trouve réduit au dénûment dès qu'une crise survient. Son imprévoyance, jointe à la facilité du gain lorsque tout va bien, le conduit souvent à la misère. J'ai connu des ouvriers gagnant dix francs par jour et les dépensant de même, sans le moindre souci de l'avenir. Mais il en est aussi beaucoup qui sont économes et se créent des ressources pour les temps malheureux et pour leurs vieux jours. Ceux-ci, je le crois, s'occupent assez peu de politique.

— Et ils font bien, dit M. Boulardier.

— Je ne suis pas de votre avis, reprit M. Chauffard. Dans une république démocratique, chacun doit s'occuper activement des affaires du pays. Les égoïstes seuls se retirent dans leur coquille, comme l'escargot dans la sienne. Un vrai républicain doit travailler au progrès des institutions de sa patrie. Grâce au radicalisme que vous décriez, monsieur Boulardier, voyez ce que la Suisse est devenue depuis qu'il est au timon des affaires publiques. Voyez le canton de Vaud! voyez...

— Ah! par exemple, interrompit M. Boulardier, je ne le vois que trop, surtout depuis trois ou quatre ans. Et pourquoi ne dites-vous pas: Voyez le canton de Berne, voyez celui de Zurich, d'autres encore? Voyez les finances cantonales et celles de la confédération. Est-ce que tout cela est en bon état? Oseriez-vous dire que les affaires ont toujours été conduites avec sagesse? Vous savez bien que non, monsieur Chauffard. Vous êtes trop homme d'ordre pour ne pas en convenir.

— Il y a eu des fautes, des tâtonnements, c'est possible: chacun peut se tromper. Il y a eu de grandes pertes d'argent. Mais quand la crise actuelle sera passée, vous verrez la confédération et les cantons démocratiques grandir, se développer d'une manière étonnante, surtout lorsqu'on aura réalisé de nouveaux progrès économiques

sociaux; tandis qu'avec vos idées, nous retomberions bientôt sous le joug de nos anciens seigneurs aristocrates.

— Il y a seigneurs et seigneurs, monsieur Chauffard, reprit M. Boulardier; pour moi, je n'aime pas mieux les nouveaux barons que les anciens, pas mieux les despotes populaires que les vieux aristocrates de Berne ou de Vaud. Vous verrez où le pays sera conduit, s'il continue à suivre la marche où on l'entraîne.

— Ah! bah! vous pensez comme les gens qui ont peur de tout progrès et qui croiraient se noyer dans un verre d'eau. Je suis sûr que M. le pasteur Dulac n'est pas de votre avis.

Interpellé d'une manière indirecte, mais néanmoins très positive, M. Dulac prit la parole:

— Messieurs, dit-il, je vous ai écoutés avec intérêt et attention. Vous agitez de bien graves questions sans les résoudre d'une manière satisfaisante. L'un de vous deux vit dans le passé, l'autre dans l'avenir. Tous les deux, j'en suis persuadé, vous voulez le bien de notre pays, mais vous n'allez pas le chercher à la vraie source. — Permettez-moi d'entrer dans quelques détails. — D'abord, je reconnais qu'en tout pays l'art de gouverner est très difficile. En notre temps, il l'est encore plus qu'autrefois, surtout dans une république, où l'opinion populaire doit peser d'un grand poids dans les conseils de la nation. Si c'est un parti qui s'empare du pouvoir, ce parti cherche naturellement à faire prédominer ses vues et ses tendances. Si elles sont sages, ces tendances, tout va bien: le char de l'État marche paisiblement. Si, au contraire, elles sont imprudentes, d'un caractère excessif, il doit nécessairement en résulter des tiraillements, des secousses, une crise qui peut amener bien de la perturbation, même de grands malheurs. Consultez l'histoire: Toutes les républiques anciennes, sans exception, ont péri. Elles ont péri par les excès dans lesquelles leurs gouvernements sont tombés, ou par suite de dissensions intestines. Je ne vous cacherai pas, messieurs, que je tremble parfois en pensant à l'avenir de notre chère patrie. Ni ses institutions civiles, ni son organisation militaire, ni l'habileté de ses conseils, ne la sauveront d'un désastre, si la vraie sagesse, basée sur la moralité du peuple, n'existe pas dans le cœur de ses enfants. Or, que voyons-nous? Le niveau moral des populations se maintient-il à une hauteur bienfaisante? N'a-t-il pas, au contraire, énormément baissé depuis dix ans? L'ivrognerie et la débauche ne font-elles pas des progrès effrayants, surtout chez les jeunes hommes, grâce à la multiplicité des cabarets et autres lieux publics? Les mauvaises mœurs ne s'affichent-elles pas sans honte, jusque dans des villages où ce scandale était autrefois montré au doigt? Non, voyez-vous, monsieur Chauffard, le progrès social, tel

que la jeune école radicale le conçoit, n'est, comme tous les autres systèmes politiques, qu'un triste palliatif au mal qui dévore l'humanité. Il ne peut la guérir, parce qu'il ne prend pas l'homme par la base: il ne cherche pas à le rendre meilleur. Se bornant à l'extérieur, ne visant guère que le manger et le boire, il ne s'inquiète pas de son âme. Et pourtant on ne peut vivre de pain seulement. Là est la grande, l'éternelle question humaine, laquelle n'est résolue que par l'Évangile. Aucun système politique ne sera jamais capable de changer le cœur de l'homme, par conséquent il ne peut le ramener, du mal où il vit, au bien qu'il a abandonné. La grande erreur des socialistes et de tous les révolutionnaires est de croire qu'en changeant les choses et les positions, la société deviendra parfaite. Ils oublient, — c'est-à-dire ils ne croient pas, — que le monde est plongé dans le mal et que c'est le péché qui règne ici-bas. Ils ne voient la misère que dans le manque d'argent et d'instruction chez les classes pauvres, tandis que la vraie misère, l'incurable misère morale est dans l'âme de l'homme, dans son cœur mauvais et désespérément malin. Eh bien, comme je le dis, l'Évangile reçu dans le cœur, tel que Jésus-Christ l'a donné au monde, est le seul vrai remède à notre état social. Hors de l'Évangile, on aura beau changer les institutions, les améliorer si c'est possible, la plaie intérieure reparaitra de nouveau, et les hommes seront toujours malheureux.

En présence de cette question, les dénominations d'aristocrates, de radicaux, de conservateurs, etc., sont sans grande importance. On peut rappeler à ce propos la parole de l'Ecclésiaste: « Les gens du bas état ne sont que vanité; les nobles ne sont que mensonge: si on les mettait tous ensemble dans une balance, ils se trouveraient plus légers que la vanité même. » — Pardonnez-moi d'avoir été si long dans ma réponse à M. Chauffard. — Monsieur Malaxe, en venant chez vous aujourd'hui, je voulais seulement vous serrer la main à propos du départ de vos fils. J'espère que vous aurez bientôt de bonnes nouvelles de l'arrivée des voyageurs.

Ayant dit ces derniers mots, M. Dulac se leva. Chacun en fit autant. Avant de partir, le jeune Chauffard, qui n'avait cessé de regarder Marie durant la conversation, lui dit en la saluant:

— Aimez-vous la politique, mademoiselle?

— Je n'en entends presque jamais parler, et je ne m'en occupe guère.

— Moi, je la déteste. J'ai besoin de paix, de tranquillité, et non de discussions. Mais j'avoue que j'ai eu du plaisir à entendre ce qu'a dit M. Dulac.

— Moi aussi.

— Adieu, mademoiselle.

— Bonjour, monsieur.

Bientôt le pauvre M. Sylvivus fut débarrassé de tout ce monde. Il en était temps. L'obligation d'écouter le fatiguait encore plus que de parler. Dès qu'il fut seul avec sa fille, il prit son chapeau, Marie le sien, puis ils s'acheminèrent à petits pas du côté de la montagne.

Au lieu de soulager sa fatigue nerveuse, la promenade à la montée lui causa une oppression pénible. Marie dut lui donner le bras dans le bois où ils entrèrent. Et pourtant il y faisait un bon air, parfumé des émanations suaves de toutes les fleurs dont le sol était tapissé. Une crise se préparait évidemment pour M. Sylvivus. La journée avait été pour lui trop énervante, trop remplie d'émotions. Il revint donc bientôt à la maison, essoufflé et agité. Marie était bien inquiète. Comme le soleil venait de disparaître derrière le Jura, M. Sylvivus se mit au lit. Mais l'oppression augmentant, il se releva et s'assit, halestant, dans un fauteuil. Pour, comble de malheur, il n'y avait plus d'eau des Carmes, son remède habituel dans ces sortes d'occasions. La nuit venue, l'angoisse de la jeune fille augmenta. Elle n'avait jamais vu à son père une crise aussi forte. Que faire? Aller au médecin, à une lieue? mais M. Sylvivus s'y opposait, toujours dans l'espoir que le cœur se calmerait, comme dans les crises précédentes. Tout à coup, une idée vint à Marie. Sans consulter son père, elle écrivit à Gustave Morel le billet suivant:

« Cher monsieur,

» Mon père a beaucoup d'oppression ce soir. Nous n'avons plus d'eau des Carmes. Est-ce que peut-être madame votre mère en aurait? Dans ce cas, je vous serais bien reconnaissante de m'en envoyer quelques gouttes.

» Votre dévouée

» MARIE MALAXE. »

Pendant que Marie écrivait ces lignes, Philippe mangeait sa soupe à la cuisine. Elle vint vers lui et lui dit:

— Aussitôt que vous aurez soupé, allez porter cette lettre chez M. Morel. Il vous remettra peut-être un petit flacon que vous prendrez bien garde de ne pas casser en chemin.

À l'instant, Philippe quitta la table et partit comme un trait. Voyant cette promptitude à exécuter un ordre, Merminod, qui était aussi là, ne put s'empêcher de marmotter:

— Sa soupe sera bonne chaude, quand il reviendra! oui. Oh! mais, voilà! ce garçon est plus prompt que la poudre. Ça n'a pas l'ombre de réflexion, ni de sens commun. Je parie qu'au lieu de marcher raisonnablement, il court comme un possédé jusqu'au village, au risque de

se casser une fibre de l'estomac. — Augustine, mets-lui sa soupière sur le coquemar, sans quoi elle sera toute froide.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées, que Philippe était de retour. Gustave Morel venait avec lui, apportant une fiole contenant la liqueur bienfaisante. Sa mère en faisait usage aussi.

— Oh! que vous êtes bon, lui dit Marie, et que je vous suis reconnaissante d'être venu! Je suis dans une grande angoisse. Votre présence fera du bien à mon père; venez seulement avec moi. — Voici, dit-elle en ouvrant la porte de la chambre, M. Morel qui t'apporte de l'eau des Carmes.

— Merci, dit le malade, à qui rien que la vue du flacon fit déjà du bien. Donne-m'en un peu sur un morceau de sucre, Marie.... C'est une crise... pénible. Tout cela avait été dit à mots entrecoupés.

— Cher monsieur, dit Gustave, j'espère que cela va passer dans un moment. Mais ce qui fait toujours du bien à ma mère quand elle souffre du même mal, c'est de tenir ses mains dans l'eau chaude. Vous devriez essayer.

— Veux-tu, mon père? dit Marie.

M. Sylvius fit signe que oui. Marie courut à la cuisine. Pendant son absence, M. Sylvius dit à Gustave:

— Monsieur Morel, si la volonté de Dieu est que je succombe dans cette crise, je vous recommande mes fils.

Puis ses yeux se remplirent de larmes.

Marie arrivait avec un bol d'eau chaude, dans lequel son père plongeait les mains jusqu'au-dessus du poignet. Gustave voulut le tenir, et le garda ainsi longtemps. Marie allait et venait pour changer l'eau, dès qu'elle commençait à se refroidir. Enfin, au bout d'une heure, M. Sylvius poussa un grand soupir de soulagement, et put respirer avec moins de difficulté. Il se remit dans son lit, où il ne tarda pas à s'endormir. — Voyant que la crise était passée, Gustave se retira, mais non sans avoir offert de rester pour la nuit auprès de M. Malaxe. — Marie refusa, disant que c'était inutile et remercia cordialement Gustave de l'aide qu'il était venu leur donner.

CHAPITRE XXV



dater de cette soirée, Gustave sentit que son cœur était pris. Jusque-là, il avait incliné graduellement du côté de Marie, mais sans y être poussé par cette force puissante qui s'appelle l'amour. Maintenant, c'était bien de cette flamme intérieure qu'il était animé. Il en éprouvait une douceur infinie et, en même temps, une sorte de terreur. Bien qu'on lui témoignât sans doute de l'amitié dans la famille Malaxe; bien que M. Sylvius lui eût montré une grande confiance en lui recommandant ses fils, Gustave Morel comprenait que tout cela était en dehors du sentiment nouveau qu'il éprouvait, sentiment que son humble position de fortune et, jusqu'à un certain point, la nature de sa profession l'obligeaient à refouler en lui-même. « Et puis, se disait-il, être *amis* et être *aimé*, sont deux choses absolument différentes. » Cette jeune fille si bien placée par la position de ses parents, si bien douée par le caractère, les moyens et la figure, pourrait-elle s'attacher à lui, simple ouvrier horloger? Et comment essayer même de gagner son cœur, gardé par un père jaloux, inquiet, soucieux de tout plus que personne? Si M. Malaxe avait plusieurs filles, peut-être consentirait-il à lui en donner une pour s'en débarrasser; mais encore ce n'était pas sûr: il préférerait probablement les garder toutes avec lui. — Mais n'ayant que Marie, bras droit de sa mère et son appui moral à lui, M. Sylvius voudrait conserver ce trésor aussi longtemps que possible. On voit des pères assez égoïstes pour ne pas consentir au mariage de leurs filles, uniquement afin de les avoir avec eux et s'entourer de leurs soins. En s'avouant le sentiment si vif qui remplissait son cœur, Gustave Morel ne pouvait s'empêcher d'envisager la question en face, et il se disait qu'à bien des égards elle était pour lui redoutable. Néanmoins, l'amour vit d'espoir, tant qu'il n'est pas formellement repoussé. Et comme, après tout, notre horloger était sage (entre nous, il valait bien la jeune fille), il se traça une ligne de conduite dont il ne

se départirait pas, tant qu'il ne verrait pas la possibilité d'atteindre au but désiré. Il se bornerait à aimer en secret, ne se vouant à aucun soin d'un amoureux, et surtout ne faisant aucune déclaration.

Peut-être plus d'un lecteur dira-t-il que c'était là du calcul et non une passion véritable: nous répondrons que nous ne sommes pas de cet avis, et que Gustave Morel usa simplement d'une prudence recommandable.

Tout cela, cependant, ne l'empêcha point de venir, le lendemain, à la Grave, pour s'informer de la santé de M. Sylvius. C'était peu après l'heure du dîner, à ce moment où les ouvriers qui travaillent à l'établissement sortent pour faire un peu d'exercice et respirer l'air. Constamment assis, courbés sur leur ouvrage, la loupe à l'œil et les outils les plus délicats à la main, les horlogers ont besoin, plus que d'autres, d'une demi-heure de promenade au milieu du jour.

Le nôtre trouva M. Sylvius et Marie faisant un tour dans le jardin. Ils avaient pris aussi leur repas, à eux deux seulement, comme M^{me} Morel et son fils. Isaac sabotait de l'écurie à la grange. Philippe repartait déjà pour la vigne, une courte pipe à la bouche, d'où s'échappait de temps à autre un jet de fumée dont les émanations laissaient une traînée odorante tout le long du sentier. Philippe fumait sa pipe après le dîner, mais rien qu'une, et la sienne était très petite. Cela le récréait de son rude travail.

Il me souvient encore des cigarettes que nous faisons à vingt ans, couchés sur la terre, après le repas de midi. Une pincée de gros tabac et un lambeau de journal nous suffisaient pour ce délassement rustique. On battait le briquet, car il n'y avait pas d'allumettes phosphoriques en ce temps-là; puis nous dormions pendant une demi-heure. Ce léger sommeil, précédé d'un peu de fumerie, nous faisait du bien. On se réveillait, on s'étirait, on se secouait, et l'on reprenait son outil avec courage, jusqu'à la fin du jour.

À la suite d'une de ses crises, M. Sylvius était ordinairement plus doux, plus abordable. Son premier mouvement n'était pas de l'impatience ou de l'irritation. La pensée sérieuse de la mort exerçait toujours sur lui une bienfaisante influence. Il était aussi plus ouvert, plus communicatif, comme s'il cherchait à s'appuyer sur les autres, au lieu de se nourrir exclusivement de sa propre opinion.

Il reçut Gustave avec plaisir, le remerciant de ce qu'il venait le voir, après lui avoir été déjà si utile le soir précédent. Toute souriante, Marie tendit la main à Gustave, comme à un ancien ami. Cette liberté fit bien un peu froncer le sourcil au père, mais il ne céda pas à cette subite impression. Au bout d'un moment, Marie laissa les deux hommes causer ensemble; elle rentra dans la maison.

— Hier au soir, dit M. Sylvius, je vous ai demandé un grand service; je vous remercie de ne pas me l'avoir refusé. Aujourd'hui, je vous réitère ma demande, bien que je sois en bonne santé. Les crises de spasme nerveux auxquelles je suis sujet, sont un avertissement pour me tenir prêt au départ. Je dois m'attendre à y laisser peut-être prochainement ma vie. C'est pourquoi, monsieur Morel, je vous prie de donner vos conseils à mes fils, s'ils venaient à perdre leur père. Ma femme serait tutrice de mes enfants. Elle aurait besoin aussi de vos bons avis dans les occasions difficiles. Heureusement et grâce à Dieu, tous les miens seraient à l'abri du besoin. Mais il y aurait bien à faire encore jusqu'à ce que Jacques pût s'établir comme médecin. Sa sœur irait sans doute diriger son ménage, en attendant qu'il fût marié. Il n'est pas possible qu'elle puisse songer à s'établir elle-même avant que ses frères ne soient définitivement fixés. Jusque-là, elle leur sera pour ainsi dire indispensable; et sa mère ne pourrait non plus se passer d'elle. Elle est d'ailleurs si jeune.

— Quel âge a M^{lle} Marie? demanda Gustave.

— Vingt ans: un peu plus, pourtant; oui, elle aura vingt-et-un ans au mois d'août prochain. Elle peut par conséquent très bien attendre huit ou dix ans, avant de penser au mariage. Ses frères auraient alors vingt-quatre à vingt-six ans.

— Sans doute, dit Gustave, que ce raisonnement étouffait, mais une telle décision dépendra évidemment de mademoiselle votre fille, et non de la position de ses frères. Ceux-ci ont le caractère trop généreux pour exiger de leur sœur un tel sacrifice.

— Oui, mais je connais Marie, et je suis sûr de son dévouement. Puisque je vous mets dans nos confidences, monsieur Morel, je puis bien vous dire que ma fille a été demandée en mariage pas plus loin que hier, et qu'elle a sur-le-champ refusé. Ceci, absolument entre vous et moi. — Vous voyez si Marie est une fille sage et dévouée! À sa place, bien d'autres eussent profité d'une belle occasion de s'établir. C'est la nécessité de répondre immédiatement à cette proposition, d'une manière négative, et toutes ces visites venues à la suite de mes émotions du matin, qui m'avaient donné la crise dont vous avez été témoin. Je rends grâce à Dieu qu'elle soit passée. — Vous devriez peut-être reporter à votre mère le flacon d'eau des Carmes?

— Ce n'est pas du tout nécessaire; ma mère en a retrouvé un autre. Gardez seulement celui que vous avez.

— Merci. J'en ferai prendre au dépôt à Lausanne, par la première occasion. C'est le seul spécifique dont j'éprouve du soulagement. Votre mère a-t-elle des crises aussi violentes que les miennes?

— Non; ses palpitations, ou plutôt les intermittences du cœur dont

elle souffre parfois, ont ordinairement pour cause une mauvaise digestion.

— Chez moi, cela ne vient pas de l'estomac. Ce sont les nerfs surexcités qui gênent le cœur. De là l'oppression, et parfois des étouffements subits, comme si on m'étranglait.

— Ce doit être un état bien pénible.

— Oui, excessivement. — À quoi travaillez-vous maintenant?

— J'ai reçu six nouvelles montres qui doivent être rendues dans trois semaines.

— Combien vous payera-t-on pour ce travail?

— S'il est accepté sans réserve, les patrons feront porter au crédit de mon compte 120 francs.

— Ainsi, vous pouvez gagner environ 1500 francs par an?

— Quand tout va bien, je gagne davantage.

— Il me semble que c'est déjà bien joli comme cela. Avez-vous des dettes sur votre propriété?

— Non; mon père nous l'a laissée libre de toute charge.

— Je vous fais cette question pour le cas où vous auriez besoin d'un emprunt. Avec plaisir, je vous prêterais une somme par hypothèque.

— Merci, monsieur. À moins de pertes imprévues ou de revers, j'espère me tirer d'affaire, avec le secours de Dieu. Puisque vous me montrez un véritable intérêt, je puis bien vous dire aussi que j'ai quelques épargnes, placées en compte de dépôt à la banque.

— Tant mieux. Il faut toujours avoir une poire pour la soif. — Bonjour, monsieur Morel, puisque vous partez déjà. J'espère avoir aujourd'hui une dépêche de ma femme. Il me tarde bien qu'elle soit de retour.

— Bonjour, monsieur. Veuillez saluer M^{lle} Marie de ma part.

Gustave revint chez lui, tout préoccupé des confidences de M. Sylvius. Cette idée du bizarre père, relativement à l'époque d'un mariage pour Marie, lui paraissait une monstruosité. Évidemment, ni M^{me} Isabelle ni les Jean-Jacques ne consentiraient à un pareil esclavage. Mais il savait aussi que la volonté de M. Malaxe pouvait être inexorable. Quand il s'était mis quelque chose en tête, il n'en revenait pas facilement. Et pourtant, il y avait de la bonté et une sorte d'aménité dans le cœur de cet homme, lorsqu'il était bien tourné et qu'il se sentait en présence de Dieu. Dans ce que lui avait dit M. Malaxe, Gustave comprit bien vite que c'était un avertissement à lui donné, pour que jamais l'idée de se mettre sur les rangs ne pût l'aborder. Cela le décida à être encore plus prudent qu'il ne l'avait résolu. Nous verrons plus loin si la chose était possible.

Pendant que Gustave Morel se livrait à ces réflexions, M. Sylvius

causait avec sa fille, en suivant le petit sentier battu conduisant à la vigne.

— Il est vraiment bon, ce M. Morel, disait-il. On sent qu'il a du cœur, bien qu'il soit constamment occupé à des ouvrages très minutieux.

— Oh! oui, certainement, répondit Marie. Aussi j'espère qu'il deviendra de plus en plus un ami de notre famille. Mes frères ont bien du bonheur de l'avoir rencontré sur leur chemin.

— Je les lui ai recommandés, pour le cas où je serais bientôt rappelé de ce monde; et je te le dis pour que tu en sois avertie.

— Cher père, Dieu nous fera la grâce de t'avoir à notre tête pendant de longues années encore; ce qui n'empêchera pas M. Morel de donner souvent de bons conseils à Jean et à Jacques.

— Nous ne savons pas ce que Dieu me garde. Quant à toi, ma chère enfant, je te recommande une extrême prudence dans tous tes rapports avec M. Morel. Je te trouve parfois d'une liberté qui passe un peu les bornes. Par exemple, pourquoi lui tendre ainsi amicalement la main? Tu risques de lui donner des idées que sans doute il n'a pas, mais qui, si tu continuais à être aussi familière avec lui, pourraient surgir un jour ou l'autre dans son cerveau. Sois, je t'en prie, plus attentive à ces choses-là. M. Morel est un garçon de mérite pour le caractère et les moyens intellectuels; mais sa position d'ouvrier est précaire. Une maladie des yeux peut le mettre dans le dénuement. As-tu pensé qu'il a probablement une inclination? À son âge, ce serait pour lui une chose très naturelle. Il faut donc bien se garder de lui être en piège pour quoi que ce soit. Je sais parfaitement que tu es une fille sage, réservée, sans ombre de coquetterie; mais sois assurée qu'on ne peut jamais trop s'observer. Sans s'en douter, quand on a une figure comme la tienne, et le reste, il est très facile de charmer les gens. Tu l'as bien vu avec le fils Thiollet, et Dieu veuille que M. Chauffard, un de ces quatre matins, ne nous adresse pas une demande pareille pour le jeune homme qu'il a amené avec lui. Il faut voir les choses de loin, je t'assure.

— Sans doute, cher père, mais je crois vraiment que tu te moques de moi quand tu me supposes une pareille influence. J'ai tendu la main à M. Morel en souvenir de ses bons offices de la veille pour toi, et aussi parce qu'il mérite notre amitié. Est-ce qu'il a réellement une inclination?

En faisant cette question, Marie avait rougi jusqu'à la racine de ses beaux cheveux châains; mais son père marchait trop la tête baissée pour s'en apercevoir, et d'ailleurs il ne la regardait pas.

— Je ne lui ai pas fait de question à ce sujet, répondit-il; je dis seulement que, s'il a l'intention de se marier bientôt et que son choix soit

fait, c'est une chose naturelle dans sa position. Sa fiancée, s'il en a une, serait peu charmée de voir une jeune fille comme toi lui sourire et lui tendre gracieusement la main.

— Je m'en abstiendrai donc à l'avenir, puisque cela te paraît convenable.

— Oui, tu feras bien. Toutefois, il ne faudrait pas y mettre de l'ostentation, car ce serait alors fâcheux. Qu'il te donne une poignée de main tous les trois mois, à la bonne heure! mais chaque fois que vous vous rencontrez, je ne te le conseille pas.

C'était ainsi que M. Sylvius instruisait sa fille, en l'absence de sa femme. Si M^{me} Isabelle eût été à la maison, il est certain qu'elle l'eût empêché de lui tenir un semblable discours. C'était bien, comme on dit, jeter de l'huile sur le feu. Mais ce brave homme de père avait parfois de singulières idées.

CHAPITRE XXVI



^{me} Isabelle fit un heureux voyage. Elle arriva le samedi à la Graye, ayant pu, en une semaine, installer ses deux fils, l'un à Lausanne et l'autre à Geiserlich. À son retour, Jacques était venu l'embrasser à la gare. Il lui dit qu'il se trouvait très bien chez M. Gastier, et qu'il n'avait pas trop de peine à suivre les cours. M. Sylvius fut terriblement content de retrouver sa femme. Il lui raconta sa crise, et comment Gustave Morel s'était montré complaisant, affectueux à son égard dans cette pénible circonstance; mais, sans penser à l'émotion qu'il pouvait causer à sa compagne, il la mit aussi au courant de ce qu'il avait demandé à Gustave, relativement à leurs fils. D'un autre côté, et comme s'il avait eu le sentiment de n'être pas approuvé, il ne mentionna nullement la recommandation faite à Marie sur sa conduite ultérieure avec M. Morel. Lorsque celui-ci vint, le dimanche, pour féliciter M^{me} Isabelle de son heureux retour, elle vit avec étonnement que Marie ne tendait pas la main à Gustave lorsqu'il arriva, et qu'elle prétextait n'importe quoi pour quitter le salon peu avant son départ. Cette réserve parut insolite à M^{me} Isabelle. Gustave parti, M^{me} Isabelle questionna son mari et lui demanda s'il avait remarqué ce que leur fille venait de faire.

— Oui, dit-il, et cela m'a fait plaisir. En ton absence, j'ai causé intimement avec Marie, et je lui ai recommandé de s'observer à cet égard beaucoup plus que précédemment. J'ai mis en avant l'idée bien naturelle que M. Morel est probablement fiancé, et que Marie risquait de lui être en piège par des manières trop amicales. Il est hors de doute que ces poignées de main données de part et d'autre si librement, seraient désagréables à la personne qui deviendra la femme de M. Morel.

— Et que t'a répondu Marie?

— Elle m'a simplement demandé si je savais que M. Morel fût fiancé. À quoi j'ai dit que non, mais que rien n'était plus naturel de

penser qu'il l'est, vu son âge et sa position actuelle. Sur cela, Marie a dit qu'elle s'abstiendrait à l'avenir de lui donner la main, bien qu'elle l'eût toujours fait comme nous, sans y attacher aucune importance. Néanmoins elle a compris le bien-fondé de mon observation.

— Tu as été bien imprudent en lui parlant de cette manière, et je regrette que tu n'aies pas attendu mon retour pour t'expliquer préalablement avec moi.

— Imprudent! dit M. Sylvius, qui sur-le-champ fut blessé de l'observation de sa femme: imprudent! je voudrais bien savoir comment? Un père n'a donc pas le droit et le devoir d'avertir sa fille et de lui donner un conseil, quand elle suit une voie qui présente des dangers?

À mesure qu'il parlait, M. Sylvius s'échauffait et élevait toujours plus la voix.

— Ne parle pas si haut, reprit M^{me} Isabelle. Marie pourrait t'entendre, et cela ne ferait qu'augmenter le mal.

— Comment! augmenter le mal! cria-t-il encore plus fort. Quel mal? Je voudrais bien savoir quel mal une parole paternelle affectueuse peut causer! Je ne puis donc rien faire, rien dire, rien penser qui ne produise du mal! Toi et Marie vous êtes seules en possession de la sagesse! Moi, je ne suis qu'un imbécile?

— Écoute-moi et ne te fâche donc pas: tu sais que cela te fait toujours du mal. Tu sais aussi combien ces emportements inutiles me sont pénibles. — Oui, je crains que ton observation n'aille à sens contraire de ton but. J'ai parfaitement vu que Marie souffrait intérieurement en sortant de la chambre, et je ne serais pas étonnée si M. Morel s'en était aperçu. Il valait beaucoup mieux me laisser parler à Marie, plutôt que de prendre les devants comme tu l'as fait. Ta frayeur d'une inclination entre ces deux jeunes gens t'a été en piège, à toi, bien plus qu'une poignée de main ne pouvait l'être à M. Morel, dont la fiancée n'existe probablement que dans ton imagination.

— Et qu'en sais-tu? le lui as-tu par hasard demandé?

— Non, mon cher ami; mais je suis persuadée qu'il n'est pas question de fiançailles pour lui.

— Eh bien, c'est bon! Un homme averti en vaut deux. C'est la dernière fois que je me mêle de ces sortes d'affaires, puisque je n'y entends rien. N'aie pas peur que j'en redise jamais un mot. Donne ta fille à un ouvrier horloger, si cela te fait plaisir. Pour moi je ne la lui donnerai certainement pas. Sur ces derniers mots prononcés avec amertume, M. Sylvius quitta brusquement sa femme et vint à la rue. De la place où il était, il vit Marie qui se promenait seule, d'un air pensif, dans le jardin. Il alla vers elle.

— Tu te promènes, lui dit-il.

— Oui, papa.

— À quoi penses-tu?

— À toutes sortes de choses. À mes frères, qui, comme moi, sont peut-être seuls à se promener. Je tâche de penser aussi à la bonté de Dieu, qui nous donne ce beau dimanche de printemps et tant d'autres jouissances. Puis, je réfléchissais à ce qu'aura pensé M. Morel en voyant que je refusais de lui tendre la main comme à l'ordinaire. Malgré tout ce que tu m'as dit à ce sujet, cher père, je ne puis croire que j'eusse mal fait de continuer avec lui comme précédemment, et comme vous le faites, maman et toi. Pourquoi me placer à part de vous tous? Je serais bien embarrassée maintenant, si M. Morel allait me demander pourquoi j'ai changé de manière d'être avec lui.

— S'il se permettait de te faire une pareille question, réponds-lui sans hésiter que c'est d'après mon ordre. J'en prends toute la responsabilité.

— Je ne le ferai pas, mon cher père, tu peux en être certain. Mais il est probable que M. Morel ne me dira rien; il tient sans doute fort peu à des civilités aussi banales. Avez-vous parlé de cela avec maman?

— Oui; elle vient justement de me faire presque une scène et de me dire des choses très dures à ce sujet. Est-ce que j'ai donc, dans tout ce que je dis et fais, un autre but que celui du bonheur de mes enfants?

— Bien sûr que non, cher père. Maman a regretté, n'est-ce pas, que tu m'aies parlé?

— Est-ce qu'elle ne trouve pas toujours que j'ai tort, dès que je me préoccupe de ton avenir?

— Maman est bonne et sage; elle ne m'a jamais donné que d'excellents conseils. Mais laissons ce sujet, et surtout ne va pas t'en préoccuper au point de te rendre malade.

Marie quitta son pauvre père et revint chez elle. S'enfermant dans sa chambre, elle s'examina sérieusement et constata, non sans effroi, que son cœur était déjà bien engagé. La démarche si maladroite de son père avait fait progresser un sentiment déjà né sans doute, mais qui serait peut-être demeuré à l'état latent pendant bien des mois encore, sans ce que M. Sylvivus avait cru devoir faire pour le contre-carrer ou l'empêcher. Son examen terminé, Marie versa des larmes secrètes, et retrouva pourtant du calme en remettant tout ce qui la concernait à Celui qui seul était son parfait Ami.

De son côté, Gustave Morel revint chez lui sombre et tout préoccupé. Évidemment on avait défendu à la jeune fille de lui tendre la main. Au premier moment, son orgueil blessé fut sur le point de lui donner un mauvais conseil, celui de demander une explication au

père ou à la mère. « S'ils sont riches, lui disait l'hôte malfaisant qui s'insinuait dans son esprit, qu'ils gardent leurs richesses! Je n'y tiens pas de l'épaisseur d'un cheveu. J'aime leur fille pour elle-même, non pour la fortune qu'elle aura ou n'aura pas. S'ils me la refusent, s'ils me considèrent comme leur inférieur, eh bien, qu'ils la gardent! » — Voilà ce que disait l'orgueil. — Un meilleur conseiller vint remplacer cette fierté offensée, et lui dire: « Mets-toi à la place de ce père toujours anxieux et souvent malade. Il tient à garder sa fille auprès de lui le plus longtemps possible: il te l'a dit. Pour cette perle si rare, sa vanité paternelle a pu désirer un diamant de grand prix, — et toi, que peux-tu offrir? N'es-tu pas un simple ouvrier d'horlogerie, un des *repasseurs* de la maison Schlick et Casatier, de Genève? Ton père et ta mère ne sont-ils pas venus l'un de la Vallée de Joux, l'autre de la plaine vaudoise, simples ouvriers comme toi? Et si tu as enseigné quelques rudiments de latin à Jacques Malaxe; si tu lui as appris à empailler un oiseau; si même tu as porté de l'eau des Carmes à M. Malaxe, quels droits cela te donne-t-il d'aspirer à la main de sa fille? Et lui, ne fait-il pas bien de prendre ses précautions? Réfléchis un peu à tout cela, Gustave Morel. » — « C'est vrai, répondit l'honnête garçon; mais je l'aimerai quand même, et toujours plus vivement. » Trois semaines se passèrent sans nouvelle visite de Gustave à la Graye. Ce temps lui parut long comme trois mois d'hiver. Mais enfin il tint bon et n'eut pas à s'en repentir. Il voulait même persister dans la continuation de sa réclusion volontaire, lorsqu'il reçut de Jacques la lettre suivante et un paquet.

« Bien cher monsieur,

» Depuis que je suis à Lausanne, j'ai pensé souvent à vous écrire, puisque je vous ai promis de le faire et que j'en éprouve le besoin; mais les premières semaines ont été bien remplies par mon travail, et je n'ai pas su trouver une heure pour venir causer avec vous. Maintenant, je puis préparer mes devoirs et faire mes extraits plus vite; je commence à être un peu mieux rompu au métier d'écolier, et cela me soulage. Autant que possible, je tâche de tenir mes cahiers proprement écrits, ainsi que M. Dulac me l'a recommandé. Lorsque vous verrez notre excellent pasteur, veuillez lui présenter mes respects affectueux. Dites-lui que notre professeur de grec m'a demandé de qui j'avais eu des leçons. Et lorsque j'eus prononcé le nom de M. Dulac, il ajouta: « Vous avez eu bien du bonheur de l'avoir pour maître; si vous le voulez, vous » avancerez rapidement. » Le grec, en effet, me donne peu de peine. C'est une si belle langue! Et je l'aime aussi parce qu'elle me sera bien utile pour la terminologie relative à ma future

profession. Le latin ne va pas trop mal non plus, grâce à vos bons soins, cher monsieur.

» Aujourd'hui, mercredi, comme nous n'avions pas de leçons dans l'après-midi, je suis allé me promener jusqu'à Lutry. Là, j'ai rencontré un pêcheur qui venait de prendre à une amorce attachée à son filet, l'oiseau que je vous envoie. Il me l'a vendu pour peu de chose; et comme il n'est pas dans votre collection, j'ai pensé tout de suite à vous l'offrir. Si je ne me trompe, c'est une *mouette tridactyle*, assez rare sur notre lac, dit-on. Je n'ose pas m'aventurer à l'écorcher, de peur d'endommager les belles plumes blanches du ventre; et puis, je n'ai pas de savon arsenical ici. Je me réjouis de voir cette mouette chez vous, sur un socle en bois d'érable.

» L'étude de l'histoire naturelle m'intéresse toujours vivement. Je lis le grand ouvrage remarquable et très méthodique de Brehm: le connaissez-vous?

» Le plateau de la Ponthaise que nous habitons est d'une grande fraîcheur en ce moment. C'est un peu plus haut que les belles maisons de l'avenue Davel. Les arbres fleurissent; les prés ont une herbe épaisse, à pleine faux déjà, mais d'une nature plus rude que celle de nos gazons moelleux de la Grave. La vue des collines qui ferment l'horizon du côté du nord repose les yeux. Je suis allé faire connaissance avec elles, et j'ai parcouru les bois du voisinage. C'est bien beau, mais pourtant moins agréable que notre pied du Jura. Je vois d'ici en imagination les vergers de Myr, la lisière de grands chênes et les mélèzes plantés plus loin; puis j'entends la voix du ruisseau gonflé par la fonte des neiges. Notre nant de la Graye doit être aussi bien joli dans ce moment. Qu'il ferait bon y établir un martinet comme celui de l'année dernière! Mais je dois faire autre chose pour le moment, et mon frère aussi, sur les vertes collines du Wurtemberg. — Il me faudrait écrire à mes parents, mais je n'en ai plus le temps aujourd'hui. Veuillez leur donner de mes nouvelles. Je me porte très bien, et je les embrasse tendrement, de même que vous, cher monsieur, si vous le permettez. Votre jeune ami

» JACQUES MALAXE. »

« M. et M^{me} Gastier sont très bons pour moi. »

Lorsque Gustave Morel eut lu cette lettre, il fallut, bon gré mal gré, se décider à venir chez M. Malaxe. Il s'y rendit bientôt, mais non sans avoir examiné l'oiseau envoyé par Jacques. C'était bien une mouette tridactyle, dans son beau plumage de printemps. La nuque, le dos et le dessus des ailes étaient d'un cendré bleuâtre, avec un tour de reflets blancs au bas du cou. L'extrémité des ailes était

noire. Tout le reste du corps d'un blanc parfait. Les pieds, palmés, sont dépourvus d'ongles en arrière. Le bec est blanc. « Cet oiseau, dit le savant et honnête Themminck, habite les lacs salés, les mers intérieures et les golfes; moins souvent les bords de l'océan; se répand en automne sur les fleuves et les lacs; en été dans les régions du cercle arctique. Il niche sur les rochers qui bordent la mer; se nourrit de poissons et d'insectes.»

Quoi qu'il en soit, la mouette tridactyle fit grand plaisir à Gustave Morel. Il l'apporta à la Graye avec la lettre de Jacques. Chacun trouva que l'aimable collégien avait eu une bonne idée en l'envoyant à son ancien professeur. Marie, en particulier, trouva la couleur du plumage charmante.

— Quelle position lui donnerez-vous? demanda-t-elle à Gustave.

— La plus simple est toujours la meilleure, dit-il en regardant Marie dans les yeux. Je mettrai la mouette debout, se reposant un instant comme sur un rocher à fleur d'eau, les ailes un peu eutr'ouvertes, et prête à s'élancer de nouveau à la surface des ondes.

— Vous êtes resté bien longtemps sans venir nous voir, dit M^{me} Isabelle. J'espère pourtant que vous ne nous boudez pas?

— Boudé? et pourquoi vous bouderais-je, madame? Non; mais je crains d'être indiscret en venant souvent à la Graye, et c'est ce qui m'a retenu dernièrement chez moi. Je n'ai pas le droit d'imposer ma présence à personne.

— Je vous prie de croire, mon cher monsieur, que vos visites nous font toujours plaisir. Vous avez été si bon pour mes fils, et, en mon absence, vous avez rendu un véritable service à mon mari. Nous vous tenons pour un ami de la famille.

— Je vous en suis bien reconnaissant, madame. J'userai donc de la permission que vous me donnez, mais de manière à n'être pas importun. Quand vous avez de nombreuses visites, comme, par exemple, le jour où M. Malaxe fut malade, ma présence serait de trop dans votre maison.

— Au contraire, dit Marie, vous nous avez bien soulagés, mon père et moi, ce jour-là; et j'ai admiré comme vous avez su répondre avec dignité et convenance aux questions passablement indiscretes de M. Chauffard. — N'as-tu pas eu la même impression, mon père?

— Je ne me souviens pas très bien: tu sais que j'étais déjà souffrant, pendant la discussion de ces messieurs. Oui, je crois me rappeler, en effet, que M. Morel a parlé très sensément de l'horlogerie et des horlogers.

Gustave roula son oiseau dans la feuille de papier où il l'avait mis pour l'apporter; puis, prenant son chapeau, il salua les trois membres

de la famille et repartit promptement, sans avoir tendu la main ni au père, ni à la mère, ni à Marie. — C'était une revanche de sa part, sur laquelle on ne pouvait manquer de faire des réflexions.

CHAPITRE XXVII



es derniers événements que je viens de raconter avaient eu lieu en mai 1877. On n'a pas oublié que le printemps de cette année-là fut extrêmement pluvieux. Les terres étaient inondées, les vignes bien ennuyées par cette abondance d'humidité. Les blés poussèrent si vigoureu-

sement en herbe, que la plupart versèrent avant même d'avoir l'épi. Les plus mauvaises prairies naturelles, les vieux *artificiels*, tout ce qui était terre à fourrage donna une récolte considérable. Aussi le foin fut-il pour rien. On ne le vendait pas, on le donnait presque, suppliant les acheteurs de le prendre pour ce qu'ils voudraient. Ceux-ci firent de bonnes affaires. Pour la première fois depuis des années, on vit des meules s'élever autour des maisons, faute de place pour loger dans les granges cette phénoménale récolte. M. Sylvius fut du nombre des propriétaires qui ne purent mettre à couvert toutes leurs richesses. Merminod, qui de sa vie n'avait vu pareille chose à la Graye, en marmottait du matin au soir. « Que fera-t-on de tant de fourrage ? disait-il à tout propos. Ce ne sont pas nos bêtes actuelles qui pourront consommer tout cela. Et si notre monsieur achète encore deux ou trois vaches, ça me donnera terriblement d'ouvrage de plus. Le bon Dieu a mal arrangé les choses. Et avec ça que nous sommes menacés d'une énorme récolte de regain ! Ah ! oui, c'est bien ennuyeux. »

Philippe riait d'entendre Isaac se lamenter de cette manière, et cela fâchait presque son vieux compagnon.

— Oui, tu as beau rire, reprenait celui-ci ; on voit bien que tu n'as point de cœur. Pourvu que tu travailles comme un forcené et que tu fumes ta pipe après la soupe, tu te moques du reste. Tu te montres bien pour ce que tu es : un égoïste. Ce n'est pas toi qui nettoieras l'écurie deux fois par jour, pas toi qui porteras le lait au village, pas toi non plus qui étrilleras les nouvelles vaches et les génisses qu'il faudra élever. Quand tu as pansé ton cheval, tu files à l'ouvrage sans t'in-

quiéter de rien, tandis qu'il me reste encore au moins cinq ou six choses à faire l'une après l'autre.

— Notre monsieur a dit, répondit un jour Philippe, que si vous étiez trop fatigué à soigner seul le bétail, je vous aiderais.

— Il a dit cela! Eh bien, si je ne suis plus maître de *gouverner* à ma guise, je m'en irai. Il y ferait beau voir, avec toi! Tu me tourmenterais avec ton activité dévorante. Moi, je tiens à aller mon petit train de chaque jour. Probablement aussi tu voudrais porter le lait au village? Ça ne me conviendrait pas du tout, car je tiens à y aller, pour causer un moment avec le fromageur et rapporter ce qui m'est nécessaire pour traire⁵. Plutôt que d'avoir tant d'embarras par là, notre monsieur ferait beaucoup mieux de vendre la meule qui me crève les yeux dans le verger. Au reste, il faut bien espérer qu'il y aura très peu de foin l'an prochain. Nous en *ferons du vieux* qui servira plus tard. Je suppose que tu nous quitteras quand Jean reviendra d'Allemagne, car ça n'irait pas du tout d'être trois ici. Notre monsieur te trouvera bien une bonne place. Tu devrais aller en Amérique, où l'on dit qu'on travaille jour et nuit au milieu des bois. — Allons manger la soupe.

Reprenons le récit un peu en arrière, pendant que Merminod recommence ses lamentations.

Lorsque Gustave Morel s'en retourna chez lui sans tendre la main à personne, Marie quitta au même instant ses parents. M^{me} Isabelle dit alors à son mari:

— Tu vois maintenant que M. Morel est choqué, puisqu'il s'en est allé de cette manière. Il aurait bien mieux valu ne rien dire à Marie.

— S'il est choqué, tant pis pour lui. Ça lui passera. Mais je ne comprends pas que tu l'engages à venir chez nous, comme tu l'as fait encore aujourd'hui. Laisse-le agir à sa guise. Il se croit peut-être obligé, par simple politesse, de nous faire des visites. Moins Marie le verra, et mieux cela vaudra.

— Je ne suis pas de cet avis. Il est à craindre qu'elle ne pense à lui bien davantage.

— Si elle faisait cela, ce serait une fille dénaturée. Mais je veux, à mon tour, te dire une chose: oui, je craindrais que tu n'acceptasses M. Morel pour ton gendre, s'il avait le malheur de penser à le devenir. Aurais-tu bien une telle faiblesse? Manquerais-tu de caractère à ce point-là?

— C'est-à-dire, mon cher ami, que je tâcherais de montrer du caractère. Si j'avais, dans une si grave circonstance, la certitude que ces jeunes gens s'aiment, je n'hésiterais pas à dire *oui*. Mais nous

5 - Les vachers se servent d'un produit du petit-lait pour adoucir les trayons.

n'en sommes pas là.

— Heureusement, car moi je dirais *non* aussi nettement que lorsqu'il s'est agi du fils Thiollet. Notre fille n'a pas besoin de se marier avant huit ans, lorsque Jacques sera établi comme médecin.

— Ah! ne compte pas les années. Cela me fait peur pour nos enfants. Allons plutôt au jour le jour, comme Dieu nous conduira tous.

— Sans doute, ma chère femme; mais soyons en même temps prudents. Prudents comme le serpent, et simples comme la colombe. Toi, évidemment, tu manques de prudence. Tu ne réfléchis pas avant de parler.

— Si tu avais un peu moins de prudence, peut-être que j'en aurais davantage. Et encore, ce que tu appelles de ce nom, n'est souvent chez toi que de la défiance, une sorte d'inquiétude malade. Permits-moi de te faire observer une contradiction dans ta manière d'être avec M. Morel. Tu as assez de confiance en lui, pour lui recommander tes fils, et tu trouves extraordinaire que ta fille lui donne une simple poignée de main tout amicale?

— Oh! ceci est une autre affaire. Oui, je crois qu'il pourrait être bien utile à nos garçons si je n'étais plus là; mais nous n'avons pas, je pense, élevé Marie pour la donner à un ouvrier horloger, et surtout pas dans un temps où elle nous est indispensable. Si notre fille était laide, mal douée et qu'elle eût mauvaise façon, je n'y regarderais pas de si près. Du reste, peut-être ai-je eu tort de demander à M. Morel de donner des conseils à nos fils; j'aurai cédé à un premier mouvement regrettable, comme je sais que cela m'arrive quelquefois. Mais tu n'avais pourtant pas besoin de m'en faire l'observation et de me lancer un mot désagréable à cet égard. J'ai déjà bien assez de mes propres tristesses, sans que tu viennes encore les augmenter comme tu le fais.

Gustave Morel se rendit à Genève le lendemain. Les montres étaient prêtes, et il tenait à les porter lui-même, ayant un compte à régler avec ses patrons. Les jours sont grands vers la fin de mai, et le soleil déjà bien chaud. Il se montrait, ce jour-là, dans un ciel sans nuage. Mais il avait tant plu durant la semaine précédente, que la terre fumait. De partout on voyait s'échapper de son sein des vapeurs légères, qui, se réunissant bientôt dans les régions supérieures de l'atmosphère, ne manqueraient pas de retomber en pluie abondante le lendemain. Et ce serait ensuite à recommencer avec le soleil, celui-ci faisant l'office de pompier pour les réservoirs du grand abîme.

Lorsque son affaire fut réglée, Gustave invita le *visiteur* du comptoir de la maison Schlick et Casatier à dîner avec lui au restaurant. C'était midi, heure où les ouvriers et employés cessent leur travail et

vont apaiser leur faim. Le visiteur était un homme d'âge, contemporain set ancien collègue du père de Gustave. Il ne travaillait pas à ses pièces, mais il avait, pour un nombre fixe d'heures par jour, un traitement annuel de 3000 francs. Ce n'était pas beaucoup pour un ouvrier de mérite, car il faisait peut-être pour 6000 francs d'ouvrage à ses patrons par an. Mais il fallait bien que ceux-ci retrouvassent l'intérêt des capitaux engagés dans leur commerce et qu'ils eussent aussi leur bénéfice.

Pendant que le visiteur et Gustave prenaient leur repas, trois hommes au fort de la vie entrèrent ensemble au restaurant et se firent servir un véritable festin. Poisson, volaille, viande solide, légumes fins, rien n'y manqua. Gustave et son compagnon avaient une bouteille de Beaujolais, une viande, un légume et un semblant de dessert. C'était assez et très convenable. Les trois autres messieurs demandèrent du vin d'Yvorne et du Bourgogne. Au dessert, ils sablèrent parfaitement une bouteille de Champagne. À eux trois, ils avaient fait là une dépense d'au moins 30 francs, tandis que Gustave se tirait d'affaire moyennant 5 francs pour les deux.

Les trois viveurs causaient de la crise horlogère, des difficultés de la situation pour les ouvriers, mais n'en perdaient pas pour cela un coup de dent. N'était leur âge, on aurait pu penser qu'ils avaient fait fortune et se trouvaient en bonne passe de se retirer du commerce. Eh bien, non. C'étaient trois ouvriers; l'un en horlogerie, les deux autres des bijoutiers. Tous les trois pouvaient gagner de bonnes journées quand ils travaillaient; mais ils s'entendaient si bien à dépenser leur argent en repas de gourmets, en cigares, en billets de théâtre et autres divertissements, qu'il en restait souvent très peu pour les besoins du ménage. Femmes et enfants auraient peut-être bien mangé un morceau de plus, alors que les pères s'accordaient toutes leurs fantaisies de table au restaurant. Et si l'ouvrage venait à diminuer; si le patron, faute de commandes ou manque d'écoulement de sa marchandise, fermait son comptoir, alors la misère frapperait à la porte de l'ouvrier imprévoyant et dissipateur.

— Vous avez vu ces trois jeunes hommes à table, dit le visiteur à Gustave, lorsqu'ils furent à la rue. Ce sont de simples ouvriers. Dans six semaines, peut-être même plus tôt, si la crise s'établit d'une manière générale, ils se trouveront sans ressources. En attendant, vous voyez comme ils se traitent. Tous, heureusement, ne font pas comme eux; mais beaucoup d'entre nos ouvriers ne sont pas plus sages que ceux-ci. On a beau les avertir; ils n'en font pas moins à leur tête.

Un mois se passa, sans que la position de Gustave et de Marie eût

subi le moindre changement extérieur. Gustave était allé une fois à la Graye, pour montrer la mouette empaillée, fort bien réussie. Une autre fois, il vint demander des nouvelles de ses jeunes amis absents. Mais il ne dit pas un mot qui pût trahir ses sentiments aux yeux des parents, et cependant il était évident que les jeunes gens se comprenaient. Le regard de deux êtres qui s'aiment est si différent de celui qui s'échange de simple prochain à prochain seulement. M^{me} Isabelle le voyait bien; mais son mari était sur ce point aveugle. Lui, s'il eût été amoureux à l'âge de Gustave, il n'aurait pu tenir sa langue plus d'un jour sans se déclarer. Son genre de prudence lui eût sans doute conseillé cette démarche. Gustave et Marie étant très réservés; les serremments de main n'ayant plus reparu sur la scène, le père Sylvius se représentait bonnement que sa recommandation maladroite avait coupé court à toute velléité d'inclination entre eux. — Il faut tâcher de comprendre cela de sa part, puisqu'il était maladif et très égoïste. Peut-être ses yeux s'ouvriraient-ils quelque jour, et céderait-il enfin à de meilleurs sentiments. Quoi qu'il en soit, sa femme ne reprit pas le sujet avec lui, sachant trop bien que c'était inutile. Et avec Marie, elle était muette aussi, de peur d'augmenter encore, en en parlant, un sentiment déjà trop vif dans le cœur de sa fille.

Vers la fin de juin, comme Gustave travaillait assidûment à une pièce difficile, il entendit un coup de sonnette à sa porte. C'était le soir, peu avant le coucher du soleil. Sa mère étant sortie, il vint répondre. Il trouva là un homme d'environ trente ans, portant moustache et barbiche, une blouse blanche sur d'assez bons vêtements. Gustave lui demanda ce qu'il voulait.

— C'est vous qui êtes M. Morel? dit le passant.

— Oui.

— On m'a dit que vous preniez quelquefois un ouvrier, lorsque vous êtes pressé.

— On vous a mal informé; je travaille toujours seul.

— J'espérais que vous pourriez me donner de l'ouvrage pour quelque temps. Je puis faire la partie d'un repasseur.

— Vous êtes donc horloger?

— Oui, sans occupation depuis un mois. Je suis allé de ville en ville, de lieu en lieu, pour en trouver. Mais rien. La crise est partout très forte. J'ai été dans les montagnes de Neuchâtel, dans le val Saint-Imier, à Lausanne, à Sainte-Croix, — partout sans gagner un centime. J'ai une femme et deux enfants à nourrir.

— Avez-vous essayé à Genève? Sur de bonnes recommandations, peut-être y seriez-vous occupé.

— C'est de Genève que je suis parti; l'ouvrage m'y a manqué subi-

tement.

— Votre famille y est-elle encore?

— Non; je l'ai expédiée à la vallée de Joux, chez les parents de ma femme. Je suis originaire de la Vallée.

— Il me semble vous avoir vu un jour au restaurant de la Croix de Malte. Vous y dîniez avec deux ouvriers bijoutiers.

— Oui; j'ai aussi le souvenir de vous y avoir vu avec le visiteur de la maison Schlick et Casatier.

— Précisément. Le dîner que vous vous fîtes servir ne ressemblait guère au nôtre. Maintenant, le temps de la disette est venu, et c'est le cas de faire de bonnes réflexions. Mais je ne veux pas vous adresser de reproches; le mieux est d'écouter la voix de la prudence et de la conscience.

— Vous avez bien raison, monsieur Morel. Mon intention est de me rendre dès demain matin à la Vallée. Voici le moment d'y couper les foins. Je sais encore faucher, et je préfère aller travailler là-haut plutôt que de faire le terrassier à Genève.

— Vous ferez très bien. Êtes-vous sans argent?

— Je n'ai pas même un centime.

— Eh bien, asseyez-vous sur ce banc et attendez-moi un instant. Je reviens tout de suite.

Gustave rentra chez lui, passa un habit et revint fermer la porte de sa maison, dont il mit la clef dans sa poche. Sa mère avait aussi une clef. A cause des montres qui restaient dans son atelier, il ne laissait jamais la maison ouverte quand sa mère et lui étaient absents.

— Vous avez faim, probablement, dit-il à l'ouvrier. Je vais vous faire servir à souper à l'auberge, et puisque vous allez demain à la Vallée, je vous remettrai quelque chose pour votre dépense en chemin. En outre, je vous recommanderai à mon cousin, M. Dellinger, du Brassus, qui pourra peut-être vous procurer de l'occupation. Mais, croyez-moi: lorsque l'ouvrage reviendra, lorsque vous gagnerez cinq francs par jour en moyenne, peut-être davantage, n'en dépensez pas dix ou douze pour un dîner dans un restaurant. Vous avez une femme et des enfants; votre premier devoir n'est-il pas de leur fournir le nécessaire? Et puis, vous avez aussi une âme, qui ne se nourrit pas de pain matériel, mais de celui que l'Écriture sainte appelle le *pain vivifiant*. Vous l'avez trop oublié jusqu'à présent.

— C'est vrai; ma femme m'a bien parlé comme vous.

Arrivés à la petite auberge, Gustave demanda une chambre et un lit pour son confrère malheureux, puis il lui fit servir un souper simple, mais suffisant, et commanda un déjeuner pour le lendemain. Il paya d'avance l'hôte, et lui remit trois francs en sus, pour l'ouvrier au

moment de son départ. Il ne voulut pas les lui donner le soir même, de peur qu'il n'eût la tentation de les dépenser tout de suite. Mais il lui laissa, sous cachet, sa carte, sur laquelle il avait écrit: « Je prie mon cousin, M. Dellinger, de s'intéresser charitablement à M. X***, porteur de cette carte. S'il a besoin de quelques francs en attendant d'avoir de l'ouvrage, mon cousin les lui remettra et me les portera en compte. »

Ayant terminé de cette manière ce qu'il pensait pouvoir et devoir faire pour son prochain malheureux, Gustave vint jusqu'à la Graye, où un événement considérable avait eu lieu ce même jour.

CHAPITRE XXVIII



Dans l'après-midi, M^{me} Isabelle et Marie étaient allées à la ville, pour y faire diverses emplettes de ménage et de vêtements. L'une des deux conduisait très bien le docile cheval. Cela permettait aux domestiques de rester à leur ouvrage, et à M. Sylvius de ne pas s'éloigner de la maison. Une de ses manies était de ne pas aimer à conduire un cheval dans les rues d'une ville. Il lui semblait que tout le monde le regardait, lors même que personne ne faisait attention à lui. Allant seules, la mère et la fille avaient aussi leurs coudées plus franches pour faire leurs commissions, sans qu'un conducteur impatient de repartir leur dît à tout moment: « Avez-vous bientôt fini? Je vais faire atteler. »

Elles partirent donc, M. Sylvius leur recommandant de revenir de bonne heure. — Comme il faisait chaud et qu'il n'avait pu faire sa méridienne après le dîner, ayant eu à s'occuper du cheval et à préparer le char, M. Sylvius s'étendit sur un canapé et ne tarda pas à s'y endormir. Au plus fort de ce lourd sommeil du milieu du jour, sommeil qui pourtant repose les gens nerveux, il fut réveillé par Augustine, venant lui dire que M. Chauffard était arrivé, seul et en char.

— Que diantre me veut-il? fit à haute voix le pauvre M. Sylvius, terriblement dérangé par le visiteur intempestif.

— Il désire voir monsieur en particulier.

— Ah! quel ennui! même dans un endroit aussi retiré que celui-ci, on ne peut pas avoir un moment de tranquillité. Est-ce que je lui casse la tête de mes visites, moi qui ne vais chez personne?

— Il ne faut pas parler si haut: M. Chauffard pourrait vous entendre.

— Qu'il m'entende, s'il veut; ça m'est bien égal. Ce premier mouvement d'humeur passé, l'honnête M. Sylvius vint à la rue, où il salua pas trop mal M. Chauffard et l'aida même à dételer son cheval, que les mouches faisaient piétiner d'impatience.

— Je crains de vous avoir dérangé, mon cher monsieur, dit l'arrivant; mais quand nous aurons causé un moment du sujet qui m'amène, vous verrez que je ne pouvais guère renvoyer ma visite. Vos dames sont, j'espère, en bonne santé?

— Oui; malheureusement elles sont absentes pour le reste de la journée, en sorte que je ne suis guère en état de vous bien recevoir.

— Je regrette de ne pouvoir leur, présenter mes hommages; j'aurai ce plaisir une autre fois, s'il plaît à Dieu.

M. Chauffard disait ce *s'il plaît à Dieu* absolument comme s'il eût dit: *s'il plaît à la lune*.

— Au reste, ajouta-t-il en tenant son cheval par la bride et le conduisant à l'écurie, je ne vous prendrai qu'une demi-heure au plus.

Il voyait bien que M. Sylvius ne le recevait pas le cœur sur la main.

— Plutôt que d'entrer dans la maison, reprit-il quand le cheval fut soigné, si vous aviez, dans votre jardin, un banc à l'ombre, nous pourrions aller nous y asseoir un moment.

— Oui, il y en a un, dit M. Malaxe.

Une minute après, les deux messieurs étaient assis sous l'ombrage d'un prunier reine-claude, M. Sylvius écoutant de toutes ses grandes oreilles ce que M. Chauffard avait à lui communiquer.

Celui-ci lui disait qu'après leur première visite, faite avec sa femme et son fils, le jeune homme était revenu tellement enchanté de M^{lle} Malaxe, de son air si distingué, de sa charmante expression, de sa beauté, du son de sa voix, etc., qu'il ne faisait plus que penser à elle; et qu'enfin il avait supplié son père de venir en faire la demande, ce à quoi, lui, père Chauffard, s'était sur-le-champ décidé, M^{lle} Malaxe lui plaisant aussi infiniment.

— Mettez-vous à notre place, mon bien cher monsieur: nous n'avons que ce fils, un charmant garçon, doux comme un agneau, je vous assure, et pétri d'intelligence. Notre frayeur est de le voir tomber malade, bien qu'il ait une excellente santé. Je suis donc, comme je vous le dis, venu tout de suite.

Ayant terminé son espèce d'exorde, M. Chauffard entra dans les détails suivants, avant même que M. Sylvius eût eu le temps de se reconnaître.

— Mon très cher monsieur et voisin, je dois maintenant vous dire que mon fils — il se nomme Otto — le seul enfant que le ciel nous ait donné, — est doué d'un excellent caractère. Il dit tout à sa mère. Avec moi, il est aussi très confiant. Son seul défaut, — si c'en est un à vos yeux, ce que je ne suppose pas, — c'est qu'il n'aime pas la politique. Il ne s'en occupe d'aucune manière. S'il le désirait, comme on le sait très indépendant par sa position de fils unique, il serait probablement

nommé membre du Grand conseil aux prochaines élections; mais il n'y consentira pas, et je serai forcé de poser ma candidature à sa place. Otto est un garçon fait exprès pour rendre une femme heureuse: il sera toujours avec elle aux petits soins. C'est aussi une âme pieuse. Il ne manque ni d'instruction, ni de facilité à s'exprimer. Enfin il viendra, et vous pourrez le voir dans l'intimité.

En le mariant, je lui abandonnerai mon domaine en toute jouissance: nous pouvons nous en passer, ma femme et moi. Ma campagne vaut au moins cent mille francs. Cela le mettra tout de suite au grand large, et s'il vient de la famille, comme on doit l'espérer, je serai là pour augmenter le revenu en cas de besoin. Et si encore, comme je m'en flatte, vous acceptez notre proposition, vous réglerez selon que vous le jugerez convenable la dot de mademoiselle votre fille: nous nous en rapporterons à ce que vous ferez à cet égard, sachant qu'un père comme vous tient à établir ses enfants d'une manière satisfaisante. Je crois maintenant, mon cher monsieur, que je vous ai tout dit.

Telle avait été l'importante ouverture faite par M. Chauffard. M. Sylvius en était encore tout ahuri, lorsqu'il lui répondit:

— Je vous remercie de l'honneur que vous faites à ma famille. Lorsque ma femme et ma fille seront de retour, je les mettrai au courant de ce que vous venez de me dire. Nous vous écrirons ensuite. — Tout en reconnaissant bien les avantages résultant de votre proposition, je dois pourtant vous expliquer un peu nos idées. Mon fils Jacques voulant être médecin, nous avons pensé garder ma fille avec nous jusqu'à ce qu'il eût obtenu son diplôme. Sa sœur aurait conduit son ménage, en attendant qu'il fût marié.

— Mais cela porterait bien loin le mariage d'Otto et de M^{lle} Marie. Combien faudrait-il attendre?

— Au moins sept ans, à supposer qu'il n'y ait pas de retard dans ses études.

— Sept ans! mon cher monsieur, ce serait inacceptable; il n'y faut pas songer. Votre jeune docteur fera très certainement une connaissance avant qu'il ait terminé ses études, et il pourra se marier dès qu'il aura le droit d'exercer l'art de guérir. S'il le fallait absolument, nous attendrions bien six mois, une année au plus des plus, mais davantage, ce serait impossible. Vous savez d'ailleurs que de longues fiançailles sont presque toujours une chose fâcheuse. Ce n'est pas un état naturel, ni pour les parents, ni pour les intéressés plus directement. Je me persuade que ces dames se rangeront bien vite à notre manière de voir sur ce point. Otto a vingt-quatre ans, votre fille vingt-et-un, cela va le mieux du monde.

— Pour ce qui me concerne, reprit M. Sylvius, je laisserai à ma fille

toute sa liberté, quoique son départ de la maison fût pour moi un affreux sacrifice. Donner sa fille, quand on n'en a qu'une, et une fille pareille, ah! monsieur Chauffard, quelle situation douloureuse pour un père!

— Je vous comprends, mon cher monsieur; mais il faut pourtant que les enfants se marient, sans quoi le monde finirait bientôt. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un père qui aime tendrement sa fille — et c'est votre cas — peut désirer de meilleur pour elle qu'un mariage comme celui que je vous propose?

— Saint Paul dit: «Celui qui marie sa fille fait bien; celui qui ne la marie pas fait mieux. »

— Saint Paul n'y entendait rien; un vieux garçon comme lui, Dieu me pardonne, ne pouvait être bon juge en cette affaire. Il avait probablement sur ce sujet de singulières idées.

— Monsieur Chauffard, j'admets la sainte Écriture tout entière, du commencement à la fin.

— Moi aussi, monsieur Malaxe, je l'admets; cependant soyez sûr que saint Paul disait cela en vue des circonstances difficiles dans lesquelles se trouvaient les chrétiens de son temps, et non pour nous autres du temps actuel. Il dit aussi, je ne sais plus où, que la lettre tue: il ne faut pas prendre à la lettre les paroles de cette espèce.

— Je vous répète, monsieur Chauffard, que je ne forcerai ma fille dans aucun sens.

— À la bonne heure. Écrivez-moi dès que la décision sera prise, et si elle désire avoir un entretien avec Otto, avant de se prononcer, — ce qui serait bien naturel pour tous les deux, — il viendra tout de suite.

— Nous vous écrivons.

Là-dessus, les deux pères se donnèrent une poignée de main; le beau cheval noir fut attelé, et M. Chauffard repartit pour aller raconter chez lui ce qui venait d'être dit.

Quant à M. Sylvius, il fut tout le reste de l'après-midi comme une âme en peine, retournant sans cesse dans son esprit la proposition de M. Chauffard. Tantôt, il lui semblait qu'il devait encourager Marie à accepter la position agréable qui lui était offerte: jamais, en effet, si belle occasion de s'établir ne se représenterait. Le radicalisme inconséquent de M. Chauffard ne lui paraissait plus qu'une simple affaire d'appréciation sans importance, puisque son fils ne partageait pas les mêmes idées, et était au contraire d'un caractère doux et pacifique. Tantôt, M. Sylvius souffrait cruellement à la pensée qu'on allait lui prendre sa fille chérie, qui appartiendrait à un autre, corps et âme. Oh! cela le suffoquait.

Vingt fois déjà, il avait regardé du côté de l'avenue, pour voir si le

char arrivait. Mais rien ne paraissait. Le pauvre père, soucieux, anxieux, agité et tourmenté intérieurement, eût bien donné quelque chose pour rencontrer un ami auquel il pût ouvrir son cœur et demander conseil. Un autre père, dans sa position, eût examiné à froid le pour et le contre, sans se battre les flancs comme M. Sylvivus; un autre encore, aurait, avant tout, attendu avec calme que la volonté de Dieu lui fût démontrée.

Comme le soleil se couchait, il vint une dernière fois jusqu'au milieu de l'avenue, dans l'espoir d'entendre au moins de loin le roulement du char; mais rien. Tête baissée, les mains derrière le dos, il cheminait sans regarder nulle part, lorsqu'il se trouva en face de Gustave Morel, qui, ayant installé au cabaret son collègue sans ouvrage, venait donc jusqu'à la Graye en se promenant. En le [voyant si près de lui sans l'avoir aperçu, M. Sylvivus ressauta de surprise.

— Vous m'avez presque fait peur, dit-il à Gustave. Je suis si préoccupé que je ne vous avais ni vu, ni entendu marcher. Ma femme et Marie sont allées à la ville; je les attends avec impatience, car elles devraient être de retour, j'allais machinalement à leur rencontre.

— Si vous désirez continuer, dit Gustave, je vous accompagnerai un bout de chemin.

— Oui; allons un peu du côté où elles viennent. Tout à coup, une singulière idée traversa l'esprit de M. Sylvivus. N'y pouvant plus tenir du besoin de parler et se souvenant de la confiance qu'il avait faite autrefois à Gustave et du service qu'il lui avait demandé, il se résolut à aller plus loin encore en ce moment, et, sous le sceau du secret, à lui faire part de la grave question qui le préoccupait. Cela peut paraître bien extraordinaire; mais, tel que nous connaissons M. Sylvivus Malaxe, un tel besoin d'épanchement se comprend. Il était convaincu d'ailleurs que Gustave Morel n'avait aucun penchant sérieux pour sa fille: une velléité quelconque, c'était possible; une passion profonde, évidemment il n'en était pas question. La demande de M. Chauffard et la position présentée à Marie, réduisaient d'ailleurs à néant toute idée de l'horloger de se mettre en avant, s'il y avait jamais pensé. Armé de cette conviction très arrêtée dans son esprit, M. Sylvivus raconta donc à Gustave Morel toute l'histoire pendante, mais non sans s'arrêter plusieurs fois pour respirer, car cette narration lui coupait le souffle. Vers le milieu du récit, il prit le bras de Gustave, tant il se sentait gagné par une émotion croissante.

Celui-ci ne proféra pas une syllabe jusqu'au dernier mot de M. Malaxe, qui finit en disant:

— Que me conseillez-vous? À ma place, que feriez-vous?

Gustave, dont le cœur brûlait au dedans, fut d'abord bien embar-

ressé pour répondre. S'il avait eu un million à offrir, il l'aurait donné tout de suite pour obtenir celle qu'il aimait. Hélas! il ne possédait que ses qualités personnelles et l'humble produit de son travail. Dans une grande angoisse, il dit donc :

— Puisque vous me demandez mon avis, à votre place, je laisserais M^{lle} Marie absolument libre. Si elle croit pouvoir aimer M. Otto Chauffard, elle vous le dira bientôt; mais si elle ne pouvait s'attacher à lui tout de bon, alors elle ferait mieux de refuser. Pour moi, quelque considérable que fût la fortune d'une personne et ses agréments personnels, je ne pourrais me décider à l'épouser si je ne ressentais pas pour elle un véritable amour. Je n'ai pas d'autre opinion sur un point aussi délicat; mais je suis très touché de votre confiance.

— Ce que vous pensez, reprit M. Sylvius, est bien aussi au fond ma manière de voir. Je ne sais ce que ces dames décideront. Moi, je souffre déjà cruellement à l'idée de céder ma fille.

— Oui, je le comprends, dit Gustave, qui souffrait bien plus que M. Sylvius en ce moment. — Ah! mais, voici le char, conduit par M^{lle} Marie.

M. Sylvius ne l'avait pas même remarqué, le cheval allant au pas sur une route unie. — Voyant son mari donner le bras à Gustave Morel, M^{me} Isabelle craignit qu'il n'eût eu une crise en son absence. Marie, au contraire, était charmée de cet air d'intimité entre les deux hommes.

— As-tu été souffrant cette après-midi? demanda tout de suite M^{me} Isabelle.

— Non, ma chère; mais j'ai eu une visite fatigante après votre départ. Heureusement M. Morel est venu ce soir; nous avons un peu causé, et cela m'a fait du bien.

Rencontrant le regard de Gustave, Marie y découvrit une si profonde inquiétude que, tout de suite, elle eut l'idée de quelque chose de fâcheux. Mais elle lui sourit d'un air si confiant que le pauvre garçon se reprit à espérer sous ce bienfaisant rayon.

— Vous devriez revenir avec nous et prendre une tasse de thé, lui dit M^{me} Isabelle.

— Merci, madame. J'accepterai avec reconnaissance une autre fois. Vous avez besoin de repos et de vous retrouver en famille. Bonsoir, mesdames; bonsoir, monsieur.

En retournant, triste et solitaire, du côté du village, Gustave entendait les chants d'amour d'un rossignol sur les bords du ruisseau de la Graye. « Heureux oiseau! se disait-il, nul ne lui dispute sa compagne. Il l'aime et il en est aimé. Mais qui sait si quelque serpent ne cherche pas à le fasciner du regard, pour l'attirer dans une mort certaine. »

Et voilà pour tous la vie! Des fleurs sous nos pas, et sous ces fleurs

peut-être un abîme. Ô Seigneur des cieus et de la terre, pourquoi en est-il ainsi?

À ce cri de l'âme, à ce *pourquoi*, répond une voix céleste:

— Parce que tout homme, en suivant sa pente naturelle, a préféré les ténèbres à la lumière, sa volonté mauvaise et rebelle, à celle juste et sainte du Créateur. «Vous qui êtes travaillés et chargés, dit le Seigneur, venez à moi, et vous trouverez le repos de vos âmes.»

CHAPITRE XXIX



Dès que sa femme et sa fille furent entrées à la maison, M. Sylvius, naturellement, n'eut rien de plus pressé que de leur dire ce qui avait eu lieu en leur absence. Mais comme, en ce moment, il avait un peu honte d'en avoir parlé à

Gustave Morel, il se garda bien de les informer de ce fait bizarre et particulier. Ainsi que je l'ai expliqué précédemment, c'était un caractère présentant les contrastes les plus opposés.

Lorsque son récit fut terminé, et sans même attendre ce que dirait sa femme, il ajouta que la proposition de M. Chauffard l'avait tourmenté d'une manière affreuse; que l'idée de donner sa fille lui était insupportable, et que toutefois il croyait qu'il ne faudrait pas répondre par un refus, car jamais un parti aussi convenable ne se représenterait pour Marie.

Dès que celle-ci eut compris, aux premiers mots de son père, de quoi il s'agissait pour elle, le morceau de pain qu'elle avait à la bouche lui resta au gosier. Il lui fut impossible d'avaler une bouchée de plus.

— Mais mange donc, lui dit son père; vous devez avoir faim toutes deux. Si tu prends les choses si vivement, jamais tu n'auras la force d'aller jusqu'au bout.

Marie ne répondit pas. Sa mère prit la parole:

— J'espère pourtant, dit-elle à son mari, que tu n'as pris aucun engagement positif?

— Pas même l'ombre du plus petit. J'ai dit que je vous soumettrais la chose, et que nous répondrions. Mais je pense bien qu'il nous faut, dans tous les cas, recevoir le jeune homme, afin que Marie puisse le voir et causer avec lui. On ne va pas dire oui sans y bien réfléchir et sans se connaître. Pensons-y tous, et Dieu veuille nous diriger. Mais je le répète, je ne crois pas qu'il soit possible de dire non. Comme je suis très fatigué ce soir, je vais me coucher. Bonsoir et bonne nuit.

La mère et la fille restèrent seules. Muettes un moment et soupirant toutes deux, elles purent pourtant reprendre le sujet et de la manière la plus consolante pour Marie.

— Mon enfant, lui dit sa mère, je crois comprendre ce que tu dois éprouver. Si je ne t'ai pas demandé plus tôt de m'ouvrir ton cœur, c'est que j'ai craint de donner essor, bien davantage encore, au sentiment qu'il m'a semblé y découvrir. Dis-moi maintenant toute la vérité: aimes-tu vraiment M. Morel?

— Oui, ma mère, je l'aime, et pourtant il ne m'a jamais rien dit qui pût faire naître un si vif et si profond sentiment. Il me semble aussi que je me suis tenue avec lui dans une réserve irréprochable. Je l'ai vu à l'œuvre avec mes frères; j'ai pu apprécier son caractère élevé, sa bonté toujours la même et son dévouement envers mon père. Je sais que ses convictions religieuses sont conformes aux miennes. Tout cela m'a pris le cœur, et maintenant je vois que je suis peut-être dans un sentier sans issue.

— Non pas sans issue, s'il plaît à Dieu. Je parlerai à M. Morel, et comme j'ai la conviction qu'il t'aime aussi, je l'engagerai à s'expliquer sans retard avec ton père, afin que nous soyons libres à l'égard de M. Chauffard.

— Jamais papa n'acceptera M. Morel.

— J'ai meilleur espoir que toi. Je connais mieux que toi le fort et le faible de ton père. Tâche seulement de rester calme et ne brusque rien.

— Je te laisserai agir, ma chère et bonne mère; mais ne m'abandonne pas dans une si douloureuse position. Crois-tu réellement que M. Morel?...

— Oui: toutefois nous n'en avons pas la certitude; c'est pourquoi il faut qu'il s'explique. Tâche de prier pour que tu puisses accepter la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit.

Marie se laissa aller sur le sein de sa mère et y versa de douces larmes. Heureuse la jeune fille qui se sent un tel appui!

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, M. Sylvius arriva comme à l'ordinaire, le visage éprouvé, mais l'air pourtant serein. Marie avait peu dormi. Sa mère avait eu aussi de longues insomnies, pendant lesquelles ses prières cherchaient à s'élever jusqu'au trône des miséricordes. Depuis plusieurs années, M. Sylvius occupait seul une chambre. Il lui fallait un lit tout particulier, ayant plusieurs coussins à la tête, et un creux profond au milieu.

— Eh bien, que dites-vous ce matin? demanda-t-il en s'asseyant à table.

— Nous pensons comme toi, répondit la mère, c'est-à-dire qu'il faut

être prudent et bien réfléchir.

— Il faut pourtant écrire à M. Chauffard ce soir. Veux-tu, Marie, recevoir son fils après-demain ?

— Comme tu croiras, papa; comme tu voudras.

— Non pas comme je voudrais, car ce qui me conviendrait le mieux, ce serait que tu attendisses jusqu'à l'établissement de Jacques; mais c'est à toi de décider, ma chère enfant.

— Je laisserai décider maman.

— À la bonne heure. J'aime à te voir en de si bonnes dispositions.

La matinée se passa sans autre incident. M. Sylvius eut à s'occuper de diverses choses avec ses domestiques. On reçut une lettre de Jean, qui racontait à son père comment on faisait la récolte du colza en Wurtemberg et dans le grand-duché de Bade, récolte qui, en mainte partie de l'Allemagne, est une grosse affaire, comme par exemple la vendange au canton de Vaud.

Peu après le dîner, M^{me} Isabelle envoya sa fille au village, pour donner à une mère de famille un secours dont elle avait besoin. Cette femme était malade, extrêmement pauvre, et son mari un ignoble buveur.

Comme Marie quittait la maison et entrait dans l'avenue, elle rencontra son père, qui lui demanda où elle allait.

— Au village, pour maman, dit-elle.

— Ah, bien, fais-moi le plaisir de donner en passant ma montre à M. Morel pour y mettre un verre. Je viens de casser celui-ci maladroitement. Dis-lui que je préfère un double, s'il en a, et très peu bombé.

— Oui, papa.

— Adieu, mon enfant. Rapporte la montre.

Ce brave père, comme il était devenu plus affectueux avec sa fille, depuis qu'il s'attendait à ce qu'on la lui prît!

En arrivant à la maison, il dit à sa femme où il avait envoyé Marie. Assez effrayée, M^{me} Isabelle lui laissa voir qu'il aurait mieux valu porter la montre lui-même, un autre moment.

— Mais que veux-tu que cela fasse! répondit-il. Ce n'est pas comme si M. Morel était seul chez lui. Marie causera un instant avec la mère Morel, pendant que son fils ajustera le verre. C'est une affaire de deux minutes. J'ai d'ailleurs besoin de ma montre.

— Soit, dit M^{me} Isabelle.

Gustave, lui aussi, avait à peine fermé l'œil de toute la nuit. Le matin, comme il essayait de se remettre à son travail, le facteur lui apporta une lettre de la maison Schlick et Casatier. Cette lettre contenait ce qui suit:

« Monsieur Morel, » Notre visiteur, M. Axant, nous quitte pour cause

de santé. Vous conviendrait-il de le remplacer à notre comptoir? D'après ce qu'il nous dit de votre honorabilité, de votre caractère et de votre talent, que nous apprécions au reste depuis longtemps, nous sommes disposés à vous offrir cette place, avec un traitement de 3000 francs. Veuillez nous répondre le plus tôt possible, et agréer nos civilités.

» Schlick et Casatier. »

— Que vas-tu décider? dit M^{me} Morel, après avoir lu cette lettre.

— Je n'en sais vraiment rien; mais j'ai une grande confession à te faire, ma bonne mère. As-tu compris, depuis quelque temps, que j'ai été assez imprudent pour m'attacher à M^{lle} Malaxe, beaucoup plus que je n'étais autorisé à le faire?

— Oui, mon cher ami.

— J'aurais dû t'en parler plus tôt. Et maintenant M^{lle} Marie est demandée par un jeune homme bien doué et très riche, à qui elle plaît beaucoup. J'ai appris cela hier au soir.

— Qui te l'a dit?

— J'ai promis le secret; mais la chose est certaine. Si M^{lle} Marie s'en va, je crois que je partirai aussi.

— Quitter notre maison! oh! non, non, mon cher enfant. Ton père ne te l'aurait pas conseillé.

— Je le sais bien; mais, vois-tu, je ne puis supporter l'idée qu'elle ne sera plus ici et qu'elle appartiendra à un autre.

— Explique-toi nettement, soit avec elle, soit avec les parents; et fais-le aujourd'hui même.

— C'est risquer de tout perdre.

— Non; c'est remplir un devoir.

— Eh bien, à la garde de Dieu! Je le ferai. Ce soir, j'irai à la Graye.

Cette décision prise, Gustave put se remettre à son travail, si difficile et si délicat. Il s'agissait de couper le spiral d'une montre de prix, pour l'amener au nombre exact de vibrations qu'il devait fournir.

À deux heures de l'après-midi, comme sa mère cousait silencieusement à deux pas de lui, Marie vint sonner à la porte.

Ce fut la mère qui descendit. Bien étonnée de trouver là Marie seule, elle la pria de monter à l'atelier, puisqu'il s'agissait d'un verre de montre. En la voyant arriver chez lui, Gustave eut une vive émotion. Mais le regard si doux et si profond de la jeune fille le rassura bientôt, et il put échanger quelques mots avec elle sans que sa voix devînt trop tremblante.

— Veuillez vous asseoir, mademoiselle, dit la mère: il faut toujours quelques minutes pour choisir un verre qui entre bien dans la rainure.

Marie s'assit.

Au même instant, nouveau coup de sonnette, auquel M^{me} Morel alla répondre, laissant ainsi les jeunes gens en tête à tête. La personne qui venait de sonner était une femme du village. M^{me} Morel la fit entrer à la salle des oiseaux, où elle resta un grand moment. Gustave en profita pour parler.

— Mademoiselle Marie, dit-il en faisant un violent effort sur lui-même, pardonnez-moi. Je voulais me rendre chez vous aujourd'hui, pour vous dire deux choses qui me donnent une grande angoisse. Puisque vous êtes là, je vais m'expliquer sans plus tarder. — Depuis hier au soir, je suis au courant, par votre père lui-même, de la proposition de M. Chauffard. J'en ai la mort dans l'âme, et je vous le dis en présence de Dieu, qui sait combien je vous aime et ce que je voudrais pouvoir faire pour votre bonheur. Avez-vous pu lire dans mes yeux — car je ne vous l'ai jamais dit — ce qui se passe dans mon cœur pour vous?

Marie ne répondit pas. Baissant les yeux, elle était en proie au sentiment qu'on se représente.

— Dites-moi un seul mot, reprit Gustave. De ce mot dépend tout mon avenir.

Au lieu de répondre, Marie, les yeux toujours baissés, tendit sa main droite à Gustave, dans un silence si solennel qu'il en était presque céleste.

Mais bientôt elle dit d'une voix tremblante:

— Pourquoi mon père m'a-t-il envoyée ici aujourd'hui? Je suis chez vous, Gustave; j'aurais dû refuser d'y venir.

— Soyez au contraire mille et mille fois bénie, et consentez à regarder un homme au comble du bonheur.

— Mais moi aussi je suis heureuse, dit-elle en relevant les yeux. Seulement, c'est à ma mère qu'il faut d'abord parler, puis à mon père. Oh! n'est-ce pas, vous le ménagerez; vous ne le ferez pas trop souffrir en lui disant que, moi aussi, je vous aime....

Cher ami lecteur, je n'ai pas la force de vous en dire davantage. Mettez-vous à la place de ces deux jeunes gens, et voyez si le chemin était pour eux facile. Cette figure inquiète, ce caractère terrible de M. Sylvius, n'était-ce pas pour eux un obstacle effrayant? Néanmoins, la grande émotion étant passée, ils finirent par causer comme s'ils s'étaient avoué depuis longtemps qu'ils s'aimaient.

— Vous viendrez donc chez nous ce soir, dit Marie, et vous parlerez d'abord à ma mère. Ensuite, que Dieu vous conduise!

— Je ferai tout ce que votre père voudra, disait l'heureux garçon; j'attendrai huit ans, dix ans, pourvu que je puisse vous voir tous les jours.

Ah! bien oui! n'est-ce pas? comme il attendrait dix ans! Mais tous les amoureux parlent de cette manière. Quant à nous autres vieux, qui sommes des gens raisonnables, nous savons bien que ce n'est pas possible.

M^{me} Morel ne revenant pas, Marie se leva. Gustave n'avait pas lâché la main qu'elle lui avait si librement donnée. Avant de la lui rendre, il attira Marie à lui et la serra tendrement sur son cœur. Puis il descendit avec elle.

— Je donnerais je ne sais quoi pour vous accompagner, dit-il. Me le permettez-vous?

— Non; pas aujourd'hui. C'est plus sage. Adieu.

— Et vogue la galère! dira quelqu'un. Oui, eh bien, nous allons voir sur quelle mer elle sera lancée.

C'est le soir. À travers les ombres, Gustave franchit rapidement la distance qui le sépare de la Graye. Il arrive. Il peut parler avec M^{me} Isabelle, qui sait déjà tout par sa fille et donne bon espoir. Marie est chez elle, attendant avec anxiété ce que dira son père. Celui-ci est dans sa chambre. Il vient au salon, ignorant tout ce qui s'est dit aujourd'hui de part et d'autre. M^{me} Isabelle se lève et le laisse seul avec Gustave Morel.

— À propos, merci, lui dit le père: le verre va très bien; il est moins saillant que le précédent. C'est justement ce que je voulais. Mais ma fille, en véritable étourdie, a oublié de le payer.

— Cela ne fait rien, monsieur. — Hier au soir, vous m'avez montré une si grande confiance, que je viens, à mon tour, vous prier de me donner un conseil, et vous ouvrir mon cœur. Ayez la bonté de lire cette lettre et de me dire ce qu'à ma place vous feriez.

C'était la lettre de MM. Schlick et Casatier.

— Cela vous fait honneur, monsieur Morel, dit M. Sylvius d'un ton affectueux. Trois mille francs, c'est le traitement d'un professeur. Eh bien, vous acceptez, je pense? — Quelle différence cela fait-il avec ce que vous gagnez ici? ,

— Au fond, la différence n'est pas si considérable qu'il peut sembler au premier abord. À Genève, il me faudrait un appartement de 800 francs, et j'aurais de la peine à louer ma maison 300. Or, comme je gagne environ 2000 francs, vous voyez que ma position ne serait guère meilleure à Genève. Ma mère me conseille fort de rester ici; je dois penser aussi à ce qui peut lui rendre la vie agréable. — Mais, cher monsieur, j'ai une faveur immense à vous demander, et je sais ce qu'il vous en coûtera de me répondre. D'avance, je vous prie de me pardonner mon audace. Vous m'avez dit que M. Chauffard demande M^{lle} Marie pour son fils; autorisé par elle, j'ose vous la demander

humblement pour moi. Je ferai tout ce que vous voudrez. S'il faut attendre huit ans, j'attendrai; mais, au nom de tout ce que vous avez de plus cher, ne me repoussez pas formellement.

M. Sylvius tenait encore la lettre de Genève; il la jeta brusquement sur la table, se leva et se prenant la tête dans les mains comme un homme qui craint qu'elle ne lui échappe:

— Monsieur Morel, dit-il d'une voix haute et vibrante, vous avez surpris le cœur de mon enfant! Il est impossible que ma fille.... Jamais! jamais! Vous m'avez trahi, indignement trahi. Allez! allez! je ne veux pas en entendre davantage.

Mais ce fut M. Sylvius qui, sans attendre aucune explication, prit à l'instant la porte et se rendit dans sa chambre, où il s'enferma.

M^{me} Isabelle revint tout de suite auprès de Gustave plus mort que vif, et apprit de sa bouche ce qui venait de se passer.

— Ne perdez pas courage, lui dit-elle. Mon mari, au fond, est juste et bon. Il reviendra de ce premier mouvement. Mais ne le bravez pas en restant plus longtemps ici.

Marie arriva sur la pointe des pieds, pour dire adieu à Gustave. Celui-ci retourna chez lui comme on peut se le représenter.

M^{me} Isabelle essaya d'aller parler à son mari. Elle trouva la porte fermée.

— Ouvre-moi, dit-elle.

— Non; vous êtes tous des traîtres, des misérables; vous m'avez tous indignement trompé.

— Ouvre-moi, te dis-je: je t'expliquerai....

— Je ne veux point d'explication. Ah! si seulement je pouvais mourir cette nuit!

Mais comme il parlait sans oppression et que sa voix était bonne, M^{me} Isabelle pensa que le meilleur parti à prendre était de le laisser à ses réflexions jusqu'au lendemain.

Ainsi se termina cette rude journée.

CHAPITRE XXX



a nuit, pour M. Sylvius, fut celle d'un condamné, non pas à mort, mais condamné à renoncer à tout ce qu'il avait de plus cher, c'est-à-dire à lui-même et à sa volonté. Il est possible qu'un tel renoncement soit plus douloureux que celui de quitter la vie. Hélas! ceux que le désespoir saisit,

ceux qui préfèrent trancher le fil de leur existence plutôt que de l'accepter en se plaçant dans la dépendance absolue de Dieu, souffrent bien plus de l'angoisse qui les dévore que de la pensée du néant auquel ils aspirent, ou de celle du jugement à venir qui les attend. Mais ceux qui s'abandonnent à un si grand égarement sont ou des lâches en face de la souffrance, ou de pauvres aliénés sur l'esprit et l'âme desquels tout est devenu impuissant.

Pour M. Sylvius, de quoi s'agissait-il? Non-seulement de donner sa fille à celui que, dès les premiers jours de leur connaissance, il avait décidé de ne jamais avoir pour gendre, mais il fallait encore accepter l'humiliation de n'avoir rien compris à ce qui se passait sous ses yeux. Il fallait accepter que Marie eût aimé Gustave Morel sans sa permission, et que sa femme approuvât ces jeunes gens. On s'était joué de lui dans la famille; son autorité morale avait été tenue pour rien. Certes, on pouvait être fâché à moins que cela, même avec un caractère porté à l'indulgence et à la débonnaireté. Or, M. Sylvius n'était pas doué de ces dispositions bienveillantes. Aussi accusait-il les siens et Gustave d'être des hypocrites. Même les innocents Jean-Jacques lui apparaissaient maintenant comme de jeunes fourbes, dignes d'un sévère châtement.

Les premières heures de cette lutte avec lui-même furent terribles. Il en deviendrait fou, pensait-il. À quoi se résoudre? que décider? Dans son amertume, il en vint à maudire les dispositions testamentaires de son oncle, par lesquelles il était devenu propriétaire de la campagne où ses espérances pour Marie venaient d'être détruites,

grâce à l'odieux voisinage de cet odieux horloger. N'était-ce pas une calamité pour eux tous qu'il eût rencontré cet homme, ce voleur de son trésor, et que la famille se fût liée avec lui? Qu'avait-il besoin de se rendre aimable avec les deux frères, et même de venir le soigner dans sa dernière crise! Est-ce que cela le regardait? Au lieu de limer ses montres, pourquoi donna-t-il des leçons de latin à Jacques? M. Dulac avait bien fait là un pas de clerc, comme en font si souvent les gens d'église!

C'est à de pareilles récriminations que l'infortuné M. Sylvius passa une bonne partie de la soirée. Si, plus d'une fois, il ne se roula pas sur le plancher dans un accès de colère, ce fut pour que sa femme et sa fille ne pussent avoir l'idée de la vengeance qu'il méditait. « Ah! je leur ferai voir demain, se disait-il, si c'est moi qui suis le maître! »

Ayant formulé ce dernier vœu charitable, il se coucha. C'était bien ce qu'il avait de mieux à faire. Sa nature bizarre exigeait le sommeil dès les premières heures de la nuit, mais il pouvait se lever de grand matin sans effort, sans éprouver aucune fatigue nerveuse. Chose étonnante, il s'endormit paisiblement, à la suite de cette tourmente intérieure.

Lorsqu'il se réveilla, sa première pensée retourna aux émotions de la veille. La nuit régnait encore sur la terre, une nuit des plus noires, comme celle de son esprit et de son cœur. Il alluma une bougie, ouvrit un Nouveau Testament qui se trouvait à sa portée et lut cette parole: « Faites toutes choses sans murmures et sans disputes. » Passant à un autre endroit, il tomba sur ce verset: « Pères, n'aigrissez pas vos enfants, afin qu'ils ne perdent pas courage. » Ailleurs, il rencontra ces mots: « Le Seigneur Jésus a dit qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. »

Posant le livre, il ferma les yeux et essaya de prier, ainsi qu'il le faisait chaque nuit dans ses insomnies. Mais il ne pouvait pas prier. Encore gros de colère, son cœur n'avait aucune place pour l'Esprit de Dieu. « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère: » voilà encore une parole qui lui fut envoyée d'en haut. Le soleil s'était bien couché sur la sienne.

De nouveau, elle se réveilla plus terrible que jamais, au point qu'il ruisselait de sueur dans son lit. Mais cette transpiration lui épargna une violente crise du cœur. Tout étonné lui-même de ne pas étouffer, il se tâta le pouls. Le cœur battait la seconde avec force, mais aussi régulièrement que si son esprit eût été dans un calme parfait. « C'est bien étonnant, se dit-il, car je devrais être malade. » Il en vint presque à regretter de ne l'être pas. — Mais la question était là, toujours plus affreuse devant lui. « Oui, reprit-il, ils ont cru me forcer la main; ils se

sont dit que je pencherais plutôt en faveur de ce Morel que pour le brave jeune Chauffard; et voilà pourquoi ils se sont coalisés les trois contre moi, — car ma femme est avec eux, c'est évident. Oui, si j'avais consenti à entendre une explication, elle aurait cherché à m'entortiller, à extorquer mon consentement. Mon consentement! il fera chaud quand ils l'auront! N'est-ce pas indigne que Marie se soit amourachée de ce Morel, avant d'avoir pu causer avec le jeune Chauffard! Et puis, fiez-vous à vos enfants, même à une fille qui fait semblant d'être affectueuse avec son père! Qui se serait attendu à tant de perversité! J'en mourrai de douleur, bien certainement. »

Et afin de s'assurer qu'il n'en avait pas pour longtemps, M. Sylvivus, toujours en transpiration, se tâta de nouveau le pouls. Mais ce coquin de cœur allait toujours son train régulièrement. M. Sylvivus rejeta de côté son bras gauche, comme s'il eût voulu le traiter aussi en ennemi. Pas moyen d'avoir une crise; pas question d'appeler au secours et de s'écrier: « J'étouffe! »

Dans cette situation, il changea de linge, puis il se remit dans son lit. Cette fois-ci, de meilleures réflexions se présentèrent à son esprit, disons mieux, à sa conscience: « C'est pourtant moi, se dit-il, qui ai tout raconté à Gustave Morel; c'est moi qui ai fait passer Marie chez lui, pour cette vilaine montre (il la regarda: ce n'était que deux heures du matin); cette visite malheureuse a été l'occasion d'une déclaration. Sachant ce qui se passait, Gustave Morel n'aura pu faire autrement que de s'expliquer. C'était naturel. Et c'est moi qui suis la cause de tout cela! Ah! j'ai été bien mal inspiré, bien imprudent. Mais c'est égal. Si Marie ne veut pas recevoir le fils Chauffard, elle attendra dix ans avant d'épouser l'autre. Et même elle ne l'épousera pas. Je ne veux pas qu'il l'épouse.... »

Bien décidé sur ce dernier point, il se rendormit. Ce nouveau sommeil lui fit du bien, en ce sens qu'il l'empêcha de penser à ce qui le tourmentait. Quand il se réveilla, il se sentit moins agité. Dans ses insomnies solitaires, il se rappelait souvent des versets de psaumes ou de cantiques, qu'il se récitait à lui-même et qui lui faisaient paraître le temps moins long. En cet instant, il se ressouvint de celui-ci, tiré du psaume vingt-cinquième:

*O Dieu! montre-moi la voie
Qui seule conduit à toi.
Fais que je marche avec joie,
Dans les sentiers de ta loi.
Fais que je suive toujours,
De ta vérité la route,*

*Toi qui de ton prompt secours
Veux que jamais je ne doute.*

*La vérité, la clémence,
Sont les sentiers du Seigneur...*

Il n'alla pas plus loin. Écoutant ces paroles comme si Dieu lui parlait lui-même, il sentit sa volonté fléchir et la paix rentrer dans son âme.

Bientôt le soleil vint inonder de ses rayons toute la nature. M. Sylvius ouvrit sa fenêtre. Il respirait avec bonheur l'air vivifiant du matin. Celui qui l'aurait vu la veille et pendant la nuit dans le paroxysme de sa colère, ne l'aurait pas reconnu en ce moment. Un jour nouveau semblait luire pour lui et donnait à son expression une sérénité, un calme paisible qui faisait du bien. Comme il suffit parfois d'une seule nuit pour blanchir les cheveux d'un homme, il suffit parfois aussi d'un même espace de temps pour amener une âme à sa complète dépendance de Dieu, dans le sentiment de notre misère morale et de l'amour qu'il est toujours disposé à nous témoigner. Ayant pu tout céder, tout abandonner, M. Sylvius venait aussi de tout recevoir.

Il descendit à la rue et appela Philippe.

— Allez, lui dit-il, chez M. Morel et priez-le de ma part d'être ici dans une demi-heure.

Pour Philippe, entendre, c'était obéir. Il partit à l'instant et se rendit au village.

M. Sylvius vint à la chambre à manger, où sa femme était prête à servir le café. Marie était aussi là, pâle et les yeux battus. Le père ne leur dit rien, ni à l'une, ni à l'autre. Il s'assit à sa place habituelle. M^{me} Isabelle était muette. Marie se demandait ce qui allait arriver, et si son père n'avait point perdu la raison dans son trouble de la veille. M. Sylvius prit son café comme à l'ordinaire, mais dans un silence absolu.

Bientôt Gustave Morel arriva. Lui non plus n'avait pas une mine bien merveilleuse. La souffrance morale se lisait sur ses traits éprouvés. M. Sylvius lui offrit une chaise, après quoi il prit une Bible et lut :

« Enfants, obéissez à vos pères et à vos mères, selon le Seigneur, car cela est juste. Et vous, pères, n'aigrissez pas vos enfants, mais élevez-les, en les instruisant et en les avertissant selon le Seigneur. »

Ayant refermé le volume, M. Sylvius se résolut à parler.

— Monsieur Morel, dit-il, je vous ai fait prier de venir, pour vous dire que j'ai du regret de vous avoir si mal reçu hier au soir.

— Oh! monsieur, c'est moi, au contraire, qui désirais vous

demander pardon....

— Laissez-moi expliquer ce que j'ai à vous dire; vous parlerez après. En vous chassant de chez moi, comme je l'ai fait hier au soir; — en refusant de vous entendre, j'ai cédé à un mauvais mouvement dont je m'humilie ici, après m'en être humilié devant Dieu. — Il est évident que vous avez eu tous les trois des torts à mon égard, en me cachant la vérité. D'un autre côté, je reconnais que les défauts de mon caractère ont pu vous engager à ne me donner aucune explication jusqu'à ce moment. Mais nous ne voulons, ni les uns ni les autres, récriminer. Ce qui est fait est fait; ce qui est passé est passé. Vous me demandez ma fille, autorisé à cela par sa mère et par elle: je vous la donne.

Ici Gustave se précipita presque aux genoux de M. Sylvivus, qui lui dit aussitôt:

— Calmez-vous: j'ai besoin de calme moi-même. Oui, je vous donne Marie; je vous la donne librement. Ce qu'il m'en a coûté, vous ne le saurez jamais, et j'ajoute: grâce à Dieu! — Vous n'aurez pas besoin d'attendre huit ans, non, mais je pense huit semaines, si ma femme trouve ce temps suffisant pour faire un trousseau, et que vous puissiez aussi arranger un peu votre maison. Cela porterait ainsi le mariage pour le moment où Jacques serait ici en vacances, et nous ferions venir Jean, afin qu'ils soient tous deux vos amis de noce. Voilà ce que je puis vous dire ce matin, après une nuit d'angoisse et de lutte, mais dans laquelle Dieu a fini par être le plus fort. Il vaut mieux, pour vous et pour moi, que je ne vous aie donné aucune réponse hier au soir. — Maintenant, vous pouvez venir m'embrasser, si cela vous fait plaisir.

Gustave et Marie se suspendirent ensemble au cou de leur père, qui pleura sur leurs joues en leur donnant sa bénédiction. Ce fut ensuite le tour de M^{me} Isabelle, heureuse de tout ce qu'elle venait d'entendre et de voir. Elle sentait que Dieu avait exaucé ses prières, et son âme était réjouie d'une si grande délivrance.

— Maintenant, reprit le père, lorsque le premier mouvement d'émotion fut passé, il reste encore deux choses à faire: d'abord, il faut écrire à M. Chauffard. Ce ne sera pas pour moi une chose facile; mais enfin, je la ferai.

— Tu peux très bien lui expliquer, dit M^{me} Isabelle, que Marie, ayant été demandée le lendemain du jour où il a fait sa démarche, elle s'est décidée pour M. Morel.

— Oui; je ferai un brouillon de lettre, et nous verrons ensemble comment on peut répondre à ces braves gens sans les choquer. Ce jeune Otto Chauffard me plaisait, je l'avoue: il sera bien chagriné. Je plains le pauvre garçon. — L'autre affaire est celle-ci: combien vaut

votre immeuble, maison et terrain?

— Mon père l'avait payé 12000 francs.

— Je remettrai donc à Marie 12000 fr., que vous lui reconnaissez sur votre propriété.

— Cher monsieur, je ne vous demande rien de plus que Marie.

— Je pense bien; la perle est déjà d'un assez grand prix. Néanmoins, je trouve convenable que Marie possède une somme égale à ce que vous avez. Vous aurez d'ailleurs à l'entretenir, à la nourrir, à lui fournir tout ce qui lui sera nécessaire. Une femme, même économe, trouve toujours moyen de dépenser de l'argent. Maintenant, Marie, si tu allais un peu t'arranger? — tu as tant pleuré, ma pauvre enfant. — Nous pourrions aller avec Gustave donner des nouvelles à sa mère. Elle doit être bien impatiente d'apprendre comment les choses se sont terminées.

— Oui, mon père; je serai prête dans un instant.

— Pendant que je vais dire à Merminod ce qui arrive, restez avec ma femme, Gustave. — Tu pourrais, Isabelle, faire venir Augustine et la mettre au courant.

Le bon M. Sylvius, absolument métamorphosé, vint à l'écurie, où Isaac brossait le dos de ses vaches.

— Voici une grande nouvelle qui vous intéressera, dit-il au vieux serviteur: Ma fille se marie.

— Oui da! et avec qui? Haulah! avec le fils de ce monsieur tant riche, c'est bien évident. J'étais derrière la grange, quand il vous en a parlé avant-hier, sous le prunier reine-claude; je n'ai pas pu faire autrement que d'entendre ce qu'il vous disait.

— En avez-vous parlé à Philippe?

— Euh! pas le moindre mot. Pensez voir comme on va parler de ça à un jeune homme!

— Eh bien, non, Isaac, ma fille n'épouse pas M. Chauffard.

— Et qui donc?

— Voyons: devinez.

— Si je dis juste, vous ne vous fâchez pas?

— Non, je vous le promets. D'ailleurs, je suis décidé à ne plus me fâcher.

— Diantre, la bonne affaire! Eh bien, M^{lle} Marie épouse M. Morel.

— Comment le savez-vous?

— Ah! parbleu, il n'y avait qu'à les voir se regarder. N'aviez-vous pas compris que c'est comme ça que les pigeons se regardent? Il n'y avait pas à s'y méprendre. Ma foi, monsieur, j'en suis bien content. Au moins cette aimable Mlle Marie restera près de nous; et quand nos montres seront dérangées, M. Morel les nettoiera pour rien. Je

veux lui donner la mienne dès aujourd'hui, puisqu'il est déjà par là ce matin.

— *Tout l'un après l'autre*, Isaac. C'est à mon tour de vous dire cela. Ces jours-ci, M. Morel est trop occupé pour pouvoir travailler à remettre en état une vieille patraque.

— Pas tant patraque, monsieur. Elle retarde seulement d'une demi-heure par semaine. Qu'est-ce que cela, comparé à l'horloge du village qui a sonné l'autre jour cent cinquante coups de suite? — Il me semble qu'on vous appelle dehors.

Effectivement, c'était Marie, dans toute la grâce et la fraîcheur d'une heureuse fiancée, qui disait:

— Mon père, nous sommes prêts, — quand tu pourras venir.

Isaac sortit aussitôt, sa brosse à la main:

— Monsieur Morel, dit-il; attendez voir une minute. N'est-ce pas, vous voulez bien nettoyer ma montre et m'en prêter une pour quelques jours?

— Certainement, avec plaisir.

— Eh bien, monsieur notre maître, n'avais-je pas raison?

— Je vous apporterai une montre ce soir, dit Gustave, et je prendrai la vôtre.

— Merci, monsieur Gustave. Et voilà que vous nous prenez aussi M^{lle} Marie? Je vous l'accorde de bien bon cœur. Mais je ne paie plus rien pour la montre, je vous en préviens.

— C'est bien évident, dirent en riant les fiancés.

— Toi, Marie, ajouta le père, je pense que tu écriras à tes frères, dès que nous serons de retour.

CHAPITRE XXXI



ausanne, ce ... juillet 1877.

« Frère Jean,

» Je viens de recevoir la grande nouvelle et je t'écris tout de suite. Toi, tu l'auras demain seulement. Marie est fiancée avec M. Morel. Je ne puis te dire à quel point j'en suis heureux. Ayant rencontré le facteur dans la rue du Valentin, comme j'allais à une leçon, il m'a remis une lettre de Marie. En traversant la Riponne au milieu de la foule (c'est jour de marché), j'aurais voulu crier: Écoutez, braves gens d'Echallens, de Lutry et du Jorat, et vous, filles de Chailly! ma sœur se marie; elle épouse un homme qui mérite d'avoir une si charmante femme. Car, après tout, frère Jean, notre sœur vaut bien notre futur beau-frère. Pour le caractère, d'abord, il y a peu de jeunes filles qui la vaillent, et pour la figure, n'en parlons pas. Si nous devons un jour nous marier, tâchons de trouver une femme qui ressemble à Marie. Une! qu'est-ce que je dis? Il en faudrait bien deux: une pour toi et une pour moi. En outre, il faudrait qu'elles fussent jumelles, comme nous sommes jumeaux. C'est ça qui serait joli!

» Frère Jean, je ne dis que des bêtises, tant je suis joyeux. Et puis, songe donc que le mariage aura lieu dans deux mois, juste pendant les vacances. Tu viendras en congé, toi aussi. Nous serons les amis de noce.

» Badinage à part, rien ne pouvait être plus heureux pour notre famille que cette décision. Au premier moment, le père a dit *non*. Un terrible *non*, qui aurait brisé le cœur de Marie et percé celui de *l'autre*. Mais heureusement que ce *non* s'est changé en *oui* le lendemain. J'aurais bien voulu être là pour observer la physionomie des fiancés. C'est bien dommage que tu ne puisses venir avec moi samedi pour les voir de près et les embrasser.

» A propos, que disent les oiseaux dans ton Allemagne? Fais-moi un

peu la description de ceux que tu vois. Mais en vois-tu? Je crains que tu ne t'adonnes trop à l'étude des fourrages et des céréales, et du houblon, et du colza. La bière est-elle bonne par là-bas, et l'aimes-tu? Frère Jean, il ne faut pas trop négliger l'histoire naturelle. Raconte-moi ce que font vos cigognes, et si tu as vu des pies-grièches roses. — Adieu. Il me faut reprendre mes bouquins et mes cahiers, et vite filer. J'ai une leçon dans dix minutes. Je t'embrasse.

» Jacques. »

Geiserlich, ce ...juillet 1877.

« Frère Jacques,

» J'ai reçu ta lettre peu après celle de Marie. En apprenant cette grande et heureuse nouvelle, j'ai eu bien de l'émotion. Depuis assez longtemps, je supposais que M. Morel aimait notre sœur, et qu'elle aussi s'était attachée à lui. Mais je craignais que notre père ne s'opposât à ce mariage. Maintenant, nous n'avons qu'à nous réjouir. Nous gagnons un frère aîné qui nous aime et dont les conseils nous seront toujours utiles. Et puis, Marie restera près de nous. Pour maman, nous ne pouvions rien désirer de mieux. J'espère bien qu'on me permettra d'aller passer une semaine à la maison pour assister au mariage. Tu viendras me rejoindre à la gare quand je passerai à Lausanne. Mais je réfléchis que tu seras alors en vacances et déjà chez nous.

» Je me trouve toujours bien chez M. Denwest. Toute la famille est aimable pour moi. M^{lle} Ottilie, qui est de mon âge, a des cheveux blonds cendrés magnifiques et les plus jolies dents du monde. Elle commence à parler un peu le français, mais avec un terrible accent. Ses parents l'enverront bientôt dans une pension du canton de Vaud, du côté de Nyon, je crois.

» L'agriculture est ici fort différente de la nôtre. Mais je ne veux pas t'ennuyer du récit de nos travaux. Mon allemand ne va pas trop mal, dit-on; je tâche d'en attraper le plus possible.

» Le dimanche, nous allons régulièrement à l'église en ville. La prédication est encore pour moi assez difficile à comprendre. Dis-moi un peu s'il y a des prédicateurs de talent à Lausanne, et qui sont ceux que tu entends.

» Les cigognes vont et viennent. J'en ai vu une qui portait dans son bec un serpent quelconque et volait dans la direction de son nid. Quant aux pies-grièches roses, je n'en ai vu aucune. Il n'y a ici que la *grise*, la rousse et l'*écorceur*, que Merminod appelle *martagasse*. Au reste, tu sais que je ne suis pas fort sur cet article. Adieu, frère chéri.

» Jean. »

Lausanne, ce... 1877.

« Cher monsieur Morel, c'est-à-dire,

» Cher frère Gustave,

» Vous m'avez écrit une lettre qui m'a rendu bien heureux. Je voulais vous écrire le premier, et c'est vous qui m'avez devancé. J'ai d'abord écrit à Jean pour lui faire part de ma joie. Ensuite, j'ai eu à travailler beaucoup, pour ne rien laisser en arrière de mes leçons. C'est ce qui m'a retardé à votre égard. Vous êtes bien gentil de m'avoir écrit; et voilà que vous me demandez de vous tutoyer. Je n'oserai jamais le faire, et pourtant je trouve que ce serait bien agréable. Mais puisque vous êtes déjà mon frère, je pense que je ne dois pas me gêner avec *toi*. Je t'aimais déjà bien, tu le sais, mais je t'aime à présent bien davantage encore et d'une autre manière. Je te charge de le dire à Marie et de l'embrasser de ma part sur les deux joues. Voilà une commission qui te fera plaisir. Il me tarde terriblement d'aller voir un peu comment vous vous regardez réciproquement. Pour moi, qui ne suis encore qu'un collégien de dix-sept ans, ce sera une curieuse étude à faire, bien plus agréable, en tout cas, que celle de ce maudit latin. Ça ne va pourtant pas trop mal avec lui, ni avec le grec et les autres choses, à ce que dit le dernier bulletin. Je ne dévie pas de mon but. Avec le secours de Dieu et une ferme volonté, j'espère y arriver. Il est temps de te dire cela et de terminer cette lettre, sans quoi tu me dirais que je suis un follichon, et tu n'aurais que trop raison. — Je vous embrasse donc, cher monsieur Morel, et je reste

» ton frère et ami

» Jacques. »

Geiserlich, ce ... juillet 1877.

» Bien cher monsieur Morel,

» Combien je vous remercie de votre lettre! J'en ai le cœur joyeux, et je bénis le Seigneur qui nous donne en vous un frère aîné, dont l'affection et les conseils nous seront toujours précieux. — Je me réjouis beaucoup d'assister au mariage avec Jacques. L'idée d'être ami de noce me fait un vif plaisir. Je pense que, peu à peu, je pourrai me décider à vous tutoyer, comme vous le faites déjà d'une manière si amicale avec moi. Cela viendra peut-être plus vite en causant de vive voix que dans une lettre.

» Faites mes amitiés à Marie et à nos parents. Je présente mes respects à madame votre mère.

» Votre bien affectionné

» Jean Malaxe. »

Telles étaient, à dix-sept ans, les lettres de ces deux frères. Ils portaient entre les deux les mêmes noms de baptême que le célèbre écrivain Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève. Mais comme ils étaient heureux de ne lui ressembler en rien par le caractère, heureux de recevoir une bonne éducation et d'avoir en perspective une vie meilleure que la sienne!

Rousseau sema de grandes et belles idées dans le monde; il en répandit aussi d'absurdes. Il prêcha la vertu, la pureté des mœurs, et fut un homme immoral, un père dénaturé, sans cœur et sans conscience. Qu'on exalte ses talents et son génie, qu'on lui élève des statues, je le veux bien; mais qu'on ne le présente à personne, et surtout pas à la jeunesse, comme un modèle à imiter.

CHAPITRE XXXII



Un an s'est écoulé depuis le mariage de Gustave Morel. Avant de prendre congé du lecteur, il me reste à lui raconter les principaux événements qui ont eu lieu à la Graye et dans les environs. Ce mot *d'événements* est peut-être bien ambitieux, car ce sont, en général, de petits faits qui se passent dans nos villages et dans les maisons de campagne. Les événements, il faut les chercher plutôt dans les grands centres de population, dans les décisions des gouverneurs de ce siècle, dans ces épouvantables tueries humaines qu'on décore du nom pompeux de « grande bataille — grande victoire. « La grande bataille qui devrait se livrer, la grande victoire qui devrait se remporter, c'est celle du bien contre le mal, et non celle de la convoitise des uns contre la propriété des autres. Un jour viendra où la paix régnera enfin sur la terre. Est-il près, ce jour? est-il encore bien éloigné? Dieu seul le sait. Mais il y a comme un cri sortant de partout qui se fait entendre: Assez, assez de sang répandu!

Seigneur des cieux et de la terre, viens bientôt!

Voici, en peu de mots, ce qui concerne nos connaissances, depuis le jour où les heureux fiancés allaient embrasser leur mère, la bonne M^{me} Morel. Gustave, cela va sans dire, n'accepta pas la proposition d'ailleurs si honorable de MM. Schlick et Casatier. Il continua de travailler pour eux et pour une autre maison d'horlogerie dont la réputation était aussi de premier ordre. — Le mariage une fois décidé, il s'empressa d'achever une montre pour Marie, véritable bijou, comme peu de fiancées en ont reçu et en reçoivent. On peut bien dire qu'il y travailla avec amour. Si quelque jeune lectrice désire d'autres détails, je lui dirai que cette montre était à ancre, remontoir au pendant, secondes, ligne droite, levées visibles, courte fourchette, etc. Dans l'intérieur de la boîte, une fine gravure représentait deux mains unies. Les noms des fiancés étaient au-dessous. Au-dessus se

lisait la date de leur mariage. Gustave fit choisir une chaîne à Marie. Elle eut l'esprit et le bon goût de prendre la plus simple de celles qui lui furent présentées.

Isaac Merminod reçut en présent une bonne montre à cylindre, pour la porter non tous les jours à l'écurie, mais seulement les dimanches. Pendant la semaine, elle restait suspendue à un clou dans la chambre d'Augustine, à qui elle était utile pour se lever le matin. Quand Isaac allait à l'église, ce qui au reste ne lui arrivait pas souvent, il sortait sa belle montre cinq ou six fois pendant le sermon, pour bien s'assurer du temps qu'y mettait le prédicateur, et pour se tenir éveillé lui-même. — Philippe eut une *Ropschock*, cheminant pour le moins aussi bien que la montre *Lépine* de Merminod.

Robert Thiollet se consola bientôt du refus de Marie; il épousa leur servante, brave et honnête fille, de bonne famille, qui sut résister aux embûches qu'il essaya de lui tendre et se fit respecter. Toutes devraient bien être aussi fermes dans leur conduite, sans pour cela se croire appelées à épouser des fils de syndic ou même de simples bons particuliers. — Quant à M. Chauffard, il se contenta de lever les épaules à l'idée que ce conservateur encroûté, ce soursnois de Malaxe, donnait sa fille à un ouvrier horloger probablement sans le sou, plutôt qu'au fils unique d'un riche et puissant radical. Otto eut bien de la peine à prendre son parti de cette déconvenue; mais-il s'était présenté trop tard. L'aimable garçon n'est pas encore marié. Avis aux jeunes filles qui sont libres de tout engagement.

M. Chauffard, père, posa sa candidature aux dernières élections de son cercle, et eut le chagrin de se voir préférer un homme plus jeune que lui, beaucoup moins craqueur et moins riche, mais ferme dans ses opinions et, à bien des égards, plus sage et plus éclairé. Aussi M. Chauffard jura-t-il ses grands dieux que jamais il ne se représenterait comme candidat au grand Conseil. — M. Boulardier n'en prit pas un verre de moins au café de la Pleine Lune; au contraire, d'aucuns prétendent qu'il en but quelques-uns de plus par manière de satisfaction. Son libéralisme était d'une nature assez matérielle et commune, comme c'est le cas d'un bon nombre de conservateurs en tout pays.

Depuis que M. Sylvius avait pris la ferme résolution de ne pas céder à ses mouvements d'impatience, à ses susceptibilités, il était devenu plus doux, plus facile à vivre. Chose remarquable, ses crises d'oppression ne revinrent pas. Le cœur battait plus régulièrement; la disposition morale était meilleure. De temps à autre cependant, le vieil homme rebourgeonnait. On ne change pas de peau en un seul jour, à plus forte raison ne change-t-on pas de caractère. L'essentiel est que, marchant vers le bien, nous y fassions des progrès de jour en jour, et

M. Sylvius en avait certainement fait de réels. Merminod surtout en était frappé, aussi la vie lui était-elle devenue douce. À l'approche de la vieillesse, il coulait des jours heureux. Mais voilà qu'un soir, comme il allait se coucher dans sa chère écurie, M. Sylvius lui dit :

— Isaac, j'ai une nouvelle à vous annoncer; j'espère qu'elle vous fera plaisir.

— Est-ce peut-être que M^{me} Marie vous donnera un petit-fils l'année prochaine?

— Non; il ne paraît pas qu'il en soit question.

— Ah! c'est dommage. Alors, de quoi s'agit-il?

— Il s'agit que j'ai acheté le pré de deux hectares et demi, qui se trouve de l'autre côté du ruisseau, dont les deux côtés m'appartiendront. Mes fils m'ont pressé de conclure ce marché, et j'ai signé aujourd'hui la promesse de vente. Cette adjonction à la campagne nous permettra d'avoir deux bêtes de plus, et nous débarrasse d'un ennuyeux voisinage.

— Ah! fit simplement Isaac.

— Eh bien, vous ne dites rien?

— Non. Bonsoir, monsieur.

Isaac s'en alla de ce pas à l'écurie et se mit dans son lit. Évidemment, l'acquisition de ce pré lui était désagréable. Toutefois, comme les Jean-Jacques la désiraient, il ne se laissa pas aller à son marmottage ordinaire, lorsqu'il n'était pas content. Le lendemain matin, entrant à l'écurie pour soigner le cheval, Philippe fut bien étonné de voir qu'Isaac ne s'était pas levé.

— Alors! lui dit-il, vous êtes en retard aujourd'hui?

Isaac remua un bras et voulut parler; mais sa bouche était tournée de côté, et il eut bien de la peine à dire :

— Peux pas bou-bou-ger.

Merminod avait eu pendant la nuit une attaque de paralysie qui lui avait pris tout le côté droit.

Philippe courut appeler son maître. On fit chercher le docteur, qui constata que l'hémiplégie était grave. Il restait peu d'espoir. Au bout de huit jours, cependant, Merminod retrouva la parole et put se faire comprendre, malgré un bégayement qui devenait parfois bien pénible. Il put se lever et recommencer à marcher, appuyé sur un bâton. Mais le bras et la jambe restèrent inertes, la bouche toujours un peu de côté. Les promenades du pauvre paralysé ne pouvaient se continuer guère plus loin que les environs de la maison. Il allait pourtant jusqu'à la vigne, quand il se sentait un peu plus fort.

Durant le jour, lorsqu'il ne pouvait sortir, il se tenait près du foyer de la cuisine, occupé à lire, et tisonnant le feu avec la pointe charbonnée

de son bâton. La nuit, il dormait dans la chambre de sa femme. Il fallait l'habiller et le déshabiller à peu près comme un enfant. Quand il put se convaincre que c'était fini pour reprendre le travail, il dit à son maître, quasi en pleurant, qu'Augustine devait louer un appartement au village, et venir y demeurer avec lui. Mais M. Sylvius lui répondit qu'il n'était pas question de cela. Puisqu'il avait vieilli au service de son oncle et qu'Augustine pouvait très bien continuer à faire la cuisine tout en le soignant, il entendait que tous les deux restassent chez lui.

— D'ailleurs, ajouta M. Sylvius avec bonté et pour ménager l'amour-propre d'Isaac, vous m'êtes encore bien utile en allant et venant autour de la maison, et en vous assurant que Philippe soigne convenablement le bétail.

— Je vous avoue bien, monsieur, dit le pauvre infirme, que je regretterais beaucoup de ne plus voir les vaches. Si seulement je pouvais les étriller! Hélas! c'est impo-po-po-ssible. Philippe en a soin sans doute, mais il fait tout trop vite, co-co-comme s'il était tout-toujours pressé.

— Bah! laissez-le faire. Il s'arrêtera quand il se verra vieux.

— Ah! bien sûr qu'il s'arrêtera.

Isaac Merminod devint donc *l'invalidé* à la Graye mais un invalide qui néanmoins avait l'œil à tout ce qui se faisait dans son ancien département. Plus d'une fois, il exprima l'idée que sa maladie avait eu pour cause l'acquisition du pré situé de l'autre côté du nant. « Notre monsieur n'avait pas plus besoin de ce pré, que moi de tomber malade, disait-il; mais voilà, quand un homme aussi vif a quelque chose en tête, il n'a pas de repos que tout ne soit terminé comme il l'entend. Et puis, les fils avaient envie d'avoir à eux tout le ruisseau. Il faut pourtant des limites au terrain, et celle du cours de l'eau était plus naturelle que-que-que l'autre. Si Jacques est un jour médecin, peut-être qu'il trouvera un remède pour me guérir. On n'aurait au moins pas besoin de-de-de le payer. »

Philippe avait donc pris la place de Merminod dans la maison et dans la campagne. Il était l'homme qu'il fallait à M. Sylvius, et sans doute que Jean s'entendrait bien avec lui quand il serait de retour à la Graye. Philippe aurait pu, allant aux États-Unis, gagner le double de ce que M. Sylvius lui payait, et cependant il avait de bons gages; mais le vaillant garçon ne se laissa pas tenter. Si l'on gagne vite et beaucoup en Amérique, on y dépense aussi beaucoup plus qu'en Europe, et il est facile de tout perdre en peu de temps. On voit des banques jugées très solides, sauter tout à coup et ne laisser à leurs déposants qu'un récépissé sans valeur. En Amérique, plus que partout ailleurs, ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour. C'est pourquoi Philippe

Ronzier préférerait gagner 40 francs par mois au canton de Vaud, plutôt que 120 dans les prairies de l'Ouest.

Aujourd'hui, les deux frères sont à la Graye. Jean est le second de son père dans la direction des travaux. C'est un garçon solide, aux joues fermes, les épaules larges. Quoique sans barbe encore, on voit que sa constitution est celle d'un campagnard. Nous n'étonnerons pas le lecteur en lui disant que Jean a demandé à ses parents d'inviter de temps en temps Otilie Denwest. Cette aimable jeune fille est en pension dans un village des environs. Otilie vient toujours avec plaisir à la Graye, en sorte qu'il est à présumer qu'elle l'habitera tout de bon dans quelques années.

Jacques est en vacances d'automne. Il est plus mince et plus grand que Jean. Une petite moustache brune relève encore sa physionomie intelligente et vive. Étudiant régulier, il a passé tous ses examens avec complète satisfaction. À dix-huit ans, Jacques Malaxe est de la race des piocheurs, de ceux qui aiment l'étude et font plus tard avancer la science. C'est à lui maintenant de renseigner son beau-frère sur les mœurs et les habitudes des oiseaux. Jacques est ferré sur cette partie de l'histoire naturelle. Comme il a pâli sur ses livres et ses cahiers, on pense qu'il lui sera bon de chasser un peu en automne. Il a maintenant l'âge requis par la loi fédérale pour être porteur d'un permis. Entre Gustave Morel et lui, ils augmenteront bien la collection déjà nombreuse que nous connaissons; et pour Jacques, ce sera une étude intéressante au point de vue de l'anatomie. Le scalpel en main, on le prendrait déjà pour un carabin déterminé. Le lieu où il fera ses études médicales n'est pas encore choisi. Jacques se propose d'être un jour un vrai docteur de campagne. Assez de médecins ordinaires, dit-il, se fixent dans les villes. Pour un dont le nom grandit, beaucoup demeurent plus ou moins ignorés. Lui, Jacques, voudrait arriver à traiter les campagnards d'après une méthode vraiment rationnelle. C'est-à-dire que, au lieu de leur faire avaler cinquante drogues plus dégoûtantes les unes que les autres, ou bien qu'eux-mêmes se fassent plumer par de rusés charlatans qui leur vendent fort cher du foin hâché, mélangé de sel d'Epsom, — un bon médecin leur apprend à se tenir le corps propre, à avoir des appartements bien aérés, l'estomac pas trop rempli, et le nez beaucoup moins souvent dans un verre. Il les engagerait à nourrir leur esprit de choses bonnes et intéressantes, au lieu de se livrer à des cancanes sur le prochain, à des médisances qui empoisonnent la vie, entretiennent les animosités et préparent fort souvent de graves maladies, outre qu'elles tuent peu à peu la conscience. Il faudrait trouver aussi, pour les paysans malades, des spécifiques appropriés à leur constitution, à leurs habitudes, à mille

traits qui n'existent pas chez l'habitant des villes. — À ce métier-là, Jacques Malaxe ne gagnera pas un million en vingt ans, c'est évident; il ne fera pas payer 500 francs, ni même 50 francs une seule visite faite à quelques lieues de distance, mais il pourra faire beaucoup de bien, ce qui vaut infiniment mieux. Quelques milliers de francs par an lui suffiront pour vivre modestement, lui et sa famille, s'il en a une. Telles sont les aspirations de ce docteur en herbe. Heureux les campagnards qui recevront ses soins.

Ainsi que je l'ai dit en commençant, M. le pasteur Dulac est mort. Il a succombé à une fluxion de poitrine foudroyante, gagnée en visitant des malades pauvres. C'est une perte immense pour la paroisse. Il était bien difficile, pour ne pas dire impossible, de le remplacer par un homme d'un mérite égal au sien. Son successeur fait bien ce qu'il peut, mais il n'avance guère. L'indifférence religieuse reprend le dessus et envahit tout.

Gustave Morel s'est peu senti de la crise qui a pesé et pèse encore sur l'horlogerie suisse. Il faudra toujours des montres soignées, comme celles dont il s'occupe. Un ouvrier vraiment distingué, quelle que soit sa partie, obtient toujours du travail, surtout s'il est recommandable. Quant à ceux qui fréquentent les cafés et ont pris des habitudes de luxe, donnant leur argent au théâtre, au vin, au jeu, à des choses pires encore ils seront toujours misérables. On ne saurait plaindre. Ceux qu'il faut s'efforcer de secourir, ce sont les malades, les ouvriers renvoyés des fabriques malgré leur désir d'être occupés et qui, en attendant d'avoir de l'ouvrage, souffrent avec leur famille du froid et de la faim.

Gustave Morel s'occupe très peu de politique. Il lit un journal, cependant, pour être un peu au courant de ce qui se passe dans le monde. Le soir, pendant qu'il travaille, Marie fait à haute voix une lecture intéressante, dont les trois membres de la famille profitent. Parfois, Gustave laisse là son burin, sa loupe, son microscope, et prend le livre, afin que sa femme ne se fatigue pas la poitrine.

Cette vie-là ne vaut-elle pas mieux, n'est-elle pas plus heureuse, plus saine pour le corps et l'esprit, que si notre horloger, comme tant d'autres jeunes hommes, quittait son atelier pour aller passer la soirée dans les lieux publics où s'agitent les questions politiques, et non-seulement les questions, mais surtout les passions? Dans les petits états démocratiques, les intrigants et les braillards ont ordinairement plus d'influence et sont mieux écoutés que les hommes sages, dont l'expérience est tenue pour de la faiblesse, la prudence pour de la pusillanimité. Il y a longtemps que les choses se passent ainsi sur la terre. Gustave Morel le sait bien; et voilà pourquoi il préfère le bonheur

du foyer domestique, le travail paisible, régulier, les jouissances intellectuelles pures, à la vie desséchante et malsaine des politiciens remuants. Et puis, il comprend aussi qu'il y a autre chose à faire ici-bas qu'à parler toujours de liberté, lorsque les cabarets sont ouverts jour et nuit, que les impôts de toutes sortes vont s'augmentant d'année en année, que des entreprises colossales ruinent pays et particuliers, et que les crimes se multiplient. On peut travailler au relèvement moral et matériel de la société autrement qu'en discourant dans les clubs, dans les cercles et dans les cafés, ou qu'en s'injuriant dans les journaux politiques. Un grand penseur chrétien a dit: *Les temps nous avertissent et nous pressent*⁶. Que chacun agisse donc pour le bien, dans la mesure de ses forces.

«Heureux le serviteur que son maître trouvera veillant quand il arrivera.»

FIN

